Doralice : scènes de moeurs contemporaines. Tome 2 / Csse Ida de Hahn-Hahn ; traduit de l'allemand... par J. Turck



Hahn-Hahn, Ida von (1805-1880). Auteur du texte. Doralice : scènes de moeurs contemporaines. Tome 2 / Csse Ida de Hahn-Hahn ; traduit de l'allemand... par J. Turck. 1864.

Csse IDA DE HAHN-HAHN

DORALICE

SCÈNES

DE

MŒURS CONTEMPORAINES

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. TURCK

Tome Second

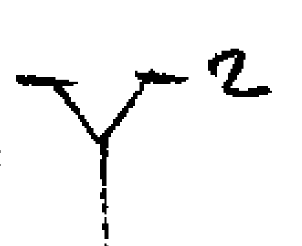
PARIS

H. VRAYET DE SURCY, ÉDITEUR

19, RUE DE SÈVRES, 19

1864

DORALICE.





Csse IDA DE HAHN-HAHN

DORALICE



SCÈNES

DE

MŒURS CONTEMPORAINES

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. TURCK

Tome Second

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, ÉDITEUR

19, RUE DE SÈVRES, 19

1864

DORALICE.

LORELEY.

« Lisez-nous quelque chose, monsieur de Friedingen, disait Mme de Derthal. Par une aussi belle journée d'été, je ne sais rien de plus agréable que d'être assise dans la veranda et d'entendre lire en travaillant, surtout lorsque le lecteur a un organe agréable. J'aime extrêmement votre prononciation du nord de l'Allemagne.

— Quelle lecture désirez-vous? demanda Conrad.

— Cela m'est indifférent; que d'autres décident.

— Lisez-nous le *Wallenstein* de Schiller! s'écria lord Henry. C'est une des tragédies les plus renommées de votre plus célèbre poëte, et je ne la connais pas. Je voudrais savoir si, dans cette

œuvre, il rivalise heureusement avec les tragédies historiques de Shakespeare. Il ne peut soutenir la comparaison dans *Don Carlos*, où, en général, il n'y a rien d'historique que les noms; les personnages ne sont autre chose que des poupées que Schiller, l'idéologue par excellence, a arrangées à sa manière. Son Philippe II est encore plus ridicule que son marquis Rosa lui-même. et c'est beaucoup dire.

— Nous trouvons votre Shakespeare parfois trop sec dans ses tragédies, répliqua Conrad. Nous autres Allemands, nous sommes pauvres en action, et riches en sentiment; c'est pourquoi nous aimons Schiller qui exprime l'un par un style admirable et voile l'autre, ou l'orne d'un charme, d'un éclat, qui prouvent son génie poétique. Mais je vous accorde qu'il est resté éternellement le Schiller subjectif, qu'il n'a pas l'idée de l'action historique, et que bien des caractères deviennent, sous sa plume belle et élastique, de véritables caricatures.

— Sa *Pucelle d'Orléans*, par exemple, dit Mlle Crescence; quelle personne enthousiaste, exaltée et vaniteuse, n'a-t-il pas fait de l'humble et pieuse Jeanne d'Arc!

— Cependant je trouve la trilogie de *Wallenstein* admirable! vivement groupée avec cette puissance tragique propre à des hommes aux grandes destinées; et par conséquent elle est vraie en elle-même, dit Conrad. La vie de Wallenstein, sa carrière, son bonheur, sa puissance, sa mort, ont un certain cachet mystérieux, comme si les astres, à l'influence desquels, pour son malheur, il ajoutait foi, avaient effectivement exercé sur lui cette influence. Et justement, le point où l'esprit hardi du génie dominateur touche le nébuleux de ses rêves et échoue; ce point, Schiller l'a représenté avec un prestige irrésistible.

— Oui, dit Mlle Crescence; et ce talent se reproduit dans tous ses personnages principaux : de grands esprits, de belles âmes, qui se perdent par leur imagination. C'est pour ainsi dire sa propre image; son génie reste aussi dans le domaine des brouillards.

— Ce qu'un poëte peut faire sans la foi, l'espérance et la charité, Schiller l'a fait certainement, dit Doralice.

— Eh bien!... et avec elles, que pourrait-on? demanda Conrad.

— Peut-être ce génie est-il encore à naître...

peut-être est-il maintenant au berceau ; mais il est évident pour moi que l'Allemagne n'a pas encore eu son plus grand poëte.

— Ah ! s'écria lord Henry avec ironie, Schiller et Goëthe n'étaient pas catholiques !

— Précisément, répliqua Doralice avec calme ; et par conséquent ils n'ont pas pris racine dans les grandes traditions de l'Allemagne. A leur génie manque le torrent de vie qui conserve et fortifie l'union du poëte avec l'esprit d'un peuple dont le passé compte mille ans. Schiller et Goëthe regardaient avec dédain la grande époque de l'Allemagne. Ils étaient la fleur de la philosophie du dix-huitième siècle, et ne connaissaient et ne comprenaient que les exigences de leur temps. L'histoire commence pour eux à ce dix-huitième siècle, et ce n'est pas assez pour l'Allemagne ; car ce siècle est plutôt son ignominie que sa couronne. C'est un temps de malheur et de décadence qui a préparé notre misère actuelle. Si des jours meilleurs luisent pour notre patrie, des tempêtes qui les auront amenés sortira peut-être le plus grand poëte allemand.

— Vous soutenez toujours que vos saints sont d'immenses génies, dit lord Henry ; il n'y a pas

longtemps vous disiez cela de votre Hildegarde. Eh bien! pourquoi ne font-ils rien dans le domaine de l'art? L'art est aussi une glorification de Dieu.

— Les saints sont des génies de la charité, mon bon Henry, répliqua Doralice; leurs créations sont des actes d'amour divin; et ils emploient leurs meilleures forces, non pour composer des vers et peindre des tableaux, mais pour transformer leur âme à l'image de Dieu.

— Ceci est quelque chose de fort individuel qui ne profite à aucun autre homme : c'est égoïste.

— Cher Henry, dit Doralice en riant, un seul de ces hommes, que vous appelez égoïstes, a fait plus pour la glorification de Dieu et le bonheur de l'humanité que n'ont jamais pu faire Schiller, Goëthe et votre Shakespeare, qui occupe le même rang.

— Arrêtez, Doralice! je vous abandonne Schiller et Goëthe... mais jamais Shakespeare! Ces tableaux de l'éternelle lutte entre la raison de l'homme et sa passion; cette peinture de la bassesse et de l'élévation dans un cœur humain; cette raillerie des clinquantes couronnes et des lambeaux de pourpre, sous lesquels le ver de terre

se croit si grand ; cette variété des caractères, des situations, des intrigues ; cette plénitude et cette profondeur de pensées !... Doralice, avec cela on peut faire l'éducation de l'humanité.

— Je croyais que c'était la tâche de la religion, objecta-t-elle.

— Par de tels enseignements, de tels exemples, par ces portraits vivants, l'homme s'instruit tout autrement que par des discours prononcés en chaire.

— Je suis aussi de cet avis, dit-elle en souriant.

— Ce n'est pas seulement l'histoire de l'Angleterre, mais celle du monde qui se développe devant nous, dans des groupes grandioses, des scènes enchanteresses ; et la connaissance de l'histoire universelle est un puissant moyen d'instruction et d'éducation. On peut apprendre de Shakespeare la plus suprême sagesse de la vie, et devenir bon quand on voit journellement une de ses tragédies.

— Cher Henry, dit avec douceur Mlle Crescence, j'ai tout le respect possible pour votre Shakespeare ; mais qui est jamais devenu bon en le voyant?

— Et qui peut dire n'avoir pas puisé l'impulsion vers le bien et l'amour pour le beau dans ce grand génie, si ce n'est celui qui ne le connaît point? Mais Doralice le connaît...

— Et il lui a fait verser bien des larmes et procuré bien des moments heureux, ajouta-elle.

— Ingrate! et néanmoins vous le reniez?

— Nullement! mais qu'est-ce que sont mes doux moments et mes larmes pour Dieu et pour l'humanité? Où est la glorification de Dieu dont vous parliez? Montrez-moi une seule personne en Angleterre... non, dans tout le monde lettré, qui, pour avoir vu Roméo et Juliette, ait pris la résolution de ne se laisser jamais dominer par la passion; un seul jaloux qui ait été corrigé par Othello; un seul ambitieux converti par Richard III; alors je me tairai. Excité, ému, ne voyant dans les passions que l'élément tragique, et non le mal, chacun s'enivre du charme du poëme et de l'art de l'acteur; et, pour ma part, je dois avouer que, par là, mon cœur a été plutôt déchiré que fortifié.

— Maintenant, vous aurez la bonté de nous nommer un de vos saints dont le génie actif est entré en quelque chose dans le salut du monde;

celui-là, nous voulons le faire venir devant notre forum pour le juger, dit lord Henry.

— Saint Vincent de Paul, un pauvre petit paysan qui, uniquement avec son cœur, a donné la vie à une légion d'âmes, hommes et femmes, qui, depuis deux siècles et demi, se sacrifient pour guérir toutes les blessures physiques et morales de l'humanité! On les trouve partout où il y a la misère et l'abandon : dans les hôpitaux, les prisons, les crèches, les maisons de refuge ; dans les missions et les écoles, en Europe et dans les autres parties du monde.

— Lorsque la maison des Enfants-Trouvés a été établie à Paris, dit miss Dundée, on a remarqué que le nombre des enfants exposés augmentait.

— Vous êtes une belle âme! miss Dundée, dit lord Henry sèchement; votre observation est pure comme l'or, et elle est cause que je ne tombe pas sur ce Vincent comme je devrais peut-être le faire par principe. Des amis peuvent à la rigueur reprocher à un être charitable une certaine prodigalité de sa vertu ; mais non les adversaires : chez eux, cela semble être de l'envie. L'immense charité est une belle image de Dieu même qui « fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants,

et fait pleuvoir sur les justes et les injustes, » comme c'est écrit dans la Bible, miss Dundée.

— Vous avez un cœur d'or! Henry, dit Doralice gracieusement, en lui donnant la main.

— C'est dommage qu'il soit mélangé de toute sorte de mauvais métal, n'est-il pas vrai?

— Dieu le mettra dans le creuset, répliqua Doralice.

— Je vous en prie... assez! Ne vous avisez pas de demander quelque chose de ce genre pour moi! Vous êtes capable de le faire... et Dieu pourrait vous exaucer à la fin.

— Demandez-lui le contraire, répliqua Doralice gaiement; alors nous verrons qui, de nous deux, réussira le mieux.

— Je vous tiendrais bien tête à vous seule, mais vous êtes toujours escortée de votre appareil catholique : votre Église, vos saints; je pourrais être écrasé par la masse.

— Mylord, rappelez-vous les paroles de la Bible : « Où deux ou trois sont réunis en mon nom..... » dit miss Dundée avec une grande onction. Satan et sa suite ne peuvent rien contre ce verset.

— Précisément, si le Seigneur est prêt à assis-

ter deux ou trois âmes pieuses qui invoquent humblement sa miséricorde, l'amour fidèle de vingt, de cent, d'un million d'âmes, doit être d'autant plus irrésistible pour lui, répliqua lord Henry fort mal disposé pour son alliée.

— Mon cher Henry, vous êtes aujourd'hui d'une admirable sincérité, dit Mlle Crescence.

— Je le suis toujours, ma bonne tante! ce que je dis peut être faux, mais pour moi c'est toujours vrai.

— Toujours?

— Eh bien!... s'il se rencontre parfois de petites illusions qui ne sont pas tout à fait involontaires... ou des opinions de parti, qu'on est tenu de défendre par honneur..., ces légères nuances ne nuisent point à la couleur principale qui, néanmoins, reste juste.

— Vous êtes digne d'envie si vous pouvez dire cela de vous-même, mylord, répondit Conrad. Il me semble que l'homme ne joue que trop souvent une comédie avec lui-même comme avec les autres. Que de belles paroles n'a-t-il pas pour ses bas instincts, ses vils penchants, ses mauvaises passions, afin de les excuser plus encore devant lui-même que devant les autres? Que d'infamies

ne commet-il pas par crainte des hommes? Il nomme cela égards, considérations. La dureté égoïste avec laquelle il poursuit son but, il l'appelle persévérance. S'il cherche à se répandre, à s'élever, à augmenter son bien-être, même aux dépens des droits d'autrui, mon Dieu! il le fait pour ses proches! Est-il avare, il amasse pour les siens! Est-il prodigue, il conserve l'éclat de sa maison! Est-il ambitieux, il estime les choses élevées! Il s'indigne qu'on n'ait point certaines idées, certains sentiments, dont il est lui-même faiblement pénétré, mais qu'il défend, parce que ce sont le idées du parti auquel il appartient : il ne veut pas se faire remarquer. Que de fois son amour pour la patrie n'est qu'un amour personnel dont il étend les limites! Que de fois la vanité, qui cherche à se satisfaire ou à venger une blessure, est le mobile de ses actions! Que de fois il soupire en secret lorsqu'on l'applaudit, lorsqu'on l'envie. Néanmoins il ne voudrait à aucun prix renoncer à être loué ou envié. Il met son cœur à la poursuite d'un but, d'une satisfaction; s'il réussit, son cœur s'en détache, et il se demande avec un secret frisson : Cet objet tant désiré, n'est-il pas pour moi un lourd fardeau? Cette vic-

toire ne m'est-elle pas une véritable défaite? Mais, s'il se l'affirme à lui-même, au monde, il ne l'avouera pas. Son honneur est engagé. Et si un homme se demande avec doute : Suis-je fidèle à ma vocation, à mes devoirs?... suis-je un bon fils? un bon époux? un bon père? un bon frère? un bon ami? et qu'il se donne là-dessus un témoignage fort imparfait, il aura la bouche pleine de paroles d'amour, de fidélité, de sacrifice et de dévouement. Où est ici la sincérité, la vraie couleur du caractère? Je vous trouve heureux, mylord, si dans toutes les positions vous avez conservé invariablement l'harmonie qui ne peut exister que là où le but qu'on poursuit est d'accord avec le devoir, les inclinations, les sentiments. Et de quel mortel peut-on le dire? En toutes choses nous sommes sujets à l'illusion; mais plus encore en ce qui nous concerne.

— Monsieur de Friedingen, dit Mlle Crescence avec une tendre pitié dans le regard, Henry disait tout à l'heure qu'en toute occasion Doralice avait l'Église derrière elle, ce qui la met en sûreté. Il en est de même de moi. Je puis vous donner de suite un remède qui, si vous l'employez consciencieusement et avec persévérance,

déjouera en grande partie cette comédie de l'homme envers lui-même et envers autrui. Je voudrais le recommander également à Henry, mais je crains...

— Sans façon, chère tante, dites votre moyen. Une amulette contre toutes sortes d'illusions n'est à dédaigner pour personne.

— Eh bien! je le dirai : faites chaque soir, devant Dieu, un examen de conscience sur vos fautes, vos mauvais penchants, vos tentations, vos passions; et chaque semaine accusez-vous-en humblement en confession; vous ferez alors, avec le temps, des pas de géant dans la connaissance de vous-même et dans l'éducation de votre âme. Votre volonté, de plus en plus purifiée et fortifiée, mettra un frein aux fluctuations du cœur et l'appliquera à l'accomplissement du devoir. La concordance entre le devoir et la volonté produit la véritable harmonie. C'est le règne de la paix et de la vérité. Dieu, dans son immense miséricorde, attache à l'accomplissement des devoirs les plus pénibles le développement de l'amour suprême; et le cœur qui, sous l'empire de l'erreur et des illusions, était le jouet des tempêtes, se verra capable des plus grandes ver-

tus. Ce qui lui reste des misères, des faiblesses de sa nature, il l'accepte comme un avertissement de sa fragilité. C'est le talon d'Achille, c'est le palliatif de l'amour-propre.

— *Sic itur ad astra !* s'écria lord Henry ; oui, chère tante, ainsi on s'élève jusqu'aux étoiles. Je suis d'accord avec vous sur tous les points, à part naturellement la confesson auriculaire.

— Confession auriculaire ! s'écria miss Dundée avec le même accent que si la décence eût été blessée de la manière la plus révoltante.

— C'est-à-dire que vous voulez le fruit sans l'arbre sur lequel il vient, dit Mlle Crescence. Tous les deux sont inséparables dans l'ordre de la grâce ; l'homme ne récolte que ce qu'il a semé péniblement à la sueur de son front. Nous pouvons, par nature, avoir un caractère ouvert et sincère, certaines belles qualités, et, néanmoins, être enveloppés dans les plus grandes illusions, les plus funestes erreurs. Nous ne sommes dans la vérité que lorsque nous réglons notre vie d'après les lumières de la foi. La connaissance de nous-mêmes nous aide à conquérir cette vérité, et aucun moyen ne nous apprend à nous connaître aussi sûrement que le sacrement de péni-

tence, où réside à cet effet la grâce de Dieu. Là finit la comédie.

— Mais, plus tard, elle recommence, ma chère tante.

— Oui ; on fait de fréquentes et lourdes rechutes. La nature corrompue n'est pas vaincue avec une seule bonne résolution ; et, sans un combat persévérant, il n'y a pas de vertu. C'est pourquoi je vous ai indiqué ce qu'il faut faire chaque soir et chaque semaine. Essayez-le ; et, au bout de dix ans, vous aurez certainement fait de grands progrès.

— Dix ans ! Quelle patience céleste il faut pour une telle persévérance ! s'écria lord Henry.

— Et lorsque je l'aurai pratiqué, dit Conrad, je n'aurai d'autre satisfaction qu'une certaine fierté du succès. Est-ce que la récompense est suffisante pour un pareil travail ? »

Mlle Crescence secoua la tête. Les paroles lui manquaient. Que pouvait-elle répondre à un homme pour qui la vie en Dieu et pour Dieu, pour qui l'amour divin était une étoile inconnue?

Doralice, frappée de la même tristesse, gardait également le silence.

Lord Henry revint à ses premières pensées :

« Il faut que je renouvelle ma question : Pourquoi le génie catholique est-il si rare?

— Si vous n'étiez atteint par la maladie des temps modernes ; si, comme je le disais tout à l'heure, le monde, l'histoire et l'art ne commençaient pour vous avec notre époque, vous ne feriez pas une pareille question, répliqua Doralice. Le présent vit des mines d'or du génie catholique. Cherchez l'origine de toute culture ; où la trouvez-vous? Sur le terrain chrétien : là où l'Église commence à débrouiller les positions sociales, à régler les droits de l'homme civilisé, à donner une direction à sa vie. Un grand génie catholique se montre à la limite de cette époque, non un génie tenant la plume ou la palette, mais portant le sceptre et l'épée. Ce génie, c'est Charlemagne !

— Il a, en effet, exercé la souveraineté dans une remarquable perfection. Dominateur et législateur, il avait un regard d'aigle et un bras de géant, dit Conrad.

— L'Angleterre a quelque chose de semblable dans le roi Alfred, répondit lord Henry avec satisfaction.

— Justement ! dit Doralice. Tous les souverains, tous les législateurs qui ont donné aux peuples un développement durable étaient catholiques. Ils songeaient à l'avenir : aussi leur nom comme leurs œuvres ont vu cet avenir ; c'est là la pierre de touche du génie ! Regardez autour de vous ; la législation d'aujourd'hui, la révolution l'enlève demain !... L'intelligence humaine tombe aussi parce qu'elle n'est plus foncièrement catholique, c'est-à-dire chrétienne. Lorsqu'elle l'était, de quelle admirable révélation de l'éternelle beauté, de l'éternelle vérité, de l'éternelle harmonie, le génie de l'homme n'était-il pas favorisé ! Je vous le demande, de qui donc sont les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la peinture, de la sculpture, si ce n'est du génie catholique? Les nomades architectes des anciennes cathédrales, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne, sont oubliés ; mais un fait resté certain, c'est que ces hommes étaient catholiques ; c'est qu'ils vivaient et agissaient par l'esprit de l'Église. Les anciennes écoles de peinture qui ont formé des maîtres incomparables, l'école de Cologne, de Florence, de l'Ombrie, sont le noyau d'où sont sorties ces fleurs de la catholicité, qui

se développent sous la céleste rosée et les rayons de soleil des sacrements. Mélange d'humilité et d'élévation, de simplicité et de profondeur, de naïveté et de noblesse, ces œuvres donnent à l'observateur je ne sais quel pressentiment des choses du ciel, je ne sais quel ardent désir de la grâce divine et de la régénération de l'homme. Et la musique? Quand Palestrina, Allegri, Durante, élèvent leurs voix, ou quand la poésie de Dante nous conduit à travers l'enfer et le ciel, ou quand Calderon ou Lope de Vega font passer devant nous le cercle romantique et merveilleux de leurs créations dramatiques, alors pensez-vous encore que le génie catholique est quelque chose qu'on doive chercher en plein jour avec une lanterne?

— Je suis étonné de votre érudition, dit lord Henry avec un léger sarcasme. J'ai fait mes études classiques aussi bien qu'un autre ; mais il est impossible à un marin de s'occuper de seize à dix-huit siècles de l'histoire de l'art chrétien.

— Et pour vous elle passe de Sophocle et d'Homère à Milton et Shakespeare, Schiller et Goëthe, sans époque intermédiaire. Je ne puis vous en blâmer. Vous devez haïr et fuir l'art chrétien jusqu'au seizième siècle.

— Quel paradoxe va se faire jour? pensa lord Henry avec méfiance.

— L'art chrétien, continua Doralice, vit d'idées et d'inspirations puisées dans la foi, et cette foi repose sur les doctrines de l'Église. Le tendre culte de la Mère de Dieu; la vénération des saints, leurs miracles, leurs extases; Jésus-Christ, ses blessures, ses épines, son sang, ses larmes; tous ces tableaux touchants ont inspiré des cœurs chrétiens et produit des chefs-d'œuvre; mais, à votre avis, cher Henry, les doctrines commencèrent à être falsifiées dès que l'Église sortit des catacombes et des cirques sanglants.

— Pas de suite... plus tard... peu à peu... lorsqu'elle eut de la puissance... des papes ambitieux... dit lord Henry un peu embarrassé. Alors la doctrine des hommes domina.

— Oui, depuis le cinquième siècle elle alla *crescendo* jusqu'au seizième; je le sais, répliqua Doralice. Précisément dans ce milieu de la grande culture de l'Europe, qui, pour cette raison, doit naturellement être reniée. Alors, selon votre opinion, le Saint-Esprit, auquel Jésus-Christ a confié la direction de l'Église, se retira et l'abandonna à son sort, pendant que l'esprit mauvais,

s'incarnant dans les papes, en prenait possession.

— Justement! voilà ce que vous avez bien compris.

— L'art chrétien serait, d'après vous, une fleur de l'Église gouvernée par Satan; et, par conséquent, vous devez en éprouver une sainte horreur, et considérer la civilisation de l'humanité dans cette période comme une continuelle rébellion contre Dieu. N'est-il pas vrai?

— On ne peut dire cela... absolument. L'Esprit-Saint était avec ceux qui réagissaient contre Rome... avec les Wiclef, les Huss...

— Ah! il devint une propriété privée! Par là s'explique cette destinée qu'en dehors de l'Église catholique, tout le monde peut suivre ses propres lumières.

— Autant que la règle de la foi, le fondement chrétien reste intact, oui! dit lord Henry.

— « L'Esprit souffle où il veut. » C'est écrit dans la Bible, observa miss Dundée.

— Aussi pourrait-il bien souffler sur la règle de foi de lord Henry, n'est-ce pas, miss Dundée? demanda Doralice en souriant.

— Discuter avec vous, Doralice..., c'est im-

possible ! dit lord Henry avec un profond soupir.

— J'ai toujours été frappé, dit Conrad, de la noblesse de l'art quand son pilier est le dogme catholique, et je ne connais pas, sous ce rapport, de plus frappant contraste que l'école de peinture espagnole et l'école flamande. Murillo et Velasquez d'un côté, Teniers et Ostade de l'autre.

— Ces éternels saints et madones sont excessivement fatigants, dit lord Henry ; les yeux et l'esprit demandent à se reposer, et s'abaissent avec plaisir sur les tableaux de l'école flamande ; sur ces vaches qui paissent, et ces jeunes gens qui chantent et dansent dans les cabarets, où de belles et blondes femmes, en corsage de velours ornés de fourrures, étendent leurs mains blanches pour prendre un verre de vin du Rhin et des tartines. Je voudrais toujours m'arrêter devant de telles scènes et rire intérieurement. Ces tableaux de la nature m'attirent ; mais je conviens qu'ils ne doivent pas figurer dans un salon. Les jeunes paysans chancellent trop fort ; les jeunes paysannes crient trop haut. Et, sur les lèvres roses des belles blondes, il y a un certain trait gastronomique qui n'est pas fort attrayant chez le beau sexe.

— D'où vient, dit Conrad, que Murillo, même quand il peint ses figures et ses groupes de la plus basse classe, ne descend jamais à cette extrême trivialité qui caractérise Ostade et Teniers?

— Je ne connais ces maîtres que par quelques gravures, dit Mlle Crescence ; mais je m'explique cette différence. Murillo, le fervent catholique, voyait dans l'homme le plus humble, dans le plus petit mendiant, dans la pauvre vieille femme près du foyer, non l'être matériel qui obéit à ses instincts, mais bien une créature selon l'ordre de la grâce, et dans laquelle se retrouve toujours quelque chose de l'image de Dieu. Ces peintres flamands, catholiques ou protestants, n'ont pas eu le sentiment de cette élévation. Chez eux, le génie reste toujours dans la sphère inférieure de l'homme déchu.

— Chère tante, vous voici de nouveau avec votre apparat catholique. Il se mêle à tout maintenant; il va nous démontrer une différence essentielle entre les paysans d'Ostade et les mendiants de Murillo.

— Oui, dit Mlle Crescence; nous avons là un avantage immense. Soit que nous voulions nous perfectionner dans les arts ou dans la vertu, l'É-

glise vient à notre secours, éclairant et réglant notre esprit, nos talents, notre volonté.

— *Amen!* dit Mme de Derthal. »

Elle avait laissé la discussion suivre son cours, l'écoutant et y prenant le moins de part possible, mais toujours prête à intervenir à temps pour faire de la conciliation, ou donner une autre tournure à la conversation.

« Nous marchons si ardemment dans le chemin de la perfection, ajouta-t-elle, que nous avons fait le sacrifice même du plaisir permis d'entendre lire M. de Friedingen. Maintenant, nous allons profiter de la belle soirée pour faire une promenade sur le Rhin, et monter à la chapelle de Saint-Roch. »

Elle savait toujours proposer une distraction, de manière à ce que chacun se figurât entendre exprimer son propre désir.

Dans la barque, lord Henry prit une rame et dit gaîment :

« A présent, vous êtes sous ma main! Je descendrai avec vous le fleuve jusqu'au delà de la mer, près des falaises crayeuses de Douvres.

— Je vous en prie, descendez-moi à la chapelle

de Saint-Roch, dit Mme de Derthal sur le même ton de plaisanterie.

— Et moi près de Coblentz ! s'écria Célestine.

— Ah ! ah ! dit lord Henry, mes compagnons de voyage diminuent. Eh bien ! Eulalie, où voulez-vous aborder ?

— Au pays de mes rêves !... J'aimerais à le découvrir.

— J'espère, M. de Friedingen, que votre but n'est pas le territoire fantastique d'Eulalie.

— Qui sait, mylord ?... Je voudrais aborder au rivage du bonheur.

— Hélas ! ma rame reçoit une tâche difficile ! Et vous, Doralice, où voulez-vous aller ?

— Dans la vie éternelle ! répondit Doralice, en regardant avec tant de pénétration ses yeux noirs et interrogateurs, qu'il les baissa rapidement.

— Puisque ma proposition est rejetée, dit-il, je la retire et je me prononce avec maman pour la chapelle de Saint-Roch... et, avec vous, Doralice, pour la vie éternelle ! »

Mais il pensait dans son cœur : « Oh ! si je pouvais descendre avec elle le fleuve qui y conduit ! »

Conrad ne songeait à rien d'arrêté. Est-ce que les vagues de la vie ne le portaient pas vers le

rivage du bonheur?... Il se laissait conduire et bercer. Et le présent était si grand, si puissant, si débordant, qu'il se fondait avec l'avenir comme le fleuve argenté et bleuâtre se perdait au loin dans l'horizon.

« Je connais une chanson, dit Eulalie, qui me revient toujours à l'esprit lorsque je me promène en barque sur le Rhin... elle me fait penser au pays des songes. La voici :

CHANSON DE LA LORELEY.

« La batelière se berce dans sa nacelle; le Rhin « verdâtre coule limpide.

« Un jeune homme arrive et saute dans la barque.

« — Passe-moi vite et mène-moi au rocher de Lo- « reley; il faut que je voie et que j'entende la fée « merveilleuse. J'ai longtemps écouté; elle a ravi mon « cœur. Prends la rame et dirige la barque vers « l'autre bord.

« La belle batelière rame avec des yeux pleins de « larmes.

« — M'as-tu donc oubliée? ta pensée ne s'occupe- « t-elle plus de moi?

« — Écoute, écoute, quelle douce harmonie! Est- « ce douleur, est-ce félicité? il me semble que mon « cœur va se briser dans ma poitrine.

« — Oh ! ne te fie ni à ces sons ni à leur fausse dou-
« ceur : c'est la mélodie de Loreley ; elle n'a pas de
« cœur pour toi.

« — Qu'as-tu, batelière ? rappelle-toi pour toujours
« que je ne t'aime pas.

« Il regarde... Loreley lui fait signe avec des yeux
« brillants comme le soleil, elle murmure des paroles
« enchanteresses et caresse ses cheveux d'or.

« — Que ta rame est lente aujourd'hui, que le Rhin
« est large ! Entends-tu ces sons plaintifs ? elle m'ap-
« pelle ! Loreley doit être à moi.

« Il atteint le rivage ; un doux chant retentit clai-
« rement. Il s'élance de la nacelle et gravit la pente
« du rocher.

« Il grimpe à travers ronces et épines, attiré par
« les sons merveilleux ; il entend déjà tout près l'ad-
« mirable mélodie.

« Il ne considère pas les blessures de ses mains et
« de ses pieds, il rêve la félicité ! il soupire...

« Maintenant il est sur la hauteur, le visage en feu.

« Où es-tu, belle Loreley ? Il ne l'entend plus, il ne
« voit rien.

« Il est solitaire, il frissonne, enveloppé des der-
« niers rayons du soleil couchant. Et la batelière,
« triste et seule, traverse le Rhin. »

« Est-ce que ce n'est pas joli ? ajouta Eulalie en s'adressant à Conrad.

— Si vous l'avez composée..., certainement.

— Oh! non, s'écria-t-elle, je ne m'occupe pas de cela! La chanson me plaît, parce que le jeune homme regarde et écoute Loreley, et ne s'occupe nullement de la prosaïque batelière.

— Prosaique! dit Célestine, qui ne parlait presque jamais. Absorbée dans ses pensées, elle s'occupait tantôt de sa toilette, tantôt de son ameublement, et tantôt composait un dîner au goût de Rodrigue. La batelière lui parut la seule personne raisonnable de la société.

— Fort prosaïque. Elle veut rivaliser avec la fée, l'ondine... ou ce que peut-être la Loreley, elle, cette simple batelière!

— A quoi sert maintenant à ce jeune homme d'avoir méprisé un bonheur possible, s'il reste affligé devant une félicité imaginaire? demanda avec raison Célestine.

— Voilà ce que j'aimerais à savoir, dit Eulalie.

— C'est le tableau du pays de vos rêves, et c'est pourquoi cela vous plaît, dit Conrad. Chacun peut en penser ce qu'il veut.... et développer lui-même le rêve de son bonheur. Loreley n'est qu'une image de notre désir ardent pour quelque chose de céleste.

— Non, monsieur de Friedingen, dit Doralice avec douceur. Le désir du ciel ne nous trompe pas, comme la poursuite de la Loreley. Il nous rend indifférent pour la batelière, oui; mais il ne met pas en notre cœur la tristesse d'avoir abandonné les joies de la terre. »

Mme de Derthal éprouvait toujours un secret tremblement quand tombait une parole qu'on pût interpréter comme une dépréciation du bonheur terrestre, — et cela surtout en présence de Conrad et d'Eulalie. — Sa fille sublime, comme elle appelait quelquefois d'une voix aigre-douce Doralice, allait parfois trop loin.

— Notre tâche, dit-elle, est de transfigurer le bonheur terrestre, et non de le mépriser.

— Ah! dit Célestine triomphante. » Et elle se renferma de nouveau dans le silence, et médita sur l'arrangement futur de sa maison qui, en bien des points, devait différer du château.

« Je suis de votre avis, maman; mais il faut d'abord obtenir ce qui nous rend heureux... et là se trouve parfois une Loreley trompeuse, dit lord Henry en donnant quelques vigoureux coups de rame, car de chaque côté de la barque s'avan-

çaient rapidement deux bateaux à vapeur au milieu desquels elle devait passer.

— Ne vous arrêtez pas à causer, monsieur, et mettez la main à la rame... nous manquerons le passage, dit le batelier. L'un des bateaux va fort vite et nous sommes sur son chemin. »

Comme deux gigantesques oiseaux aquatiques aux plumes grises flottantes, les bateaux à vapeur glissaient rapidement sur les vagues, et si près de la barque qu'il semblait impossible d'éviter l'un sans se jeter dans la route de l'autre. Lord Henry ôta silencieusement son habit et commença à ramer comme le meilleur batelier. Mme de Derthal pâlit et entoura de ses bras Célestine assise à son côté et qui se pressait craintivement contre elle. Vis-à-vis se trouvaient Doralice, Eulalie et Conrad. Celui-ci dit :

« Ne craignez rien, nous passerons ! » Mais ses encouragements furent infructueux. La distance du bateau à vapeur diminuait de plus en plus.

Mme de Derthal devint blême. Célestine commença à pleurer. Eulalie allait faire de même, lorsque Doralice entonna courageusement l'hymne *Ave, maris stella...*, cette salutation du pêcheur « à l'étoile de la mer, » étoile qui ne se couche jamais!

Eulalie se calma en entendant la pieuse invocation; et, quoique son intonation ne fût pas tout à fait sûre, elle accompagna sa sœur. Lord Henry sembla puiser en cette hymne une force nouvelle, et rivalisa avec le batelier, de sorte que les rames se courbaient. Ils réussirent par leurs efforts à sortir heureusement la barque du passage dangereux, et à croiser au bon moment la voie des deux bateaux. Alors, Henry laissa tomber les bras et écouta l'hymne pendant que le batelier ramait tranquillement dans la mesure du chant, jusqu'à ce qu'il abordât au rivage.

« Nous voilà sauvés de Scylla et de Charybde ! s'écria lord Henry en sautant à terre et donnant la main aux dames.

— Monsieur, vous êtes bon rameur, dit le batelier. Au commencement on a trop causé; ces bateaux express vous viennent sur le dos on ne sait comment. »

Mme de Derthal versa quelques larmes nerveuses, ainsi que cela arrive parfois après un danger passé. Comme tous la rassuraient et la consolaient à tour de rôle, elle se calma enfin et combla lord Henry de remercîments : il avait sauvé la vie à ses chers enfants !

« Doucement, doucement, dit Henry, nous n'en étions pas encore là. Je dois vous remercier, Doralice; votre douce mélodie, la mesure, le rhythme, me rendaient la fatigue facile. Quel est ce chant?

— Une hymne en l'honneur de la sainte Vierge. L'Église se compare quelquefois à la barque de saint Pierre, agitée fortement par la tempête; et, contre les puissances du monde et de l'enfer, elle invoque avec confiance l'étoile qui doit dissiper les nuages et apaiser les flots. La très-sainte Vierge Marie est cette étoile du matin qui annonce le soleil de la rédemption.

— Il y a une poésie admirable..., surnaturelle, je puis dire, dans les aperçus de l'Église catholique, répondit Conrad.

— Oui, dit Doralice en souriant; l'Église regarde plus haut et plus loin que le roc de Loreley.

— Les aperçus?... répéta Eulalie, les aperçus de l'Église catholique?

— Je vous en prie, monsieur de Friedingen, expliquez à Eulalie ce que vous comprenez par là; ce mot lui est inconnu, dit Doralice, moitié en plaisantant, moitié sérieusement.

— Il signifie des vues, des pensées, mademoi-

selle; seulement *aperçu* a un sens plus profond que *pensée;* mais la comtesse Doralice me fait comprendre que le dogme de l'Église sur la sainte Vierge est plus qu'un aperçu.

— De quelle pénétration vous êtes doué! Je n'aurais jamais tiré cette conclusion, dit lord Henry, fort contrarié de voir Conrad dans une certaine harmonie d'idées ave Doralice. »

Et il se demandait : « Joue-t-il la comédie pour lui plaire? ou en fait-elle réellement un transfuge pour le camp papiste? Est-il un vrai Allemand, esprit cosmopolite, qui voit avec sa nihilité philosophique la vérité partout et nulle part?... Et elle, avec sa claire décision... sait-elle le comprendre? »

Tandis qu'ils gravissaient la montagne sur laquelle est située solitairement la chapelle de Saint-Roch, qui domine comme un phare le riant Rheingau, lord Henry ne prit aucune part à la conversation provoquée par les paysages ravissants et variés de cette belle nature.

Arrivés au sommet, ils prirent place sur des bancs destinés aux pèlerins ou aux promeneurs fatigués. Doralice s'assit sur un tas de pierres, et regarda le cours du fleuve dans la pourpre du so-

leil couchant. Elle avait rejeté en arrière son chapeau de paille orné d'un plume noire, qui, tombant sur ses épaules, était agitée légèrement par la brise. Les dernières teintes pourprées du soleil jetaient un léger reflet sur son beau et noble profil. Ses lèvres étaient entr'ouvertes; ses yeux regardaient le globe de feu au couchant, ses mains jointes reposaient sur ses genoux. Elle demeurait silencieuse; lord Henry se mit la main devant les yeux.

« Doralice! êtes-vous un aigle, pour regarder aussi fixement ce soleil qui nous aveugle, nous autres? »

Mais il n'avait pas regardé le soleil.

« Il n'éblouit plus, » dit Doralice naïvement, en tournant la tête vers lui.

Par ce mouvement, son chapeau glissa sur son cou, de sorte que sa figure et sa riche chevelure blonde furent inondées d'un torrent de lumière.

« Je puis vous assurer qu'il éblouit extrêmement, » répliqua lord Henry.

Doralice se leva tranquillement, quitta sa place et s'avança jusqu'au bord de la pente de la montagne.

« Prenez garde de vous montrer, lui dit lord

Henry : ces gens là-bas, sur le Rhin, pourraient se figurer que Loreley a quitté son célèbre rocher et établi ici son palais féerique. Cela comblerait d'étonnement tous les touristes, et, pour parler comme la chanson d'Eulalie, exciterait qui sait combien de jeunes gens à courir à la chapelle de Saint-Roch.

— Nous allons prévenir ce malheur, répliqua Doralice, et nous remettre en route. Du reste, il sera nuit avant que nous soyons descendus et arrivés à la maison.

— Pas de partie dans l'obscurité aujourd'hui, s'écria Mme de Derthal ; la frayeur a ébranlé mes nerfs. »

Plus tard, pendant qu'ils étaient assis autour de la table à thé, sous les platanes, Conrad dit à Doralice :

« Me permettrez-vous d'essayer l'*Ave, maris stella* sur votre piano ? Je voudrais m'imprimer cette mélodie dans la mémoire.

— Très-volontiers, » répondit Doralice.

Conrad monta l'escalier extérieur du balcon, où Cerbère, à son poste, le laissa passer ; puis il entra au salon.

Une lampe brûlait sur la table à écrire et ré-

pandait une douce lumière dans le paisible et charmant appartement. La brise du soir apportait l'arome du jardin, et l'air frais, entrant par les fenêtres ouvertes, circulait dans les orangers nains qui développaient leur vigoureux feuillage et leurs fleurs blanches et aromatiques parmi les plantes groupées aux pieds de la statue de la sainte Vierge.

« Comme tout s'harmonise ici, pensa Conrad en s'asseyant au piano, et en faisant courir ses doigts sur les touches, tandis que ses regards parcouraient la chambre. Que ne faut-il pas pour que l'homme parvienne à un accord tel que, sans y penser, il le répande comme la fleur le parfum, et la lampe la lumière! Quels combats intérieurs ne doit-il pas livrer avant d'obtenir cet équilibre en lui-même, et avec tout ce qui l'entoure?... Déjà, dans les conditions ordinaires de la vie, que de luttes, de sacrifices, de larmes secrètes! Et ici, où l'existence est pleine de douleurs, de déceptions amères, en un mot, de tout ce que peut souffrir le cœur humain, quelle paix admirable! Elle doit être sous l'influence de quelque astre qui verse du baume sur les vagues et les rend unies comme un miroir. »

Et les doigts incertains, hésitants de Conrad cherchaient les accords de l'*Ave, maris stella,* qui enfin apparut comme l'étoile sort des nuages.

La conversation cessa peu à peu sous les catalpas. Tous écoutaient avec intérêt le prélude de Conrad. Trouverait-il la mélodie? Cet intérêt devint d'autant plus vif, que le prélude se prolongeait comme le cours de ses pensées. On ne peut affirmer que l'intérêt de lord Henry fût très-bienveillant. Il observait avec la plus vive attention l'expression de Doralice : expression mélancolique, puis douloureuse, que personne ne remarqua, parce que toutes les femmes étaient occupées à travailler. Lorsque l'*Ave, maris stella* jaillit enfin des flots d'harmonie, Eulatie battit des mains et s'écria joyeusement :

« L'étoile s'est levée. »

Mais Doralice cacha la figure dans ses mains et pleura si fort que les larmes coulaient à travers ses doigts effilés.

« Ma chère fille, s'écria Mme de Derthal avec inquiétude, est-ce que vous devenez nerveuse à ce point?

— Non, bonne mère, répliqua Doralice, en essuyant ses larmes; les nerfs sont forts, mais le

cœur est faible ; je ne puis supporter l'idée qu'un homme ne sait rien de la sainte Vierge ! Priez pour lui.

— Consolez-vous, il l'a trouvée ! » dit Eulalie.

Mme de Derthal, qui avait des motifs particuliers de voir le pieux zèle de Doralice secondé, dit avec enthousiasme :

« Certainement, nous prierons ! c'est un saint devoir pour nous ! Il s'est conduit admirablement dans l'affaire de Rodrigue. La sainte Vierge ne laissera pas cela sans récompense. Du sentiment de la vérité, il fera sortir peu à peu la connaissance de la vérité.

— Quelle confusion, même dans une sage intelligence, maman ! Ce qui est rétrograde est nommé progrès, dit lord Henry avec froideur et amertume. » Il se leva, alluma un cigare et ajouta : « Il fait déjà très-frais. » Puis, il disparut dans l'ombre de l'allée de tilleuls qu'il parcourut à grands pas.

« C'est une misère avec Henry ! dit Eulalie en soupirant ; rien ne le révolte autant que l'innocent culte de la sainte Vierge.

— Selon qu'il est disposé, répliqua Mlle Crescence. Il m'inspire maintenant beaucoup plus de

pitié que jadis après la mort de Suzanne. Il ne sait que faire de lui !

— S'il reprenait du service ? dit Doralice.

— Et se faisait tuer dans les Indes, n'est-ce pas ? » s'écria Henry qui, dans sa promenade, s'était de nouveau rapproché des catalpas.

Elle haussa les épaules, se leva, prit le bras d'Eulalie, en disant :

« M. de Friedingen est toujours au piano sous le charme de la musique. Venez, nous allons le délivrer.

— Pas encore, dit Mme de Derthal ; il joue admirablement ! d'ailleurs, nous allons rentrer au salon ; il fait vraiment un peu frais. »

Toutes les dames se rendirent au salon et s'y établirent pendant que Conrad continuait à développer le thème en mille variations. A son second retour aux catalpas, lord Henry trouva la place vide. La promenade avait apaisé sa mauvaise humeur. « Je suis fou de prendre à cœur son fanatisme, se dit-il fort satisfait de couvrir d'un masque l'emportement de son caractère. Dieu sait quel abîme de misère elle doit avoir découvert chez ce musicien ! Je dois être heureux qu'elle ne pleure pas aussi amèrement sur moi !... Au-

rait-elle entièrement renoncé à me convertir? Quel respect alors elle doit avoir acquis pour mes principes!... Mais à quoi renonce une femme? Hélas! uniquement à ce qui ne l'intéresse pas...» Il jeta son cigare, car il lui sembla tout à coup que Doralice le plaçait, lui, Henry, dans la catégorie des indifférents, et ne pouvait, malgré tout son zèle, s'intéresser à lui. « La montagne n'alla pas chez Mahomet, Mahomet se rendit à la montagne; j'imiterai ce sage exemple. »

Lord Henry termina ainsi sa méditation. Lorsqu'il entra au salon, Doralice, placée vis-à-vis de la porte, inclina la tête, et, de son doux et bienveillant regard, lui souhaita la bienvenue.

« Elle a quelque chose de Loreley, pensa Henry. » De là, on peut conclure que Conrad avait parfaitement raison de dire : « La Loreley est l'image d'un objet que poursuit ardemment le cœur humain. »

VIE PAISIBLE.

Les jours et les semaines passent rapidement la campagne, dans le calme agréable de la vie de famille.

L'été venait de finir. Les soirées devenaient longues et fraîches, le temps incertain. Les fleurs s'étiolaient, le feuillage changeait de couleur; et, sans attendre les tempêtes comme les arbres plus vigoureux, les tendres catalpas se dépouillaient de leur parure.

L'automne a un arome particulier : sous le brillant soleil d'octobre, les roses, le réséda, fleurissent encore; la végétation exhale en mourant sa dernière haleine; de même qu'au prin-

temps vous vient, avec sa floraison, son premier parfum.

Les plantes qui tapissaient le rez-de-chaussée du chalet étaient flétries ; la vigne vierge les recouvrait ; et lorsque, sous les rayons du soleil, le vent agitait son feuillage pourpré, on eût dit la maison entourée de flammes. Le soir, la comète étendait sa queue brillante sous le ciel étoilé ; et les vignerons prenaient joyeusement leurs dispositions pour une récolte abondante.

Mme de Derthal, elle aussi, faisait des plans : elle projetait la restauration du petit château et le renouvellement du mobilier. A mesure que ses enfants quittaient le toit paternel, et que l'éducation de sa fille cadette approchait du terme, ses préoccupations des besoins matériels de la vie diminuaient. Eulalie, grâce à miss Dundée, parlait parfaitement l'anglais, très-mal le français, et promettait de devenir une excellente pianiste. Elle pourrait donc se passer d'institutrice au printemps prochain. Mme de Derthal entrevoyait alors, au midi de sa vie, une existence heureuse, et elle voulait rendre le château agréable à ses chers enfants. Il lui paraissait certain qu'Eulalie n'y demeurerait plus longtemps. M. de Friedingen

avait pris décidément place dans la famille ; il devait y rester.

Conrad agissait, il est vrai, comme si son existence eût été enveloppée dans le petit château. Il ne savait pas, il ne se demandait pas combien de temps cela durerait ; un événement heureux en serait peut-être le dénoûment. Mais quand?... Il fermait les yeux devant la plénitude de félicité qui lui souriait. Pour le moment, il jouait du piano, étudiait avec Doralice et miss Dundée la célèbre sonate de Bach à trois pianos, et se trouvait plus content qu'il ne l'avait jamais été. Il demeura ainsi bercé par des sentiments sur lesquels passaient quelquefois des éclairs de raison, comme pour l'avertir de ne pas trop se plonger dans cette douce rêverie qui n'est la destinée d'aucun homme ici-bas. Souvent il traitait avec Doralice les grandes questions qui, de tout temps, mais jamais peut-être autant qu'à notre époque, ont occupé l'humanité ; questions qu'on peut résumer en deux mots significatifs aussi bien pour les choses terrestres que pour les célestes : autorité, indépendance. Ces deux mots sont comme deux forteresses que l'humanité, séparée en deux camps, attaque et défend.

« Si tout est sur la terre l'œuvre humaine, disait Doralice; si tout dérive de la volonté individuelle; si notre foi, nos actes, rien enfin n'est de disposition divine, l'esprit d'indépendance le plus effréné, et, par conséquent, la révolte, sont justifiés ; car ils ne sont autre chose que la haine des masses contre le frein qui les retient. »

Conrad dut en convenir, bon gré, mal gré.

« Vous êtes donc l'allié des révolutionnaires ? lui demanda Doralice.

— Si aucun reproche ne m'atteignait plus que celui-là, je serais parfait.

— Oh! vous me comprenez fort bien! mais vous voulez éluder de me répondre. Vous n'êtes ni un socialiste français, ni un chartiste anglais, ni un mazziniste italien ; j'espère que vous n'êtes pas un franc-maçon allemand ; mais, par votre négation d'une autorité divine, vous appartenez à toutes ces sectes, et vous pactisez avec les révolutionnaires au lieu de les combattre.

— Dans le petit cercle où se restreint mon influence, je m'efforce de défendre, autant que possible, des principes conservateurs.

— Mon pauvre pays ! dit Doralice. Si les principes conservateurs se séparent du droit

historique et traditionnel, ils s'appuieront sur l'absolutisme ; et celui-ci prépare toujours une révolution, parce qu'il est également une révolte contre la disposition de Dieu. L'homme tient à garder son libre arbitre, non-seulement dans sa vie morale, mais aussi dans sa vie politique et civile. Il veut se soumettre librement, faire volontairement ses sacrifices, et défendre ses droits. Si l'absolutisme ne lui en laisse pas la possibilité ; si l'État maintient ces avantages seulement pour quelques-uns, au préjudice de beaucoup d'autres, la révolte gronde peu à peu, et fait subir à l'absolutisme la peine de l'offense de celui-ci envers la loi divine qui règle la vie humaine, en général et en particulier : celle des peuples, des familles, des individus ; loi qui accorde à chacun, dans les limites de l'ordre et du devoir, la noble liberté de défendre ses intérêts selon la justice.

— Vous méritez d'être une fille de l'Angleterre, Doralice ! s'écria Henry les yeux brillants de joie. Vous comprenez comment, par notre *self government* [1], dont les pauvres Allemands n'ont pas le premier mot, l'homme peut se déve-

[1] Gouvernement personnel.

lopper, se fortifier, s'élever. Le réseau bureaucratique qui vous enveloppe, fera de vous ce Gulliver que des nains parvinrent à dompter en l'attachant par mille fils de la tête aux pieds. Captifs sous ce filet, vous perdez dans cette centralisation la liberté individuelle, l'amour et le respect de la loi et des institutions, la juste notion du droit; en un mot, le fier et heureux attachement à la patrie, cette racine de la grandeur d'un peuple et de ses vertus civiques. Parce que nous n'avons sur le trône ni un souverain absolu, ni autour de lui des institutions bureaucratiques, nous avons l'esprit national et le noble sentiment de l'homme civilisé : le respect pour la loi. Sans ce respect, il n'y a pas de *self government*, surtout pas de liberté politique et civile; mais uniquement la licence dont voudrait jouir une horde barbare. Et, lorsque je considère votre Allemagne, il me semble toujours vous voir hésiter entre Gulliver et la peuplade sauvage.

— Le *self government* dont vous vous vantez, mylord, et que nous devons vous envier, dit Conrad, est le véritable héritage que la conquête des Saxons a laissé à l'Angleterre. Nos ancêtres ne connaissaient rien de cette police qui fleurit

en Allemagne, sous le pouvoir absolu de l'État, et sous l'autorité bureaucratique, et qui dégoûterait profondément toute tête intelligente et tout cœur vigoureux, s'ils n'étaient entourés, dès l'enfance, de ce réseau dans lequel il faut développer ses capacités pour se faire une carrière. C'est ainsi que se passe la première moitié de la vie. Les emplois donnent la *toga virilis;* les uns s'y dessèchent, les autres s'y enflent; mais il en est d'autres, mylord, qui sentent comme vous et moi que la bureaucratie n'est nullement la fleur de l'ordre social et du système gouvernemental. De là viennent beaucoup de déceptions, d'amertumes, de mécontentements ; et, à part les littérateurs et les juifs, c'est parmi les employés que se prépare ce violent libéralisme qui se fait jour par les discours dans les chambres. La comtesse Doralice a parfaitement raison : le principe absolu de l'État moderne enfante les révolutions.

— Et m'accordez-vous aussi que c'est seulement dans ces derniers siècles que le gouvernement absolu est parvenu à s'établir et à s'accroitre ?

— Certainement ! comtesse. C'est à cette époque que la puissance des princes commence à

se détacher de la masse du peuple, et à désorganiser le corps social en séparant la tête des membres. Les siècles antérieurs vivaient dans une heureuse ignorance des moyens dont se sert le despotisme.

— On nomme cela progrès ! dit-elle.

— Oui, reprit Conrad, progrès de l'atonie de l'Allemagne.

— Lorsque le cœur de l'Allemagne fut frappé de paralysie, les membres glacés se désunirent, reprit Doralice. C'était la conséquence de l'abandon de l'unité dans la foi, c'en était la punition; le despotisme des princes en est la malédiction! Selon la nouvelle doctrine de l'Évangile, le pouvoir spirituel tombe dans la main du souverain, n'importe lequel, et celui-ci devient en même temps chef de l'État et de l'Église. Comment alors douterait-il de son omnipotence en toutes choses?

Gouverner les consciences, lier et délier, n'appartient qu'au pauvre et humble prêtre catholique qui, après avoir été mon juge au confessionnal, au nom de Dieu et comme son remplaçant, après m'avoir promis une récompense céleste et imposé une pénitence spirituelle.

vient frapper à ma porte et demander, pour l'amour de Jésus-Christ, une nappe d'autel, ou du pain pour ses pauvres. Mais la conscience peut être faussée par la direction que lui désigne le sceptre. Si, au contraire, elle reste inflexible, il est des moyens dont peut disposer le prince, ce chef de l'Église dans l'État, et auxquels l'individu doit se soumettre.

— Vous devez avouer, Doralice, dit lord Henry, que les princes catholiques se sont empressés de suivre, en ce point, la nouvelle doctrine. Louis XIV a répandu une telle auréole sur l'absolutisme, qu'il devint pour l'Allemagne l'idéal qu'on devait imiter. Jamais personne ne s'est placé plus haut et plus puissamment que lui lorsqu'il dit ce mot fameux : L'État, c'est moi.

— Cher Henry, répliqua Doralice, je ne nie point que des catholiques, même des princes catholiques, puissent dévier des principes chrétiens, ce qui malheureusement ne se voit que trop souvent. Je ne nie point que Louis XIV, favorisé par une foule de circonstances, n'ait fait de l'absolutisme une espèce de soleil éblouissant. Mais je soutiens qu'il n'a pas atteint son apogée et est resté bien en arrière de cent princes pro-

testants. Car, quoiqu'il dît : L'État, c'est moi ! et quoiqu'il cherchât à s'approprier la suprématie de l'Église gallicane, comme les rois d'Angleterre celle de l'Église anglicane ; et les rois de Suède celle de l'Église suédoise et luthérienne ; le pape, institué par Jésus-Christ comme chef de l'Église catholique, ne laissa pas Louis XIV dans cette illusion que le roi était le premier évêque de France, même quand l'Église ne put l'empêcher d'étendre jusque sur elle l'absolutisme royal. Il en fut de même avec Joseph II et Napoléon Ier. La doctrine catholique ne saurait descendre jusqu'à l'idée païenne qu'un souverain peut gouverner l'Église de l'État dont il est le chef. Au contraire, toutes les autres confessions, en dehors de l'Église catholique, adoptent cette idée avec une servilité inouïe, et se cachent volontairement sous le manteau du souverain.

— Et l'on ose soutenir que l'Église catholique forme des âmes serviles! s'écria Conrad. L'esclavage de l'Allemagne date précisément de son apostasie. Elle tomba non-seulement sous l'absolutisme du prince, mais encore sous l'esclavage de l'étranger. Oui, elle tomba si bas, qu'elle s'allia à des puissances étrangères, la Suède et

la France, pour faire à ses frères une guerre acharnée. Il lui importait peu que, par suite de ces guerres, des pays entiers lui fussent arrachés; que la Poméranie échût à la Suède, l'Alsace à la France : le sentiment national était empoisonné. L'Allemagne avait perdu l'unité.

— Oui, l'unité politique. Avec l'unité religieuse, dit Doralice, l'arbitraire a la vue courte : il ne soupçonne pas que, dans son triomphe d'un jour, il creuse lui-même une tombe à sa victoire. Lorsque la révolution rejeta la seule autorité immuable, l'autorité surnaturelle de l'Église catholique, qui seule prescrit les doctrines de la foi et des mœurs, elle enleva toute base à sa construction nouvelle, et prouva que cette construction s'écroulerait sur elle. Mais vous, monsieur de Friedingen, vous ne croyez pas à une autorité surnaturelle, vous vous appuyez sur la raison individuelle qu'on nomme esprit du temps, et qui domine les différentes époques. C'est donc votre appréciation personnelle qui vous porte vers une direction, tandis que ceux-ci ou ceux-là seront attirés vers une autre par un sentiment tout opposé. Vous n'êtes pas en droit de placer plus haut telle ou telle époque; car vous ne pos-

sédez pas la mesure de leur élévation ou de leur chute : cette mesure, c'est la vérité éternelle.

— Nous sommes plus heureux, s'écria lord Henry, nous avons sauvé la vérité éternelle, et nous l'avons mise en sûreté chez nous.

— L'Église anglicane doit avoir des lésions considérables, par lesquelles s'échappe l'éternelle vérité, répliqua Doralice; car les nombreuses sectes de l'Angleterre prétendent toutes l'arrêter.

— Elle n'est pas dans l'Église anglicane, mais dans la Bible, dit miss Dundée.

— Et elle y est pour miss Dundée, comme l'entend miss Dundée! s'écria lord Henry avec colère.

— Le règne de Dieu n'est pas ici, ou là, il est au dedans de nous, répliqua miss Dundée, forte sur la Bible. Et le Saint-Esprit nous conduit dans la vérité. Voilà ce qui est écrit, mylord, et je m'y tiens.

— Miss Dundée est invincible derrière son boulevard du particularisme, cher Henry, dit Doralice en souriant. Elle est pour elle-même le Saint-Esprit. Et pourquoi pas? Lorsqu'il quitta son épouse mystique, l'Église catholique, il se

réfugia pendant mille ans, selon vous, dans quelques rares individus, jusqu'à ce que l'Église anglicane s'en emparât. Nullement! affirme miss Dundée; à présent il continue immédiatement son ministère dans chaque lecteur de la Bible.

— Avec de telles assertions, on enfante des conventicules de rêveurs sauvages; on tombe dans l'incrédulité ou dans un certain déisme absurde. Si l'Esprit-Saint règne tellement dans l'homme que mon inspiration vaille pour moi la science, je puis, en faisant un pas de plus, identifier aussi le Rédempteur à mon être; oui, je pourrais peut-être en venir à me faire mon propre créateur, ou bien il ne me resterait plus qu'à entrer dans une maison de fous! »

Et lord Henry s'ensevelit dans le journal le *Times*, pour se garantir des empiétements sur son terrain de l'*established church.*

Conrad dit à Doralice en jetant un regard sur lord Henry :

« L'heureux homme! il ne paraît pas s'être occupé de la nouvelle philosophie allemande qui a fait si hardiment ce pas en avant!

— Qui vous a excité à cette étude? lui demanda Doralice.

— Les indicibles fluctuations de mon esprit qui cherchait en tout un point d'appui, et l'affreuse solitude de mon cœur appelant partout un objet qu'il ne trouvait nulle part. En un mot, le manque complet d'une autorité supérieure sur laquelle je pusse me reposer. Vous n'avez pas idée de l'agitation, de la fatigue, que causent ces recherches, et du mépris avec lequel on rejette ce qu'on croyait être la vie. Que d'essais, que de combinaisons, lorsque rien d'établi par Dieu ne sert de but! Semblable au voyageur attiré par des mirages qui lui montrent, à l'horizon lointain, des jardins, des palais, des villes, l'homme poursuit le mirage dans le monde des pensées. L'un ne trouve qu'un abîme; l'autre arrive au tonneau des Danaïdes, où affluent et se perdent tous les systèmes que l'esprit humain peut inventer.

— Il est aussi des hommes qui s'arrêtent à une innocente superficie des choses; ils ne se plongent pas trop profondément dans le monde matériel, et s'occupent aussi peu que possible du monde intellectuel; mais ces êtres inoffensifs n'ont pas la vérité, s'ils ne l'ont reçue d'une autorité divine... Et cela, dès le berceau. La foi est

une enfance céleste de l'âme. Si cette foi se perd, on ne la retrouve jamais !

— Vous êtes dans une erreur profonde! s'écria Doralice. La foi est autre chose qu'un vif instinct, qu'un pieux sentiment! Elle est un don de Dieu, et une vertu qui agit par une volonté sanctifiée. »

Conrad sourit tristement ; il ne voulait pas dire que ces paroles n'avaient pas de sens pour lui.

« Pour l'homme qui ne possède pas la foi, la vie est une énigme sans solution. Alors on renonce à courir sur le fleuve du temps, pour chercher le point où il se perd dans l'éternité, et on s'assied au rivage.

— On est paralysé au cœur! s'écria Doralice.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Le renoncement à la connaissance de la vérité, c'est-à-dire à la connaissance de la beauté suprême, de l'amour éternel! Oui, c'est une paralysie de cœur si terrible qu'on pourrait la nommer une mort.

— Ah ! je n'ai pas parlé de l'amour, dit Conrad avec vivacité ; il est dans une autre sphère.

— Vous séparez ce qui est inséparable, monsieur de Friedingen ; l'éternelle vérité n'est autre

chose que l'éternel amour; c'est ce qu'enseigne la révélation chrétienne. Vous devriez le comprendre avec cette force d'intelligence dont vous êtes doué.

— L'enseignement de l'Église a pour vous une autorité divine... Mais, pour moi, je dois me résigner à passer ma courte vie dans ma subjection, tout en regardant comme un bonheur immense que d'autres aient la foi dont la révélation leur est garantie comme une vérité divine.

— Vous avouez cela? s'écria Doralice avec joie. Alors, ce serait certainement la peine d'essayer si on peut atteindre un tel bonheur.

— L'essai! madame la comtesse... voici justement ce qui me décourage. J'ai tant essayé que je ne puis et ne veux pas faire d'autres expériences.

— La déception serait trop forte, dit miss Dundée, si vous couriez sur le rivage du papisme! Vous devriez lire la Bible qui attache notre âme à Dieu, vous sentiriez le souffle du Saint-Esprit; et, dans le secret de votre cœur, des rapports intimes et sans noms entre vous et votre Rédempteur; et alors il vous semblerait

posséder ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu.

— Non-sens ! s'écria lord Henry ; c'est une particularité du péché et du mensonge de se cacher dans le plus profond secret du cœur, miss Dundée. Nos rapports avec Dieu doivent être libres, et entrer dans notre vie extérieure comme quelque chose de réel et de bon, qui ne craint pas le jour.

— Ma bonne miss, dit Conrad, ces indicibles rapports intérieurs avec Dieu sont soumis aux plus grandes fluctuations que l'esprit humain puisse enfanter ; car par eux on ne possède rien d'absolu, mais seulement la consolation et la jouissance d'un sentiment surexcité. Je connais fort bien ces aspirations de l'âme, cet élan au-dessus des bornes de notre pauvre moi ! Je les ai ressentis il y a nombre d'années lorsque je lisais Platon... ; et, plus tard, pendant l'étude des systèmes panthéistes-philosophiques, qui avaient un charme infini pour moi, parce que je me figurais pouvoir me fondre en cette âme du monde, et, par elle, renaître, pour ainsi dire, et me trouver moi-même amélioré, perfectionné. Mais, de mon rêve panthéiste, je retombais dans le vide, et les

rapports secrets avec Dieu, que vous me conseillez, prendraient sans doute le même chemin. Non, je préférerais, si cela était possible, entrer dans des rapports publics avec lui.

— Comme vous êtes catholique sans le savoir! s'écria Doralice. Vous soupirez après une union réelle et une Église visible.

— Selon votre idée de l'Église, il serait tout à fait dans l'ordre que, si elle est chargée d'apporter à l'humanité la vérité unique et éternelle, Dieu eût donné aux hommes la capacité de désirer cette vérité. Et alors il faudrait s'étonner qu'il y en ait si peu à la souhaiter.

— Qui sait s'il y en a peu? reprit Doralice. Du reste, on sait que la grande masse attache son intérêt aux choses du temps et s'occupe à peine des éternelles, au moins pendant qu'ils sont heureux. La souffrance est nécessaire à chacun pour le salut.

— Hélas! soupira Mme de Derthal, elle ne manque à personne; seulement quelquefois tout se passe d'une manière si subtile, qu'on ne s'en aperçoit pas extérieurement.

— Vous voulez dire qu'on s'en aperçoit à peine? dit Doralice en plaisantant, car, en gé-

néral, les épreuves que Dieu nous envoie sont très-petites.

— Nous disons cela lorsque nous avons vaincu, ma fille héroïque! » répondit Mme de Derthal sur le même ton.

Mais elle pensait en secret que ses épreuves sur l'incertitude du sort d'Eulalie n'étaient pas légères. Tant qu'elle avait craint de voir Conrad repoussé par la discussion des questions sérieuses, elle avait cherché à les faire cesser ou à les adoucir; mais, du moment qu'elle avait vu Conrad les accepter volontiers sans aucune susceptibilité, et défendre son poste sans jamais s'avouer battu, elle avait souhaité ardemment que Doralice, comme une autre Scheherazade, pût envelopper et captiver Conrad, non par des contes, mais par la vérité; car il ne lui était plus possible d'ajourner l'union de Célestine et de Rodrigue, puisque le mois d'octobre touchait à sa fin. Tout d'abord Conrad avait aussi fixé cette époque pour son départ; maintenant il n'en parlait plus, et elle se gardait bien d'agiter cette question. Si aucun intérêt ne le retenait plus près du Rhin, Conrad retournait dans sa patrie, et alors il devenait peu probable qu'Eulalie s'appelât jamais Mme de Friedingen.

Doralice désirait vivement aussi que Conrad prolongeât son séjour dans le Rheingau. Elle formait plusieurs plans. Avec quels hommes d'esprit devait elle le mettre en rapport? Quelles lectures, quelles études devait-il faire pour sortir du labyrinthe des systèmes et se réfugier sur le terrain positif du christianisme? Il lui semblait impossible que Conrad pût persévérer dans son indifférence actuelle. Cette triste disposition d'esprit, conséquence de faux efforts tentés pour trouver la vérité, ne dérivait pas chez lui de ce mépris des choses élevées que fait naître la trop grande estime des biens terrestres. Elle ne venait non plus ni d'un cœur blasé ou flétri, ni d'insensibilité; elle n'était point le résultat d'un orgueil satisfait de son propre point de vue. Ce n'était que la réaction contre l'excès d'un désir maladif d'atteindre le but. Comme un noble coursier qui, lancé autour du manége, s'affaisse demi-mort avant d'être arrivé au terme, Conrad avait besoin de repos et de l'influence d'une douce et bienfaisante atmosphère pour se fortifier et reprendre sa course avec un nouvel élan. Un élément nouveau était entré avec Conrad dans la vie paisible et uniforme de Doralice : l'attente, et une pitié tendre qu'elle n'avait

éprouvée pour personne, parce que jamais elle n'avait eu l'occasion de s'occuper ainsi d'une âme.

La pensée de Conrad ne la troublait point, quoiqu'il lui fût constamment présent. La perpétuelle fluctuation entre l'inquiétude et l'espérance, le désir constant de jeter au moins un atome de vérité, une étincelle de lumière dans cette âme, donnait à cette pensée un charme dangereux. Plus la saison s'avançait et forçait la famille à vivre dans l'intérieur, plus les relations devenaient intimes. Les caractères ne se montraient pas seulement ébauchés, mais les plus petites nuances, les traits particuliers se dessinaient et laissaient voir les penchants naturels de chacun. La vie de cette famille composée assez diversement n'était ni ennuyeuse ni uniforme; elle se prêtait au développement de tous les sentiments. C'est l'avantage d'un cercle intime de procurer non-seulement des relations agréables, mais des amitiés de cœur. Jusque-là, Conrad avait vécu dans le crépuscule de cette existence; il commençait à en voir le côté lumineux, et son moi glacé s'épanouissait à ce soleil.

Lord Henry, de son côté, laissait les jours venir et passer comme ils le voulaient. Semblable à un

homme ivre de sommeil, il n'entendait pas changer de position. Doralice lui demanda si ses affaires ne le rappelaient point à Londres ; il répondit qu'il n'avait point d'affaires. Les arrangements de ses terres étaient faits, une fois pour toutes ; ses fermiers payaient, et s'ils ne payaient pas toujours promptement, on prenait patience. Il n'était pas membre du parlement ; il avait renoncé à la marine ; ainsi le cercle de son activité n'était ni plus grand ni plus important à Énisdale-Castle qu'au petit château. En outre, les enfants étaient ici beaucoup plus heureux que là-bas. Doralice dit quelques mots affectueux sur les enfants, sur leur développement, puis elle ajouta :

« Est-il possible que Dieu ne demande rien de vous ? Il me semble qu'on pourrait faire beaucoup pour sa gloire en face de cette légion de parleurs et d'écrivains qui s'enflent terriblement à notre époque. Lorsqu'on regarde autour de soi, partout, aussi bien en Angleterre qu'ailleurs, on est forcé d'avouer que les bases sur lesquelles la société s'est établie sont ébranlées, et le seront toujours davantage tant que l'antagonisme des partis, au dedans de l'édifice, en agitent les fondements minés par un élément plus puissant que les autres

et qui menace de tout engloutir. Cet élément, c'est la haine profonde et sauvage contre ce qui s'appelle religion, foi, Église, et contre tout ce qui s'y rapporte. Des partis opposés sur le terrain social combattent encore cet élément dévastateur; néanmoins il grandit et relâche de plus en plus les liens qui attachent l'homme au devoir, à tous les sentiments vrais du droit et de la justice.

— Ce n'est pas le cas de l'Angleterre! s'écria lord Henry.

— Où donc s'accroît davantage le hideux paupérisme et les désordres de la vie manufacturière? Où donc la distance est-elle plus marquée entre le riche et le pauvre? Où trouve-t-on plus l'insuffisance des moyens pour arrêter la démoralisation?

— Mais chez nous le pouvoir est encore toujours le pouvoir, car l'amour national et traditionnel, héritage de l'Angleterre, est scellé par des institutions grandioses qui entourent le trône, l'ordre social et les lois de leur bouclier.

— Et en face se trouve l'excès de la prospérité matérielle, dit Doralice. Une certaine réserve diminue extérieurement l'extravagance du luxe et l'amour de la jouissance; mais, sous cette appa-

rence froide, ne fermente-t-il point une sorte d'enivrement babylonien, qui prétend élever la tour jusqu'au ciel? N'y a-t-il pas je ne sais quel écho du festin du roi Balthasar et des mots tracés par la main mystérieuse? Voilà, cher Henry, ce que vous nierez naturellement, et je ne me mêle pas de prophéties; mais l'histoire nous apprend que le bonheur matériel exagéré amène de terribles bouleversements. Vous avouerez au moins que l'Angleterre est aussi bien menacée que toute l'Europe. Son heure sonnera peut-être plus tard. Alors je désire ardemment que le cœur de son peuple se soit conservé intact des plaies rongeantes du corps social; que la haine systématique contre la religion, la foi et l'Église, ne lui ait pas été inculquée. Mais je m'étonne lorsque vous me dites n'avoir rien à faire en Angleterre. Il me semble qu'à notre époque, quiconque a le cœur bien placé, voit beaucoup à faire pour séparer du mensonge les parcelles de la vérité, et construire avec cet or purifié l'édifice de l'avenir.

— Vous devriez proposer un tel travail à un Hercule, mais non à moi.

— Vous avez pourtant l'obligation d'agir dans votre sphère et de porter au moins une étincelle au

grand foyer dont l'ardeur et l'éclat doivent triompher des ténèbres et du froid de la nuit. Tous les éléments chrétiens doivent s'unir pour résister au mal qu'enfante l'incrédulité et qui de nos jours développe contre le bien une activité immense et qu'on n'a jamais vue. Là où l'incrédulité exhale ses miasmes, commence la destruction, la corruption, la mort; car elle mine le trône, l'autel, la famille, et détruit tout ce qui ennoblit l'homme. Le grand devient égoïste, le petit jaloux et brutal, la multitude indifférente à tous les intérêts qui ne touchent d'aucune manière à son coffre-fort. La société se décompose par des alliances qui n'ont pour but que l'union matérielle, ce qui amène une effrayante corruption morale, et cette personnalité grossière de l'individu qui abandonne la main de Dieu. Il est certain que l'homme n'a de choix qu'entre deux points angulaires : le spiritualisme et le matérialisme.

— Et celui qui choisit le premier, ajouta lord Henry sérieusement, doit se rappeler que l'Écriture sainte dit que « les forts seuls peuvent atteindre le royaume du ciel. » N'est-il pas vrai ?

— Oui, dit Doralice. Il me semble qu'il faut

agir avec toute l'énergie que demande ce choix, et non mettre tranquillement les mains sur ses genoux comme...

— Comme moi! Mais ces temps de trouble m'attirent peu : on augmente le tumulte, ou on ne fait rien. M. de Friedingen, par exemple, n'agit pas autrement que moi.

— Pauvre Friedingen! dit Doralice douloureusement.

— Eh bien! pourquoi ne plaignez-vous pas le pauvre Henry avec la même tristesse?

— Parce qu'on ne peut faire aucune comparaison! Il ne croit pas... comment pourrait-il agir?... Mais, ajouta-t-elle, celui qui possède ou croit posséder cette force céleste de la révélation divine doit dire avec l'apôtre saint Paul : « L'amour de Jésus-Christ me pousse. »

— A l'activité catholique? s'écria-t-il d'un ton sarcastique.

— Au dévouement catholique, dit-elle avec douceur. Si un jour les yeux de l'âme du pauvre Friedingen s'ouvraient à cette admirable lumière de la vérité catholique, et recevaient ce rayon qui se nomme la foi, il comprendrait certainement le dévouement, et ne persévérerait pas

dans sa froide exclusion, comme s'il était en dehors d'un monde de frères.

— Vous avez confiance en lui, dit lord Henry, sombre.

— J'ai confiance en la grâce divine, car la foi est une grâce qui ressuscite les morts à une vie surnaturelle ; et le souffle de cette vie, c'est l'amour agissant. »

Lord Henry dit avec un soupir aussi profond que si son cœur se fût fendu :

« J'en aurais également besoin ! »

Doralice le regarda avec bonté.

« Dieu veuille écouter et exaucer ce soupir. »

On en demeura là. Comme dans le conte de la Belle au bois dormant, où tous sont captivés et retenus immobiles par un charme, chacun s'attachait secrètement à des espérances, à des désirs nourris dans le cercle magique qui l'entourait; et chacun craignait tout mouvement qui pût le faire changer de position.

NOUS SOMMES LES ENFANTS DES SAINTS.

La grave cérémonie qui unit éternellement deux êtres était terminée; deux cœurs faibles et changeants étaient liés pour une vie qu'on croit facile, et qui cependant est si pénible! Rodrigue et Célestine ne pouvaient rompre le lien mystérieux qui les attachait, et qui reçoit son indissolubilité du sang de Jésus-Christ.

En dehors de la cérémonie religieuse, il n'y eut aucune fête, puisque le deuil de Spiridion avait été quitté uniquement pour cette solennité. Chacun était sérieux : tous les membres de la famille songeaient involontairement aux mariages des trois filles aînées de Mme de Derthal, et cette

pensée était bien propre à placer une ombre à côté du bonheur présent.

Célestine, qui rarement se laissait gagner par l'émotion, était ce jour-là d'une pâleur mortelle ; et Rodrigue lui-même, par sympathie pour sa fiancée, semblait ému dans ce moment important. Mais Doralice était plus impressionnée encore que la nouvelle mariée. Peu d'années auparavant, elle aussi était entrée dans cette église, était venue à ce même autel avec la même confiance timide..... et maintenant! l'union qui devait durer toute la vie était tristement déchirée..... et la plus légère fibre de son cœur ne pouvait désirer renouer ces liens!..... N'était-ce pas une déloyauté? n'était-ce pas une offense à l'amour de Dieu qui, en donnant sa grâce au mariage, demande à la créature une fidélité surnaturelle? Doralice pleurait si fort qu'elle regardait à travers ses larmes comme à travers un voile, et qu'elle eut peine à dominer son émotion lorsque la cérémonie fut terminée.

Conrad, fortement ébranlé par cette douleur dont il ne pouvait deviner la cause, se demandait quelles tempêtes avaient passé sur cette âme pour que le souvenir l'agitât si violemment. « Quel

trésor d'amour doit renfermer un cœur qui s'est développé d'une manière céleste dans une peine aussi amère! » se disait-il.

Hélas! Doralice n'avait peut-être jamais éprouvé un chagrin plus amer qu'en ce moment où le Dieu caché du tabernacle frappait à son cœur et lui demandait : Est-ce que vous m'êtes fidèle? Elle ne savait si elle devait répondre oui ou non; son cœur était assez pur pour trembler au moindre souffle qui en eût terni l'éclat, assez aimant pour ne pas reconnaître une plus grande peine qu'une offense faite à Dieu par un amour égoïste.

Lord Henry eût donné tout au monde pour savoir ce qui se passait dans ce cœur et pourquoi coulaient ces larmes. Dans l'après-midi, le bateau à vapeur qui descendait le fleuve devait conduire le jeune couple à sa propre demeure. Célestine s'occupa si activement de l'emballage de ses effets, que rien ne fut oublié : les moindres bagatelles, rubans, livres, feuilles de musique, entrèrent dans les malles avec tant de soin que Rodrigue dit avec étonnement que le bon Dieu lui avait sans doute donné une femme ayant excessivement d'ordre et d'exactitude pour le dédommager de n'avoir point ces vertus.

Célestine interrompit ses recherches dans l'étagère de musique, et mettant de côté quelques cahiers qui portaient son nom :

« Un militaire inexact !..... c'est un contre-sens, cher Rodrigue.

— Oh ! en ce qui concerne le service, je suis ponctuel comme une machine d'arithmétique.

— Pourquoi la maison resterait-elle en arrière du service ? Est-ce que ce n'est pas injuste, mon bon Rodrigue ? » dit Célestine avec calme en retournant à son travail.

Lord Henry joignit les mains et s'écria :

« Il faut l'avouer..., je n'ai jamais vu une aussi parfaite maîtresse de maison ! »

Célestine plaça elle-même sa musique dans ses caisses ; ses deux sœurs l'assistaient, Doralice en souriant avec bonté sous les larmes, Eulalie en parlant de la joie de se revoir bientôt.

Lorsqu'elles eurent fini, Doralice entoura tendrement Célestine de ses bras, la regarda dans les yeux et lui dit :

« Chère Célestine, vous n'oublierez pas ce jour pendant toute votre vie ; mais n'oubliez pas non plus que c'est le jour de l'archange Raphaël.

— Ce patron des voyageurs qui doit m'accom-

pagner dans ma nouvelle patrie! Oh non! je ne l'oublierai pas; j'aurai bien besoin de sa protection, dit Célestine avec le cœur oppressé.

— Souvenez-vous aussi que l'ange Raphaël a dit à son protégé Tobie : « N'excluez pas Dieu de votre cœur. » Le monde est le lieu de l'amour inférieur; mais « nous sommes les enfants des saints ! » Malheureusement, nous avons un penchant dangereux à devenir les enfants du monde.

— Hélas! soupira Célestine; maintenant que je dois vous dire adieu, j'ai le cœur oppressé comme si je m'étais chargée de quelque chose au-dessus de mes forces.

— Oui, c'est en effet un poids au-dessus des forces humaines que le mariage avec ses devoirs sérieux et redoutables, répliqua Doralice; c'est pourquoi Dieu a eu pitié de notre misère et nous a donné par le sacrement une force surnaturelle, avec laquelle nous pouvons porter ce lourd fardeau sans succomber. Mais il faut que nous ne repoussions pas Dieu de notre cœur par le monde et par l'amour terrestre; il faut que nous restions ses fidèles enfants, les enfants des saints; et vous avez à remplir cette tâche en même temps pour vous et pour Rodrigue. Vous avez, par votre foi,

une règle qui ne se courbe point, une lumière qui ne s'éteint jamais : vous devez, dans votre union, faire prévaloir les principes divins.

— Taisez-vous, je vous en prie, Doralice! taisez-vous! lorsque je vous entends, je voudrais laisser Rodrigue partir seul..., et cela ne m'est plus possible!

— Non; vous êtes unie à Rodrigue, et vous devez le suivre jusqu'à votre dernier souffle; vous devez partager avec lui les peines et les joies de l'existence. Mais tout est facile avec la grâce de Dieu. Votre but doit être de vous sanctifier et de sanctifier votre mari; et si vous n'estimez ce but au-dessus de tous les biens, de tout le bonheur que vous puissiez obtenir, vous aurez manqué votre destinée. N'oubliez pas que ce voyage de la vie, à travers les vallons et les déserts, au milieu des tempêtes, vous le faites sous la protection de l'archange Raphaël, et rappelez-vous chaque jour les paroles de ce guide; alors vous serez sauvée! chère Célestine..... »

Les deux sœurs s'embrassèrent tendrement.

Eulalie, qui avait écouté avec la plus grande attention, entoura de ses bras leurs deux cous et dit en plaisantant :

« Portez votre fardeau! je reste libre..... Quel événement grave et redoutable que le mariage! Moi, je veux être joyeuse.....

— Célestine sera joyeuse! s'écria Doralice. Rien ne donne le bonheur comme un fardeau que Dieu impose. Il est tellement vrai que tous les hommes ont besoin d'un joug, que ceux qui ne veulent pas l'accepter de la main de Dieu, sous la noble forme du devoir, s'en font un eux-mêmes de leurs propres passions. Pour être joyeux, il faut faire un bon travail : les paresseux sont ou capricieux ou moroses. »

Célestine sécha ses pleurs; mais ils coulèrent de nouveau lorsque Mme de Derthal entra. L'heure du départ était arrivée, et le cœur de la mère se brisait maintenant que cette quatrième fille quittait le toit protecteur qui avait abrité sa jeunesse. Cette enfant qu'elle donnait au monde innocente, naïve, pleine d'espérance, comment le monde la lui rendrait-il? Suzanne, Blanca, Doralice, qu'avaient-elles trouvé?..... La tombe du bonheur sous des formes différentes. En ce moment, où de nouveau une enfant partait à la recherche de ce bonheur, hélas! si incertain, toutes ses combinaisons lui parurent vaines.

Mme de Derthal et Mlle Crescence firent leurs adieux à Célestine au château; Doralice, Eulalie, lord Henry et Conrad accompagnèrent le jeune couple jusqu'à la station du bateau. C'était une journée douce et calme de l'automne : aucun oiseau ne chantait, aucune bise ne soufflait; les feuilles jaunes tremblaient aux branches, agitées non par le vent, mais par le souffle de la mort qui les détachait. Le soleil était comme un globe de pourpre dans les brouillards bleuâtres de l'occident; le majestueux Rhin, à la surface légèrement ondulée, coulait paisiblement dans son large lit. Personne ne parlait; Rodrigue même était silencieux. Ils marchaient vite; néanmoins, le batelier leur cria de loin de se hâter. C'était bien : cela abrégeait les adieux. Un embrassement, un serrement de main; et Rodrigue dans la barque aida Célestine à y entrer. Le batelier quitta le rivage, et ils fendirent la surface du fleuve jusqu'au bateau à vapeur. Leurs formes devenaient toujours plus indistinctes ; chaque coup de rame augmentait la séparation, et lorsque le bateau à vapeur s'arrêta pour les recevoir, on ne vit plus que les mouvements. Doralice s'était assise au rivage ; elle se leva, prit le bras d'Eulalie et dit :

« Eh bien, maintenant, elle doit se confier en Dieu ; car en un homme..., c'est trop peu... ! Voulons-nous aller à Marienthal, Eulalie ?

— J'en serais heureuse ! s'écria celle-ci avec joie ; une promenade paisible au cher Marienthal par cette belle soirée d'automne, cela fait du bien après tant de larmes et d'émotions.

— J'irai avec vous, car il sera nuit close avant que vous soyez de retour, dit lord Henry.

— Oh ! nous avons pleine lune ! dit Doralice. Venez si vous le voulez, mais ne comptez pas sur notre conversation ; nous avons autre chose à faire, Eulalie et moi. Quant à un protecteur, Cerbère est là.

— Vous ne voulez pas pleurer pendant toute la route ? reprit-il avec étonnement.

— Certainement non ; mais nous réciterons ensemble le chapelet pour notre chère Célestine. »

Lord Henry scandalisé joignit les mains au-dessus de sa tête et s'écria :

« Doralice ! est-il possible ? Vous, une femme intelligente, une femme aimable, instruite, vous récitez le chapelet comme les paysans et les vieilles femmes ?.....

— Oui, dit-elle avec calme.

— Et vous voulez le dire à haute voix avec Eulalie ?

— Oui, alternativement.

— Alors, je dois vous abandonner à votre sort.

— Adieu, » dit Doralice gracieusement. Et, comme les chemins se croisaient en ce moment, elle prit avec Eulalie le sentier de Marienthal.

Lord Henry se dirigea à grands pas vers le château ; Conrad le suivit lentement et mal disposé ; il aurait fait cette promenade si Henry l'avait faite, mais seul..... Tout à coup, lord Henry s'arrêta :

« Que vous en semble, monsieur de Friedingen? ne serait-il pas plus convenable d'accompagner ces dames ?

— Mylord, tout à l'heure vous avez été si peu gracieux pour la comtesse Doralice, qu'elle ne pourrait être charmée de vous voir l'accompagner.

— C'est vrai ! mais..... c'est sa faute. Ne doit-on pas sortir hors de soi devant des choses aussi incompréhensibles ?

— Nullement. On peut sortir hors de soi pour des choses qu'on comprend, car on en a la mesure ; mais ce qu'on ne comprend pas, on l'ac-

cepte lorsqu'il se présente sous une forme aussi noble que chez la comtesse Doralice. »

Lord Henry reconnut que cela eût été plus poli et plus raisonnable; mais, comme Conrad ne lui donna pas le conseil qu'il désirait, c'est-à-dire d'accompagner Doralice, il se tut jusqu'à ce que tous les deux arrivassent au petit château. Là, ils rendirent compte à Mme de Derthal de ce qu'étaient devenues ses deux filles.

Au bout de quelques heures, Doralice et Eulalie rentrèrent par le plus beau clair de lune. On se retira ce soir-là plus tôt que de coutume; les dames étaient fatiguées des événements de la journée; Doralice soupirait après le calme et la solitude de son chalet.

Elle avait congédié sa femme de chambre et avait été, comme de coutume, chez les enfants de Henry pour réjouir ses yeux et son cœur du sommeil de l'innocence. Une lampe à la main, elle traversa le salon pour rentrer dans sa chambre à coucher; la lumière de la lampe tomba sur son bureau, et elle y vit deux lettres : l'une était de Blanca, l'autre la frappa par une écriture inconnue. Elle l'ouvrit la première, et lut :

« Chère Doralice, si je ne connaissais votre

« noble cœur, je n'oserais vous adresser ces li-
« gnes et vous exposer ma prière. Je désire vous
« parler d'une affaire importante ; voilà pourquoi
« je suis ici. Si vous n'êtes pas près de moi de-
« main, j'en conclurai que je dois aller chez vous.
« Arrangez cela comme vous le voudrez, mais il
« faut que je vous parle.

« Pardonnez mon indiscrétion. Hélas ! je compte
« sur votre cœur, chère Doralice, vous m'avez
« déjà pardonné tant de choses ! Tout peut en-
« core se rétablir et devenir meilleur qu'aupara-
« vant. Venez dans les bras de votre Sarolta.

« Wiesbaden, aux Quatre-Saisons,
24 octobre 1858. »

Sarolta était la sœur de Ghioray. Doralice avait lu ce billet debout, près de son bureau. Lorsqu'elle l'eut fini, tremblante de la tête aux pieds, elle tomba sur son canapé. Que signifiaient ces lignes ? S'agissait-il de Sarolta ?... Mais que pouvait-elle faire pour Sarolta ?... Pour Ghioray, moins encore ; d'ailleurs, il n'en était pas question.

« Tout peut se rétablir ! Mon Dieu..... s'il était mort !... » s'écria-t-elle. Et, avec une amère douleur, elle cacha sa figure dans ses mains. C'est

que, comme un éclair, cette pensée avait traversé son esprit : Alors tu serais libre !..... et cet éclair avait déchiré le voile d'un abîme dans son propre cœur. Elle désirait être libre..., oui, elle le désirait ! Glissant du canapé sur ses genoux, pressant ses mains jointes sur sa poitrine, elle pria haut et d'une voix brisée : « Seigneur, ayez pitié de moi !..... n'entrez pas en jugement avec moi ! Je ne veux pas être libre ! Je veux ce que vous voulez ! Je veux ce que votre main m'envoie ! Je veux la liberté des enfants de Dieu..... Je veux aimer celui que vous voulez que j'aime..... Je veux vous aimer... Permettez que je vous aime ! » Et elle continua ensuite silencieusement avec Dieu la prière qui jaillit du cœur au moment d'un grand danger. Elle envisagea loyalement sa position, décidée à se défendre quand même le combat deviendrait plus violent, et il le devint en effet.

Elle était entourée du silence et de la solitude de la nuit ; les persiennes et les rideaux étaient fermés, aucune lumière, aucun bruit du dehors ne pénétrait dans cette chambre semblable à une île éloignée du monde, et au rivage de laquelle venaient se briser les vagues de la vie. Le mouvement de la pendule, le petillement du feu qui s'é-

teignait dans la cheminée, donnaient à ce silence quelque chose de familier. La lampe répandait sa lumière dans l'espace et versait ses doux reflets sur Doralice agenouillée devant le canapé, les bras appuyés sur les coussins et le front sur ses mains jointes. Enveloppée dans son peignoir de cachemire blanc, elle était là immobile comme une statue de marbre, recueillie et plus belle que jamais. Si un regard humain l'avait contemplée, il l'eût prise pour une victime qui se prépare silencieusement au sacrifice. — Et à quelques pas se trouvaient les siens : sa bonne mère, une sœur qui l'adorait, l'homme qui l'aimait et qui rêvait à elle ! et ils ne savaient rien, ne soupçonnaient rien ! Ils étaient à cent lieues d'elle ! O vanité de l'amour humain ! Mais ce tableau d'un combat muet et énergique pour l'amour céleste console les anges qui détournent tristement leurs yeux de tant de scènes de corruption dont la terre est si riche, et ils assistent celui qui les console.

Doralice se releva enfin ; elle paraissait grandie, ses yeux plus profonds semblaient plus beaux ; ils avaient regardé intérieurement au delà du temps, à ce point où l'âme reste seule avec Dieu. De là l'homme s'élève véritablement. Lorsqu'elle

écarta ses cheveux de son front, ses regards tombèrent sur la statue de la sainte Vierge, qui, d'une blancheur éclatante, sortait dans l'ombre du groupe de fleurs.

« *Ave*, *Maris stella*, dit-elle en lui jetant un baiser avec un geste d'une inexprimable tendresse. Les vagues montent ; maintenez mon cœur au-dessus d'elles. » Puis elle prit sa lampe et entra dans sa chambre. Elle y fut longtemps encore agenouillée sur son prie-Dieu, devant son crucifix : un chapelet de corail entourait ce dernier et tombait comme des gouttes de sang d'une fraîche blessure. Elle oublia Sarolta, elle oublia les possibilités et les impossibilités qu'on pouvait combiner d'après une telle lettre; elle pensa seulement à une chose : « Seigneur, je suis à vous ! assistez-moi !... »

Chaque matin, Doralice allait à la messe et elle passait toute la matinée avec les servantes de Jésus-Christ, pour visiter de pauvres malades ou faire une œuvre de charité. Si, avant midi, quelqu'un de la famille ne la trouvait point au chalet, on savait où la prendre. Mais le lendemain matin, Doralice ne visita point les servantes de Jésus-Christ; après la messe, elle se rendit de suite au

chemin de fer et partit pour Wiesbaden. Sarolta était à peine levée, lorsque le vieux valet de chambre annonça, avec un visage brillant de joie, la comtesse Doralice. Elle le suivit immédiatement et se jeta dans les bras de Sarolta.

« Comme je suis heureuse de vous revoir! » dit-elle avec tendresse. Sarolta, couverte de larmes, trouvant à peine des paroles, lui demanda :

« M'avez-vous pardonné?

— Laissez cela, dit Doralice d'une voix oppressée. Nous devons demander tous mille fois à Dieu de nous pardonner! Qu'est-ce qui vous amène ici? Dites ce que je puis faire pour vous?

— Revenez auprès de Franz! Julie est morte! s'écria Sarolta.

— Mon Dieu! dit Doralice prête à s'évanouir, je ne m'étais pas attendue à cela!

— La mort et les souffrances ont visité notre maison depuis votre départ. Nous ne savions pas vous apprécier; vous étiez notre bon ange, et, avec vous, le bonheur nous a quittés. »

Doralice fit un geste de la main pour faire cesser cet éloge, et dit d'une voix sourde :

« Parlez, Sarolta, dites-moi tout.

— D'abord mourut notre mère. Elle quitta ce

monde avant la naissance du premier enfant de mon frère; elle ne goûta pas la joie qu'elle avait si ardemment désirée. Ce triste événement changea entièrement ma position. Vous savez que, mon mari ayant détruit ma fortune, je vivais presque toujours chez ma mère avec mes enfants. Franz m'aurait certainement permis de continuer à demeurer au château, mais Julie ne le voulut point, et sa volonté dominait celle de son mari. Chaque faute doit être expiée.

Julie craignait mon influence sur Franz. Elle savait que j'avais contribué à la faire comtesse Ghioray en excitant mon frère contre vous, chère Doralice. Cela lui pesait; c'était trop pour son excessif égoïsme de me voir vivre désormais avec mes enfants aux frais de mon frère, dont elle considérait l'immense fortune comme sa propriété personnelle. Le pauvre Franz me vit partir avec tristesse, mais vous savez comment il est! Tout devait arriver ainsi pour m'ouvrir les yeux. La vie agréable que je m'étais figurée avec Julie, lorsque je croyais à une grande sympathie entre elle et moi, ne fut qu'une amère déception. Une année à peine après votre départ, je me trouvai dans une position fort précaire, et mon mar

m'accueillit avec peu d'empressement. Je ne vous fatiguerai pas du récit de tout ce qu'il me fit souffrir; la peine la plus légère fut une longue maladie qui demandait des soins assidus. Mais ce fut là une disposition favorable de Dieu, car cette maladie nous rapprocha et nous réconcilia.

Lorsque mon mari mourut, je pus le pleurer sincèrement; ma santé était très-altérée, et une fâcheuse faiblesse nerveuse se jeta sur ma vue; les médecins craignirent une cécité. Avec trois enfants en bas âge et des embarras pécuniaires, je fus forcée de demander momentanément un asile à mon frère. Il s'y prêta avec bonté, mais non sans un certain embarras : Julie ne voulait pas de nous; sa réception peu aimable me le prouva; elle craignait toute obligation, et fuyait ce qui pouvait troubler son bonheur. Au midi de sa vie, elle était plus belle que jamais. Mère d'un superbe enfant, elle en attendait bientôt un autre; mais il me sembla que Franz n'était pas toujours d'accord avec elle. Julie n'était pas seulement maîtresse, elle était maître. Nous nous voyions rarement; cherchant à rétablir ma santé et ma fortune, occupée de mes enfants, je vivais tranquillement dans mon veuvage.

La naissance d'un second fils rendit Julie extrêmement heureuse : un seul enfant, c'était une crainte perpétuelle ; elle voulait être plus rassurée, et sa volonté semblait diriger les événements. Mais, au bout de quelques jours, son fils aîné lui fut enlevé par une angine, après six heures d'horribles souffrances. On ne put obtenir de Julie d'avoir égard à son propre état ; dans sa tendresse passionnée, il lui paraissait impossible que son fils succombât si elle pouvait le soigner elle-même. Elle se leva, et toléra à peine son mari près du lit de l'enfant, voulant tout faire elle seule. Elle passa la nuit à côté de son malade ; et, lorsque le pauvre enfant mourut, la mère était déjà dans un si violent paroxysme de fièvre, qu'on la porta sans connaissance dans son lit. Bientôt se déclara une inflammation cérébrale, et, au bout de trois jours, la belle, fière et heureuse Julie fut un cadavre. Cette catastrophe était si terrible et si inattendue, que tout le monde en fut anéanti. Le pauvre petit garçon, accueilli à sa naissance avec tant de joie, reçut à peine les soins nécessaires. Je ne sais quel découragement et quelle terreur régnaient au château.

Tout ceci est arrivé à la fin de mai, il y a

cinq mois. Franz ne sortit de cette violente secousse que pour tomber dans une pénible inquiétude sur le compte de l'enfant; il craignait sans cesse que, par une négligence quelconque, cette tendre vie ne vînt à s'éteindre, et ce fut une consolation pour lui de le savoir sous ma surveillance. Je restai donc près de mon frère, puisqu'il semblait le désirer. Mais cela ne peut durer longtemps; je dois soigner l'éducation de mes enfants, choisir un instituteur pour mes deux fils, aller quelquefois à Pesth ou à Vienne pour mes affaires; et Franz n'est pas homme à se trouver bien chez lui sans une maîtresse de maison. Il lui faut quelqu'un qui lui rende la vie agréable, et vous savez par expérience combien il importe de savoir à qui confier ce soin. Je m'aperçus que son esprit n'était nullement tranquille; il considérait comme une punition de son injustice tous les malheurs qui l'avaient frappé. Je fus heureuse de ces sentiments qui devaient lui donner le désir de réparer sa faute, et je l'affermis dans ce désir. Un jour il prononça votre nom, mais avec découragement, comme s'il eût exprimé une chose impossible : « Oui, Doralice! » Je lui fis observer qu'on pouvait attendre de Doralice même l'impos-

sible, et que vos idées élevées sur le mariage viendraient en auxiliaire à son repentir. Vous lui avez écrit que son union avec Julie, reconnue légale par la loi civile, n'était pour vous, fidèle à la doctrine de l'Église, qu'une grave offense au mariage légitime. On pouvait donc espérer une réconciliation, si vous vouliez écouter la voix du pardon plutôt que celle de la justice. Nous revînmes de plus en plus fréquemment sur ce sujet. J'exposai à mon frère la nécessité d'achever dignement sa vie en vous demandant pardon, à vous si gravement offensée. Les hommes ne veulent jamais avouer leurs torts envers nous; Franz ne fait pas exception. Ils consentent à convenir dans leur cœur, et à montrer par leurs actes, que le droit est de notre côté, mais ils refusent de s'humilier; aussi croient-ils impossible qu'une femme puisse supporter une humiliation. Franz en demeura donc là : vous deviez vous sentir trop offensée pour jamais pouvoir lui rendre votre confiance.

— Mais le désirez-vous? lui demandai-je. — Si je le désire! Doralice est la meilleure femme que j'aie jamais connue..., et je voudrais n'en avoir jamais connu d'autre! — Me permettez-

vous de le lui dire? — Ah! Sarolta, si vous vouliez faire cela! Vous avez aussi beaucoup à vous faire pardonner, beaucoup à réparer! — Je le sais; et j'éprouverais une vraie satisfaction si je pouvais réparer le passé d'une manière digne d'elle.

En un mot, chère Doralice, il fut résolu que je vous verrais à mon voyage à Heidelberg, où je dois consulter un célèbre médecin. Hier, je suis arrivée ici, et je vous ai écrit de suite. Maintenant, vous savez tout..., parlez, décidez. »

Doralice avait écouté attentivement le récit de Sarolta; et, comme dans une double vie, son oreille spirituelle avait entendu avec la même exactitude d'autres paroles, — celles qu'elle avait adressées la veille à Célestine. Chacune d'elles pouvait lui être appliquée aujourd'hui et frappait distinctement sa mémoire comme un coup de marteau sonore. Chacune d'elles était pour ainsi dire une sanction de la mission de Sarolta.

« Nous sommes les enfants des saints, Sarolta, et nous devons agir en conséquence, dit-elle avec douceur. Je crois que c'est faire la volonté de Dieu et contribuer à sa gloire que de nous réunir Franz et moi. Mais vous devez m'accorder un

peu de temps pour réfléchir, me recueillir et me calmer. Je dois me familiariser avec la pensée que le terrible abîme que Franz a mis entre lui et moi est fermé. Voyez, chère Sarolta, cette séparation a déchiré tant de fibres délicates, que, dans ma misère, il me semble impossible de les renouer sur-le-champ.

— Je le comprends! Il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais entièrement. Mais je ne me suis pas proposée de vous demander quelque chose d'ordinaire et de facile. Non, vous devez faire un sacrifice! n'hésitez pas! Vous pourrez exercer une salutaire influence sur Franz, parce qu'il vous sera reconnaissant et regardera comme un grand bonheur votre retour à la maison. Cette influence lui est très-nécessaire en ce moment. Notre pays est toujours dans une certaine surexcitation politique. Vous savez combien Franz s'était avancé il y a dix ans. Je crains qu'il ne se laisse entraîner encore par défaut d'énergie ou par ennui... Qui sait où cela peut le mener? On se servira de ses secours pécuniaires en faveur de l'agitation, pendant qu'il ne sera jamais qu'un instrument dans une main habile; car il n'a aucune capacité politique. On ne peut

donc s'attendre à autre chose que de le voir gagné à ce parti; compromis et peut-être ruiné... non par son intérêt pour cette cause, mais parce qu'il n'a pas d'autres intérêts à lui opposer. Comme son ange tutélaire, vous éloignerez de lui toutes les mauvaises influences.

— Est-ce que j'y ai réussi jadis? demanda Doralice tristement.

— La position est entièrement changée depuis. Les éléments qui vous étaient opposés n'existent plus, et vous avez acquis plus d'expérience et de connaisance du monde.

— C'est juste, dit Doralice. J'ai appris à mieux me connaître. Pour cette raison, Sarolta, je persévère dans ma première résolution; je dois recueillir mon âme devant Dieu et savoir ce que Dieu demande de moi. Maintenant, sous le coup de la surprise, je ne dois pas me décider. Allez à Heidelberg. Dans quelques jours je vous écrirai... Restons-en là et parlez-moi de vos enfants, de vos projets, de tout ce qui vous concerne. »

Quelques heures ss passèrent dans une intime causerie, puis elles se séparèrent; et, pendant que Sarolta se dirigeait vers Heidelberg, Doralice retourna au chalet. Elle fit la route cachée dans un

wagon et les yeux fermés; et comme dans un pénible rêve brille quelquefois un éclair de raison, l'éclair fut cette pensée : « Dieu le veut! Dieu l'a disposé ainsi! je dois retourner! » — Mais il lui semblait qu'on lui brisait le cœur. Jamais il n'avait existé entre elle et son mari la profonde sympathie qui élève deux âmes pour ainsi dire à cette hauteur de la vie, qui montre le sacrifice au-dessus de tout, et fait aimer la vertu par-dessus tout. Jamais leurs cœurs ne s'étaient trouvés réunis dans le pur firmament des grandes pensées, des saintes joies, des aspirations surhumaines!... Ils n'étaient jamais entrés dans la région où deux êtres conservent, par la noblesse de leurs sentiments, la conscience de leur origine céleste et de leur droit à l'amour divin. Cette sympathie de deux cœurs dans leur impulsion vers Dieu, sympathie que l'Église sanctifie, est peut-être, après l'amour divin, l'amour le plus rare sur la terre. C'est le rêve des cœurs purs. Ce rêve, Doralice l'avait fait au début de son mariage; mais il s'était évanoui dans les nuages et les brouillards; puis était arrivée une courte tempête; et, après quelques troubles, quelques luttes, elle s'était réfugiée dans le port tranquille

du renoncement, espérant y cacher sa chaumière. Mais le renoncement n'est pas aussi facile qu'on le croit tout d'abord, quand la grâce aide la bonne volonté à placer le pied sur la première marche. Le cœur humain a une ressemblance incontestable avec l'araignée qui, dès que sa toile est déchirée, file infatigablement pour se construire une nouvelle demeure; le cœur aussi se fixe dans la toile où il se trouve bien, et oublie le renoncement.

Il en fut de même de Doralice. Elle s'était accoutumée à sa vie paisible, qui, surtout dans les derniers temps, lui paraissait agréable et heureuse. Et à l'horizon éloigné de son cœur renaissait le rêve ancien et à moitié oublié d'un autre cœur sympathique et capable d'un grand élan, s'il apercevait l'aurore de la vérité. Et juste en ce moment elle devait retourner chez son mari qu'elle n'aimait point, dans une maison qui lui était devenue étrangère! Le terrible fardeau de cette position tombait sur son âme comme une pierre sépulcrale. Mais Dieu le voulait; et, grâce à ce regard que Dieu accorde aux âmes de bonne volonté, Doralice le comprit; elle ne fit pas un lâche compromis avec sa conscience. Dieu lui envoyait

pour son salut ce changement inattendu, et elle voulait se sauver. Avec la mobilité de la nature, quoi d'étonnant qu'un cœur humain soit ému et ébranlé momentanément? Mais s'il reste dans la vérité, il implore le secours de Dieu et dit avec saint Paul : « Quand je suis faible, alors je deviens fort. »

En traversant l'allée sablée, Doralice s'arrêta un instant devant son chalet, et dit en le regardant du toit au seuil : « Tu n'es plus ma patrie ! » Elle était décidée; et si elle avait demandé un délai à Sarolta, c'était moins pour réfléchir à ce qu'elle voulait faire, que pour se recueillir afin d'agir d'une manière agréable à Dieu. En rentrant dans sa maison, tout lui plut : chaque chambre, la vue de chaque fenêtre, chaque meuble, tout lui sembla faire partie de sa vie intérieure. Les enfants de lord Henry accoururent à sa rencontre ; Cerbère la reçut et l'accompagna jusqu'à la porte du salon, où il ne pouvait pénétrer. Elle avait envie de pleurer, mais elle retint ses larmes; elles eussent trahi la faiblesse de son cœur. La lettre de Blanca était encore sur son bureau. Elle s'assit et la décacheta. Peut-être donnerait-elle une autre direction à ses pensées! Blanca lui écrivait de

Bukarest, lui parlait longuement de la mort de son mari, de ses affaires, de son voyage, de son fils, et disait, en terminant :

« Il y a un grand chapitre de ma vie derrière moi ; malgré tout l'éclat extérieur, j'ai été peu heureuse, parce que je ne pouvais rendre heureux. Entre Spiridion et moi il n'y avait pas d'harmonie. Quand j'en rencontrais, elle ne pouvait être que fort mélangée et devait toujours rester dans l'ombre. Spiridion et moi nous étions libres vis-à-vis l'un de l'autre, mais la position, les égards, s'opposaient à cette liberté. Vous comprendrez, chère Doralice, qu'à mesure que je me remets de la première secousse, je ne puis m'empêcher de voir dans ce triste événement l'aurore de ma délivrance. Je sais que je ne puis m'exprimer ainsi devant le monde, quoique le monde connaisse fort bien le dessous des cartes et possède mille femmes dans le même cas que moi, et qui portent leurs chaînes avec désespoir. On s'étonne que le divorce ne soit pas établi partout comme chez les protestants. Une foule d'êtres ne seraient pas condamnés au malheur pour toute leur vie, parce que, dans l'inexpérience de la jeunesse ils ont contracté des devoirs d'une étendue dont ils n'avaient alors

qu'une idée vague. Quoi qu'il en soit, chère Doralice, ma vie prend désormais une autre tournure. Le cœur rentre dans ses droits. Plus tard, je vous en dirai davantage. »

Doralice lut ces lignes, glacée d'effroi de ce cynisme du cœur,—si on peut encore dire cœur. — Rien n'aurait pu la fortifier davantage dans sa décision que la lettre de Blanca. Doralice cacha son visage plein de tristesse. Ce qu'elle avait dit à Célestine se présentait en traits de feu devant les yeux de son âme :

« Le monde est le lieu de l'amour inférieur... Mais nous sommes les enfants des saints ! »

UN SONGE D'ÉTÉ.

Dans l'après-midi, on se réunit chez Mme de Derthal. Lord Henry entra, tenant à la main une rose du Bengale, et dit à Doralice :

« C'est la dernière du jardin ; elle se réfugie chez sa reine.

— Vous devenez poétique, répliqua-t-elle en souriant.

— C'est votre faute. Mais pour couronner votre œuvre en moi, vous devez me chanter : *T'is the last rose of the summer ;* — cette romance s'élève à la plus haute poésie, là... où le cœur abandonne sa dernière joie flétrie. »

Doralice sentit trembler son cœur, mais elle dit avec calme :

« Vous devez patienter aujourd'hui jusqu'à la nuit, cher Henry ; je dois terminer cette nappe d'autel... ; nous en parlions au moment où vous êtes entré ; je veux la porter demain à Bornhoven.

— Encore une fois à Bornhoven ? s'écria-t-il avec humeur ; vous y passez la moitié de votre vie.

— Cette idée de la vie, pour parler comme M. de Friedingen, est unique, s'écria Eulalie ! Doralice a été à Bornhoven au mois de juillet.

— Oui, le lendemain de mon arrivée dit Conrad. »

Lord Henry continua sans faire attention à cette observation.

« Si je pouvais comprendre à quoi servent tous ces guides spirituels, tous ces directeurs..., comme ils se nomment ! On a des amis qui sont toujours prêts à donner de bons conseils. On a aussi sa propre raison ; qu'on les consulte.

— Cher Henry, dit Mlle Crescence, nous ne dédaignons ni l'un ni l'autre ; mais le prêtre est le remplaçant de Dieu comme bon pasteur du troupeau de Jésus-Christ ; il connaît parfaitement le

lieu de pâturage qui convient à chacun, et la voie qui y conduit. Notre raison est quelquefois malade, corrompue par notre volonté qui la soumet à ses passions, à ses penchants ; et nos amis sont effectivement souvent prêts, mais pas toujours dans la possibilité de nous donner de bons conseils, parce qu'ils sont comme nous excités par des intérêts personnels. Alors il est tranquillisant et consolant que quelqu'un, qui n'a rien autant à cœur que le bien de notre âme pour l'éternité, nous donne des conseils et nous dirige à ce point de vue.

— Ma bonne tante, vous êtes intelligente, et vous ne m'en voudrez pas si je m'étonne de votre simplicité céleste qui place *bona fide* un prêtre si haut.

— *Bona fide,* vous dites fort bien, cher Henry ; oui, dans la bonne foi en Jésus-Christ qui a dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

— Ceci ne s'appliquait qu'aux apôtres, s'écria miss Dundée.

— Alors, la doctrine chrétienne aurait dû finir avec les apôtres, répliqua Mlle Crescence avec calme. »

Eulalie dit en plaisantant :

« Et votre Bible ne remonte pas jusqu'aux apôtres, ma bonne miss; et les pauvres apôtres et leurs disciples ne jouissaient pas de l'invention commode et moderne de propager le christianisme par des Bibles. Ils devaient enseigner l'Évangile par la parole et par l'action — comme leur divin Maître. »

Lord Henry, furieux du triste sort d'avoir constamment miss Dundée pour alliée, s'écria :

« Bien! votre prêtre s'applique cette sentence, à lui, et vous enseigne de faire de même. Pourquoi ne vous adressez-vous pas alors à celui qui est le plus près de vous?

— Cher Henry, pourquoi choisissez-vous entre les médecins et les avocats? Pourquoi ne prenez-vous pas le premier pilote venu pour votre vaisseau?

— Parce que tous n'ont pas la même capacité, ou parce que j'ai plus de confiance en celui-ci qu'en celui-là.

— C'est aussi le motif qui nous décide. »

Lord Henry ouvrait déjà la bouche pour une nouvelle attaque, Doralice l'arrêta :

« Ma bonne tante, ne vous donnez pas la peine de réfuter Henry. Il ne désire pas être instruit;

il veut seulement discuter à tort et à travers, et prend toujours la fuite lorsque la vérité s'approche trop de lui. D'ailleurs, celui-là seul comprend réellement et justement les institutions de l'Église qui la regarde, elle-même, comme une institution divine.

— Mais je regarde l'Église comme une institution divine, s'écria lord Henry.

— O mylord! mylord! soupira miss Dundée, cela ne peut être. Jésus-Christ n'a pas institué l'Église sur la terre. Une Église visible est une doctrine papiste. Mais il nous a promis et envoyé le Saint-Esprit, qui instruit chacun intérieurement, et sans l'Église, sur les voies du salut et de la félicité de l'âme.

— Non-sens, miss Dundée, non-sens! pure doctrine sectaire. Cette sorte de Saint-Esprit a une ressemblance frappante avec l'esprit profane que chaque rêveur revendique pour lui-même, afin d'adorer, à la place de Dieu, son propre moi : ses idées, ses penchants, ses passions. Le Saint-Esprit doit défendre une interprétation aussi fausse de son activité.

— Pas plus fausse que le rôle singulier auquel vous le condamnez, si, comme vous le dites, il

s'est séparé, au cinquième siècle, de l'institution divine, de l'Église chrétienne, dit Doralice. Continuez votre dispute avec miss Dundée, Henry; avec nous, cela ne va pas! Vous savez bien que, selon la noble manière des chevaliers, on fait une part égale aux combattants des avantages et des préjudices du soleil, du vent et du terrain. Ceci est impossible entre nous. Vous êtes debout sur le sable mouvant, nous sur le roc; vous êtes dans le tourbillon des vents, nous... au-dessus des tempêtes. Vous vous choquez beaucoup plus à vos propres contradictions qu'à l'édifice admirable de notre cité de Dieu. Plus vous apprendrez à connaître par miss Dundée le genre sectaire religieux, plus vous désirerez l'unité qui anéantit d'une manière si satisfaisante toute contradiction, et ne connaît pas de lacunes; cela vous sera fort salutaire. Donc... demain j'irai à Bornhoven.

— Et je compte faire avec Eulalie une visite à notre jeune couple; dit Mme de Derthal. »

Elle espérait que Conrad l'accompagnerait, mais au moment où Doralice parlait de Bornhoven, il avait fait tranquillement un plan qui ne répondait point à l'attente de Mme de Derthal.

« Je ferai alors, dit-il, une excursion depuis longtemps projetée dans la vallée de la Nahe, où je visiterai, près de Creuznach, le château d'Eberberg.

— Si tous s'envolent aux quatre vents du ciel, dit lord Henry, je m'informerai chez mon banquier à Francfort du cours des sovereigns. Il me semble qu'il est très-mauvais. » Mais, retombant de suite dans sa disposition aux hostilités, il s'écria :

« Doralice, pourquoi prodiguez-vous les précieuses dentelles de Bruxelles à une nappe d'autel?

— Est-ce que vous faites aussi partie de ces gens qui ne pouvaient supporter que Madeleine brisât son vase d'albâtre et répandit un nard précieux sur les pieds du divin Sauveur? demanda Doralice sérieusement.

— Ces gens? c'est-à-dire... Judas! s'écria lord Henry. Vous me traitez avec barbarie, Doralice.

— Justement comme vous vous baptisez vous-même, » répondit-elle avec calme et bonté.

A la tombée de la nuit, Doralice chanta, à la plus grande satisfaction de lord Henry, « la dernière rose d'été. » S'il avait pressenti jusqu'à quel point cela le touchait, il aurait modéré sa joie. Doralice trembla bien un instant à l'into-

nation ; mais son cœur courageux domina l'émotion de la voix. — Seulement, lorsqu'elle fut seule, il lui sembla que ce cœur allait cesser de battre. Attachée profondément à la vie de l'Église, elle avait puisé journellement, à cette source inépuisable, force, consolation, lumière, joie, satisfaction, tout ce qui contre-balance les découragements du pèlerinage terrestre. Et en ce moment, elle devait se priver de cette consolation, justement quand une position difficile l'attendait ; car, quoi que pût dire Sarolta, Doralice connaissait assez Ghioray, pour savoir que son retour vers elle ne venait point de la conscience de son injustice et du désir de la réparer. Sa vie, basée sur des principes faux, était par conséquent toujours livrée aux caprices de l'humeur changeante. Elle savait que l'Église, dans un cas comme le sien, peut prononcer la séparation des deux époux pendant toute la vie. Malgré son découragement, elle ne songea point à revendiquer cette séparation. Aux cœurs droits, qui embrassent sincèrement la volonté de Dieu, sont épargnées beaucoup d'hésitations. Ils souffrent comme les héros qui ne redoutent pas la douleur ; ils ne cherchent pas à y échapper comme des lâches.

La voie de Doralice était clairement tracée à son regard intérieur. Il répugnait à son cœur d'y entrer, mais non à sa volonté : là était le combat.

Le lendemain dans l'après-midi, Mme de Derthal descendit le Rhin avec ses deux filles, et tandis que Doralice guettait le bateau à vapeur à Camp, station de Bornhoven, elle continua sa route avec Eulalie. Une violente tempête battait le fleuve, faisait mugir ses vagues, poussait les nuages en masses épaisses, et secouait tellement les arbres qu'ils craquaient du sommet à la racine et que les feuilles tombaient comme de la pluie. Toute la nature avait quelque chose d'hostile et de menaçant. Doralice songea à cette magnifique soirée de juillet où elle avait fait ce voyage sous un ciel étoilé. Une nouvelle période de sa vie était devant elle. Froide et agitée comme cette soirée d'automne, elle s'aperçut à peine que le mouvement des flots faisait chanceler la barque qui la menait au rivage : la tempête de son âme était plus violente encore. A peine débarquée, elle se rendit à l'ancienne église dédiée à la Mère de douleur.

Au pied d'une roche escarpée qui se sépare en deux pointes surmontées des fières ruines des

châteaux de Sternberg et de Liebenstein, se trouve l'ancien couvent de capucins de Bornhoven et l'église du pèlerinage. Depuis quelle époque avait-il plu à Dieu d'exaucer d'une manière spéciale les prières adressées en ce lieu à la Mère de douleur? Voilà ce qui se perdait dans la nuit des temps. Cette chapelle était un sanctuaire béni dans lequel, chaque année, des milliers de pèlerins se rendaient avec une telle dévotion, qu'à un certain point, d'où on l'aperçoit tout d'abord, ils se mettaient à genoux par un sentiment de joie et de reconnaissance. Le pieux chevalier Jean Brœmser de Rudesheim construisit à la place de la petite chapelle une église en 1435. Lui-même pouvait avoir éprouvé la protection de la Mère de Dieu dans les nombreux et violents combats qu'il dut soutenir pour défendre ses châteaux de Sternberg et de Liebenstein. Il est certain qu'après la défaite de ses puissants adversaires, il fit élever non-seulement cette église, mais encore la paroisse de Rudesheim, et, dans la forêt de ce nom, l'église qui renferme un tableau miraculeux du Sauveur répandant une sueur de sang; tableau de l'agonie de Jésus-Christ. Sa reconnaissance envers Dieu était si vive, si sincère, qu'il fit construire des cou-

vents et des églises, lieux de prières et de sacrifices, afin d'encourager beaucoup d'âmes à louer et à glorifier Dieu.

L'envahissement des couvents au dix-neuvième siècle, ce fait que l'histoire jugera dans toute sa vérité, toucha aussi Bornhoven.

L'an 1813, non-seulement le couvent fut vendu et les pères capucins chargés du soin des pèlerins dispersés, mais encore on ferma l'église, et pendant huit ans on défendit d'y célébrer le culte divin et d'y faire des pèlerinages publics. C'était l'époque où les princes régnaient dans toute la plénitude de gloire de la sainte-alliance. — Comment le peuple aurait-il eu besoin de Dieu et de ses saints? — L'image miraculeuse devait être elle-même ensevelie dans quelque musée d'antiquités.

Les gens qui vinrent chercher ce tableau ne purent, dit-on, l'enlever de l'autel. Il resta dans l'église abandonnée; et les pèlerins continuèrent à venir s'agenouiller pieusement à l'extérieur de l'édifice, et à prier devant le tableau vénéré qu'on apercevait à travers les fentes d'une porte. Au bout de huit ans, l'interdit de Bornhoven fut levé et le culte divin rétabli. Aussitôt, le pèlerinage se ranima; les processions se mirent

en marche, parmi lesquelles fut celle de Coblentz, qui, depuis 1610, a coutume d'y venir offrir un cierge tous les ans au mois de juillet. Mais de longues années s'écoulèrent, et à ce lieu béni manquait toujours le plus nécessaire : les secours spirituels. Seulement, en 1850, la congrégation des rédemptoristes s'établit dans une partie du couvent et se chargea du soin de l'âme des pèlerins. Depuis lors, l'ancienne église est redevenue ce qu'elle était jadis, un refuge pour de pauvres pécheurs, une piscine de Siloë pour les âmes faibles et souffrantes, une source de salut pour les cœurs affligés.

Les bâtiments du couvent sont dévastés, comme cela arrive chaque fois que des établissements religieux tombent sous le pouvoir séculier; ils font l'effet d'un sanctuaire profané.

Les traces d'un long abandon ne sont pas encore effacées dans cette église d'une simplicité vraiment pauvre. Son architecture offre une particularité unique : les piliers qui supportent la voûte sont placés au milieu et la partagent en deux nefs, depuis la grande porte jusqu'au chœur, de façon qu'ils divisent la vue et cachent le grand autel. Dans la nef gauche, un espace en-

touré d'une balustrade forme la chapelle privilégiée, où se trouve, au-dessus de l'autel, l'image vénérée de la Mère de douleur, sculptée en bois, et tenant le corps du Sauveur sur ses genoux : une *pieta* dans le langage artistique. Doralice dut marcher un quart d'heure dans une plaine qui offre, pendant la belle saison, un agréable mélange de jardins et de champs parsemés d'arbres fruitiers. Des collines couvertes de vignes, et appuyées d'un côté sur des rochers escarpés, descendent jusqu'au Rhin, peu large à cet endroit; de sorte que la rive opposée entre encore dans le paysage. Vis-à-vis, la chaussée du chemin de fer sépare les rochers du Hunds-Ruck; et les rossignols qui se trouvent dans les buissons de genêts se taisent effrayés par le bruit des trains passant comme le tonnerre.

Là où les montagnes s'éloignent du fleuve, se trouve un village, caché dans des champs d'arbres fruitiers, au-dessus desquels s'élève le clocher de l'église.

Une teinte de plomb était répandue sur le fleuve, la plaine, les montagnes, le ciel. Toutes les lignes étaient effacées, tous les objets se confondaient, aucune lumière n'en révélait la forme;

tout le paysage avait un caractère mélancolique. Doralice, enveloppée dans son tartan gris, marchait parfois avec peine, quand la tempête augmentait, ou glissait, semblable à une ombre, à travers ce monde des ombres.

« Ainsi la vie! pensait-elle. Nous luttons contre les tempêtes; mais, avec l'assistance de la grâce, une misérable créature de poussière tend à la gloire et parvient à sa céleste destinée. La vie, si sombre dans le temps, est admirable dans le reflet de cette lumière qui brille des montagnes fortunées de l'éternité! »

Près de l'église, de vieux tilleuls, qui ont vu venir là bien des générations, répandent en été leur frais ombrage devant l'entrée de l'édifice; le parfum de leurs fleurs remplit l'air comme un encens, les abeilles voltigent en bourdonnant autour de ces petits calices pleins de miel, et les rayons du soleil se jouent dans le vigoureux feuillage. Maintenant ils étaient là semblables à des rois dépouillés et tendaient leurs branches sèches comme s'ils eussent voulu menacer la tempête. Doralice entra dans l'église, comme dans un port caché, et se prosterna devant l'autel privilégié.

Sa surexcitation s'était calmée ; la raison et la réflexion avaient repris leur empire sur un cœur cherchant à défendre ses droits. Hélas ! maintenant que l'heure de la séparation était venue, le sacrifice se présentait dans toute son étendue ; il lui semblait voir se dresser la croix sur laquelle elle devait s'attacher de sa propre main. — Dans les conditions les plus heureuses, c'est toujours un pas devant lequel tremble le cœur de la femme, que de mettre sa liberté dans une dépendance irrévocable. Même sous l'autorité d'un cœur élevé et d'un noble caractère, la perte de la liberté amène pour la femme une chaîne d'innombrables sacrifices que la jeunesse, dans son inexpérience, ne saurait soupçonner. Mais Doralice les connaissait et elle ne pouvait se faire illusion sur son avenir. La réalité n'était pas enveloppée pour elle dans cette mousse d'or qui flatte et aveugle un regard juvenile. Pour elle il n'y avait plus cette aurore de l'amour qui, lorsque le soleil de la vie paraît voilé, laisse néanmoins son doux souvenir. Il n'y avait pas d'amour entre elle et Ghioray. Il l'avait abandonnée pour une autre femme ; elle s'était accoutumée à considérer sa vie séparée de la sienne, et à se trouver

heureuse dans l'usage légitime d'une liberté offerte à Dieu. Hélas! être libre lui paraissait maintenant le bien suprême. Elle aurait renoncé à toute félicité, à toute joie, à tout amour, à toute consolation, à la condition de rester libre, de ne pas retomber dans la terrible captivité de ce mariage ! Mais alors s'éveilla la conscience qui, la plaçant devant son tribunal, lui demanda si ce sort ne lui aurait pas paru un heureux événement trois mois auparavant? si c'était un motif désintéressé qui avait changé sa disposition? si sa résistance serait à la gloire de Dieu? Était-elle certaine de ne jamais abuser de la liberté, si la divine miséricorde n'employait ce moyen pour la sauver d'un grand péril? Son cœur, dans une malheureuse faiblesse, ne s'était-il pas déjà tourné vers la voie de perdition qui conduit aux abîmes éternels? et, pour cette raison, ne devait-elle pas accepter ce changement de vie comme une salutaire pénitence? Doralice frémissait dès que l'ombre d'une offense envers Dieu passait par son cœur. Elle n'avait à s'excuser d'aucune faute; mais son cœur à l'agonie, luttant contre l'abandon à la volonté divine, livrait un combat qui, quoique non sanglant, n'en était pas moins dou-

loureux. Cette terrible agonie lui montra, mieux que tout, que ce sacrifice était son salut. « Malheureux cœur! tu sais que c'est pour la gloire de Dieu et pour ton salut, — et tu hésites! tu résites! est-ce que l'amour divin n'est ni assez grand ni assez beau pour te satisfaire? veux-tu pencher vers l'amour terrestre?

..... Eh bien! continue à combattre, cœur insensé! mais sois sûr que tu seras sacrifié jusqu'à mon dernier souffle. »

De même que les vagues se lèvent et s'abaissent, de même l'hésitation, une terreur sans borne, puis la joie du sacrifice, traversaient alternativement son âme. Parfois la terreur, prenant le caractère d'une sage prudence, demandait si elle n'allait pas se charger d'un fardeau trop lourd? N'était-ce pas téméraire de rentrer dans une position que l'Église elle-même reconnaît pour si pénible qu'elle permet la séparation? Après une courte réflexion, Doralice dut se donner elle-même la réponse que, pour ce cas particulier, l'opinion et le conseil de l'Église n'étaient pas douteux; qu'il n'y avait point témérité de sa part à faire ce pas difficile, avec l'aide de Dieu, et par obéissance à son devoir. Son hé-

sitation ne venait point de l'humilité, mais du découragement. Enfin, quels que fussent les subterfuges qu'employait son cœur, ils furent inflexiblement démasqués. Elle était là sans mouvement, comme brisée par la tempête intérieure la plus violente. Elle ne sentait plus rien que la souffrance. « Est-ce que ce calice ne pourrait s'éloigner? pensait-elle. Est-ce que les sept lances doivent réellement me traverser le cœur?... est-ce que cette croix est irrévocablement mon partage?... Comme vous voudrez, mon Dieu! et non comme je veux! »

Pas une âme ne se montrait dans la sombre église autour de laquelle mugissait l'ouragan. Cependant Conrad était là... Il avait voulu voir Doralice et la contempler, comme jadis à Marienthal, entre le ciel et la terre.

Dans l'après-midi, ayant descendu le Rhin, il avait examiné le chemin, l'église et l'image vénérée. Personne ne le troubla. Il savait quand Doralice devait arriver; il supposa qu'elle se rendrait immédiatement à la chapelle de la sainte Vierge, et il y trouva une place d'où il pouvait voir toute l'église : c'était un petit oratoire à côté de la chapelle privilégiée, avec une fenêtre donnant en même

temps sur l'autel et sur la porte d'entrée. Il s'enveloppa jusqu'aux yeux dans son manteau et s'assit sur un prie-Dieu. Il n'attendit pas longtemps. Il avait compté juste, Doralice fut exacte. Lorsqu'elle entra, il sentit son cœur battre plus fort ; et sans songer qu'elle ne pouvait l'apercevoir derrière la fenêtre du sombre oratoire, il s'enveloppa encore davantage. Mais il vit bientôt que Doralice ne pensait pas à regarder autour d'elle. Tranquillement à genoux, elle cachait son visage dans ses mains, le relevant seulement quelquefois pour contempler l'image vénérée. Tandis que la tempête grondait au dehors, le calme et la paix reposaient sur cette pieuse jeune femme, dans cette église solitaire ; et peu à peu quelque chose de cette paix passa sur Conrad.

« Quelle admirable foi ! dit-il mentalement. Le Fils de Dieu devenu, d'une manière mystique, le Fils de la Vierge, pour unir la nature humaine à la divinité, vient par sa vie, ses souffrances, sa mort, donner satisfaction pour le péché originel et racheter et purifier par son sang l'humanité déchue ! Cette foi céleste correspond parfaitement à la double direction de notre être : la nature peccable est relevée et fortifiée par le sacrifice du

sang de Jésus-Christ ; et l'âme, aspirant sans cesse au bonheur, peut, par la grâce de l'éternel sacrifice divin, se perfectionner, se sanctifier, et prendre son essor vers le bonheur et l'amour sans fin ! Oui, la foi répond à tous les besoins de l'humanité. Abnégation et courage, voilà toute la grandeur de l'homme ; et cette grandeur est une spécialité du christianisme : au Dieu sacrifié se sacrifie le cœur humble et fort... En vérité, cette foi enfante de grandes idées, et excite puissamment l'homme à ne pas s'arrêter aux théories, mais à les mettre en pratique. Pourquoi cette foi n'est-elle pas la mienne? Pourquoi ce Dieu aimant n'est-il pas mon Dieu? Pourquoi cette tendre Mère du Dieu fait homme, et donnée pour mère à l'humanité, n'est-elle pas ma mère? Oh! pourquoi mon berceau a-t-il été placé sous la froide étoile du rationalisme? et pourquoi ne devait-il tomber sur mon enfance qu'un faible rayon de la foi chrétienne?... Mais le juif et le païen se convertissent au catholicisme... Celui qui est sans croyance ne peut-il aussi se convertir?... O une main secourable ! une voix d'en haut qui me dise : Ceci est la vérité immuable !... Elle m'a dit que l'Église catholique est cette main et cette

voix... Mais toutes les sociétés religieuses, — si elles méritent encore ce nom, — adoptent la révélation comme moyen de propagande..... »

Ainsi les rayons et les ombres, l'ardent désir et le doute, traversaient l'âme de Conrad ; et il ne remarquait pas la fuite du temps. Il en fut de même de Doralice. Des heures s'écoulèrent avant qu'elle fût assez maîtresse de ses hésitations et de ses sentiments de révolte pour prendre enfin une résolution irrévocable, quelles que fussent les épreuves douloureuses qui la menaçaient. Elle mit son cœur meurtri dans les mains déchirées de son Sauveur et près du cœur transpercé de sa sainte Mère, et demanda la grâce de ne jamais quitter ce refuge céleste au milieu du tourbillon du monde. Alors elle accepterait sa croix, et la porterait pour l'amour de Dieu.

Lorsqu'un frère lai entra, de la sacristie dans l'église, pour arranger la lampe du sanctuaire, elle le chargea de prier son confesseur de venir au confessionnal le lendemain matin ; puis elle reprit sa place et y resta jusqu'à ce qu'on fermât l'église. C'était sa nuit au jardin des Oliviers. Conrad était sorti doucement quelques moments auparavant ; il voulait, sans être vu, attendre

Doralice à la porte et pouvoir l'accompagner de loin. Lorsqu'elle arriva sous le péristyle, la pleine lune se montrait entre les nuages déchirés et inondait la crête des montagnes. La tempête s'apaisait peu à peu, fatiguée pour ainsi dire de ses vains efforts qui n'apportaient aucun changement dans la marche réglée de la nature. Elle grondait encore, en chassant les nuages, mais sa fureur était passée. La lune versait sa lumière affaiblie sur le paysage. Au-dessus du Rhin planait une seule étoile mourante et rougeâtre : une lanterne au mât d'un bateau de charbon qui remontait lentement le fleuve et conduisait toute une file de barques. Quelques enfants venant du village de Bornhoven, dont les misérables maisons se resserrent à côté de l'église, prirent le chemin de Camp. Doralice les suivit et ne fut plus seule.

« Elle n'a pas besoin de moi ! pensa Conrad de mauvaise humeur. » Et, cessant de faire sentinelle dans l'ombre du portique, il s'en retourna. Le lendemain matin il voulait assister à la messe et aller ensuite, avec le prochain bateau, à Bingen pour parcourir le Nahethal (vallée de la Nahe).

Bien des fois il avait été dans des églises catholi-

ques pendant les offices ; mais il n'avait jamais fait attention au saint sacrifice. Les mouvements du prêtre, son costume, la musique, les assistants, les tableaux, le style ou l'ornementation de l'église, toutes ces choses, il les avait examinées ; jamais il ne s'était demandé ce qui se passait à l'autel, et pourquoi les fidèles se mettaient à genoux : c'était la pieuse coutume des catholiques. Mais cette fois-ci il voulait suivre l'action du prêtre.

Le lendemain matin, un épais brouillard rendait le crépuscule plus sombre encore. Le vigneron se réjouissait, car ce brouillard amollit le raisin. Conrad ne pouvait voir à vingt pas de lui. Dès qu'il marchait vite, il craignait de rejoindre Doralice ; et il avait peur d'être devancé par elle aussitôt qu'il ralentissait sa marche. Arrivé à l'église, et lorsque ses yeux furent accoutumés à l'obscurité qui y régnait, il vit Doralice agenouillée à la même place que la veille. On disait justement la messe dans la chapelle privilégiée. L'église était faiblement éclairée par les cierges qui brûlaient sur l'autel, et par quelques bouts de chandelles dont plusieurs paysannes du Hunds-Ruck, coiffées de leurs grands bonnets bleu de ciel brodés de noir, se servaient pour lire dans leurs

livres de prières. Ces femmes et quelques gens du village de Bornhoven composaient toute l'assistance.

« On prétend que les offices des catholiques sont calculés pour éblouir et flatter les sens et l'imagination, pensait Conrad, en grelottant et en se couvrant davantage de son manteau ; ici on n'en voit aucune trace. Celui qui vient là à une telle heure doit vouloir prier !... et comme ils prient tous avec calme et paix, malgré les soins et les peines !... Mais que fais-je, moi? viens-je ici prier Dieu ? lui demander lumière et force ? désiré-je le connaître ?... et si je le désire, est-ce pour la vérité... ou pour Doralice ?... La vérité est-elle le point qui doit me conduire à Dieu... ou... à elle ? — Hélas ! à elle... à elle ! Dieu... se laissera trouver dans son ciel, quand il m'aura donné le mien ! »

Ainsi ses pensées étaient loin du Golgotha non sanglant de l'autel. La main appuyée sur le prie-Dieu, il se tenait à l'ombre d'un pilier protecteur, d'où il n'était vu de personne. Tout à coup retentit une sonnette.

Conrad tourna les yeux vers l'autel privilégié. En ce moment, le prêtre fléchit un genou

pour adorer, se releva et étendit les bras vers le ciel en tenant dans ses mains l'hostie sainte. Les assistants baissaient profondément la tête; un homme qui, jusque-là, était resté debout s'agenouilla.

« Évidemment, pensa-t-il, c'est un acte d'adoration. Mais c'est impossible qu'on adore ainsi un pain à cacheter. »

Lorsque cet acte se renouvela, à l'élévation du calice, Conrad répéta en lui-même : « Ces gens, ce prêtre, Doralice, n'adorent pas davantage ce calice d'or! Je voudrais savoir si cela a lieu à chaque messe. »

En ce moment, une autre messe commença au grand autel. La sonnette retentit, à l'élévation; les fidèles se prosternèrent.

« Que peuvent-ils faire? répéta Conrad. Si je le demandais?... Ce sont des gens sensés... ils sauront me répondre. »

Doralice quitta sa place et s'agenouilla dans un confessionnal. Ceci donna une autre direction aux intentions de Conrad.

« C'est elle que j'interrogerai. Ses réponses sont toujours claires : elle a le génie de la vérité. J'attendrai jusqu'à demain... Peut-être la bien-

heureuse *Mater dolorosa* m'a-t-elle inspiré la pensée de cette question. Cela doit être un grand mystère de foi, puisque cette même action est toujours faite de la même manière... Et qui sait depuis quand ? Dans l'Église catholique, tout remonte à la plus grande antiquité. »

Le prêtre célébrant disait en ce moment : *Per omnia sæcula sæculorum.*

« Quelle assurance ! pensa Conrad ; elle doit avoir un motif divin. Et comme c'est grandiose, dans cette obscurité, dans cet isolement, de parler si majestueusement devant quelques humbles paysans et quelques dévotes. »

Le crépuscule et le brouillard disparaissaient peu à peu. Le soleil ne s'était pas encore élevé au-dessus des montagnes ; mais il envoyait sa lumière qui, comme un sceptre d'or, chassait le brouillard devant lui jusqu'à ce qu'il tombât en rosée ou s'élevât dans les nuages. La lumière pénétrait aussi peu à peu dans l'église. D'abord elle ne jeta qu'une légère teinte de pourpre sur les moulures des voûtes, puis elle dora les piliers et les murailles, et remplit enfin tout l'espace de ses brillants rayons.

Presque tout le monde avait quitté l'église,

pour aller chacun à son travail. En plein jour, Conrad se trouvait mal à l'aise derrière le pilier qui le dérobait à peine aux regards. Si Doralice l'apercevait, que penserait-elle de le voir à cette heure et dans ce lieu? Ne lui paraîtrait-il pas l'avoir espionnée secrètement? Il se leva doucement et quitta l'église avec un certain sentiment joyeux d'avoir été près d'elle dans ce lieu de grâces, — car il était tel pour Doralice. — Peut-être avait-il eu part à ses prières... peut-être l'avait-elle recommandé à la Mère des douleurs.

Oui, tout avait été ainsi, mais autrement qu'il ne l'espérait. Du reste, il la trouvait toujours idéale; si idéale, qu'elle ne lui parut pas plus noble priant devant Dieu, dans le lieu saint, que causant dans sa chambre de choses ordinaires. Il était à peine de retour à Camp, qu'un bateau à vapeur remonta le fleuve, et il s'y embarqua pour Bingen.

Doralice resta longtemps encore dans l'église solitaire. Elle savait en partant qu'elle ne reviendrait pas de sitôt! peut-être jamais! — En faisant le premier pas sur ce seuil, elle posait le pied sur la roue d'une vie nouvelle qui tournait déjà. Il n'y avait plus à hésiter et à craindre : la miséricorde divine était si près d'elle! Son cœur, dont

elle avait jugé tous les penchants, s'était abîmé et fortifié dans le torrent des grâces. Était-il donc difficile d'attacher à la croix ce cœur uni à Dieu ? Bienheureuse l'âme qui se pose au moins cette question. Doralice se répondit à elle-même par l'exclamation de saint Augustin : « Seigneur, donnez-moi la force de faire ce que vous commandez, et commandez-moi ensuite ce que vous voudrez. »

Elle se rendit au parloir du couvent pour faire ses adieux au Père qui, depuis la mémorable mission, était son guide spirituel. Elle lui communiqua le changement subit et inattendu de son sort, sa résolution, ses craintes.

« Où Dieu demande beaucoup, il donne beaucoup de grâces et prépare une grande récompense, répondit-il. Vous devez devenir si parfaite que Dieu ne puisse rien vous refuser, et le moins, la conversion de votre mari. Le petit château et le chalet ne sont pas une place pour vous. C'était la première station de votre marche. Qui a jamais atteint le ciel au milieu de tant de fleurs ?

C'est plus facile parmi les épines, quoique naturellement moins agréable à l'homme. Enfin, Dieu vous aime beaucoup en vous donnant l'occasion

de souffrir, d'agir et de vivre pour sa gloire. Pendant trois ans, vous vous êtes tenue passive et vaillante, mais on peut facilement s'endormir dans la passevité sans s'en apercevoir. Allez donc courageusement à la place qui vous convient. N'hésitez pas; allez plutôt aujourd'hui que demain. Ce n'est pas le comte Ghioray, c'est Dieu qui vous rappelle ! vous l'avez fort bien compris, lorsque vous vous êtes trouvée de suite d'accord avec vous-même.

— Oui, dit Doralice, Dieu m'appelle : c'est ma consolation ; et c'est à présent son affaire de me conduire plus loin. »

Après s'être concertée encore quelque temps avec le Père sur sa position, elle lui demanda sa bénédiction et ses prières, et quitta le lieu de grâces. Dans l'après-midi, elle ne trouva pas les autres voyageurs de retour au château ; Mlle Crescence y était seule. Doralice, se rappelant le conseil qu'on lui avait donné d'exécuter promptement sa résolution, communiqua tout à sa tante ; celle-ci répondit avec émotion :

« Quoiqu'il me soit fort douloureux de vous perdre, Dieu a disposé tout pour le mieux. Il bénira peut-être l'étincelle de repentir qui s'est

éveillé dans le cœur de Ghioray, et vous devez être l'instrument de cette bénédiction. »

Doralice pensa malgré elle que sa mère lui avait dit la même chose à propos de Conrad, et Eulalie par rapport à lord Henry. Il est facile d'exprimer de telles espérances, mais fort difficile de les réaliser. Quel bouleversement de l'homme intérieur est nécessaire pour rompre les jointures de ses chaînes ! On peut lui appliquer cette parole de saint Remi à Clovis : « Courbe ta tête, fier Sicambre ! adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. » Sans cela, il n'y a point de conversion sincère.

Doralice se concertait avec sa tante sur les préparatifs du voyage, lorsque Mme de Derthal et Eulalie rentrèrent. La première était ravie du bonheur conjugal de trois jours et de la grande harmonie du jeune couple. Doralice regarda sa mère avec un si particulier éclat dans les yeux qu'on ne savait si c'était de la joie, ou si c'était une larme.

« Voyez comme Dieu est bon ! dit-elle ; à la satisfaction de savoir Célestine heureuse, s'en joint une autre : Franz s'est réconcilié avec moi ; Sarolta est ici ; la pauvre Julie est dans l'éternité. »

Muette de joie, Mme de Derthal embrassa Doralice, qui ajouta en pleurant doucement :

« Chère mère, que je suis heureuse de vous donner cette consolation après vous avoir causé tant de chagrin ! »

Mais Eulalie fondait en larmes et s'écria en entourant passionnément sa sœur de ses bras :

« Ne retournez pas chez l'homme qui vous a préféré une autre femme ! Restez avec nous ! Ici vous êtes tant aimée !

— Raison de plus pour ne pas rester. Vous me gâtez ! dit Doralice affectueusement.

— Eulalie, vous ne pouvez comprendre cela, ajouta Mme de Derthal. Nous regretterons tous infiniment Doralice, parce que nous l'aimons ; mais, justement pour cette raison, nous devons nous réjouir de ce que les choses se sont arrangées ainsi... Dites-nous comment tout s'est passé. »

Doralice raconta fidèlement son entrevue avec Sarolta, puis elle ajouta :

« J'étais tellement bouleversée que j'avais besoin de réfléchir et de me recueillir devant Dieu ; c'est pourquoi j'ai gardé le silence jusqu'à aujourd'hui. Maintenant, je puis vous dire de suite que

mon intention est d'aller demain chez Sarolta et d'y attendre Franz !... »

Malgré sa satisfaction de la tournure des événements, Mme de Derthal désirait néanmoins retenir Doralice.

« Ma douce fille, dit-elle d'un ton caressant, vous êtes sublime toujours ! mais, cette fois-ci, par trop généreuse. Franz vous doit bien la réparation de venir ici, — n'est-ce pas ?

— La meilleure qu'il puisse me donner est sa réconciliation. Ce serait un embarras mortel et une humiliation pour lui de venir en ce moment.

— Justement ! s'écria Eulalie, en frappant la table de ses doigts effilés. Il doit s'humilier.

— Enfant insensée ! dit Doralice avec douceur ; ne comprenez-vous pas que je ne pourrais supporter cela ?

— Mais, ma chère fille, nous recevrions tous Franz à bras ouverts.

— Certainement pas moi, dit Eulalie.

— Chère mère, je crois que le meilleur moyen pour Franz et pour moi, de guérir bien des blessures, est de rester seuls en ce moment. Plus tard, lorsque nos rapports auront repris de nouveau leur équilibre, lorsque je me serai moi-

même habituée à une position qui m'est devenue étrangère ! alors nous nous empresserons de nous rendre chez vous. »

Devant ce calme parfait, les désirs inquiets de Mme de Derthal durent se taire. Doralice avait déjà fait son plan. Pour le moment, le chalet devait rester meublé : Henry avait peut-être envie de passer l'hiver en Allemagne, et elle voulait mettre cette demeure à sa disposition et faire plus tard d'autres arrangements. Son espérance était que Ghioray passerait l'hiver à l'étranger ; les parents de Julie auraient pu se blesser de voir sitôt sa place occupée. Doralice agissait comme si c'était à elle à avoir tous les égards, à ménager tous les esprits.

Le soir, après son départ pour le chalet, Mme de Derthal et Mlle Crescence parlaient au salon de l'événement qui faisait pleurer Eulalie, lorsqu'on sonna à la porte.

« Voilà Henry ! dit Eulalie, que va-t-il dire ? »

Elle courut à sa rencontre dans l'antichambre et s'écria avec désolation :

« Ah ! Henry, qu'est-ce qui vient d'arriver ici !

— Les enfants ?... Doralice ? demanda-t-il effrayé.

— Oui, Doralice !... Elle part demain pour retourner chez son mari ! »

Un voile obscurcit les yeux de lord Henry ; il eût préféré, lui semblait-il, apprendre sa mort. Il s'appuya contre la muraille et regarda Eulalie fixement.

Mme de Derthal s'écria du salon :

« Eulalie ! comment pouvez-vous vous affliger avec tant d'égoïsme du bonheur de votre sœur ?... Entrez donc, Henry. »

Il entra pâle comme la mort, et dit en se remettant avec peine :

« Eulalie a une telle manière de communiquer les choses qu'on en devient tout à fait nerveux... surtout lorsqu'on a un aussi violent mal de tête que moi.

— Voulez-vous prendre du thé ? demanda Mme de Derthal, cela vous fera du bien.

— Non, merci. Il me semble que j'ai un marteau dans la tête. Je dois me retirer de suite. — Demain, chère mère, demain, ajouta-t-il en voyant que Mme de Derthal se disposait à parler. Demain j'écouterai avec plaisir ce surprenant événement ; aujourd'hui cela m'est impossible.

— Voyez-vous, maman, dit Eulalie, après que

lord Henry eut quitté le salon ; il lui est aussi douloureux qu'à moi de voir Doralice aller chez ces barbares.»

Certes, cela lui était aussi douloureux, et même plus encore. Jamais cette possibilité ne lui était venue à l'esprit ; jamais il n'avait songé que le comte Ghioray pût désirer que Doralice revînt près de lui, et moins encore que Doralice y consentît. Jamais elle n'avait été devant lui que libre, légitimement libre... et maintenant ce changement subit... terrible !... Pendant trois heures il se promena de long en large dans sa chambre. Avec l'inquiétude des cœurs orgueilleux surexcités par quelque chose, il avait peine à attendre le moment de parler à Doralice... de quoi ?... il ne le savait pas lui-même. Plus volontiers il aurait pris l'univers dans ses mains pour le retourner ! puisque maintenant tout allait de travers.

Le lendemain matin, il était déjà habillé lorsque son domestique entra chez lui pour le prévenir que Mme la comtesse Doralice le priait de venir près d'elle le plus tôt possible. Cette commission répondait à son désir. Il se rendit au chalet avec le même sentiment que si un tremblement de

terre, survenu pendant la nuit, eût dévasté le Rheingau et l'eût rendu méconnaissable.

Doralice avait aussi veillé la moitié de la nuit, mais seulement pour faire ses arrangements avec ordre et réflexion. Elle avait passé son Gethsémani, et elle commençait courageusement son chemin de croix. Sa volonté, soutenue par la grâce, avait rempli son âme de paix. Dans les abaissements de l'être humain, les nuages sont fréquents; les passions grandissent sous cette atmosphère étouffante. Ce n'est pas là que se développent les grandes âmes et que croissent les vertus, c'est dans la haute région d'une volonté pure dirigeant vers Dieu son intention. Doralice voulait marcher sur ces hauteurs. Détournant ses regards du présent et du passé, elle voulait atteindre le but en offrant à Dieu, non servilement, mais avec amour, le plus grand sacrifice que la créature puisse offrir : celui de tout son cœur. Au contraire, à travers l'âme de Henry passait tout un monde de passions qui éclatèrent lorsqu'en entrant chez Doralice, il la trouva à son bureau occupée à cacheter plusieurs petits paquets d'argent adressés à des pauvres. L'hiver était à la porte, elle n'oubliait rien et personne. Sa contenance

calme et son occupation prosaïque provoquèrent chez Henry un paroxysme de fureur. S'arrêtant devant elle les bras croisés, il l'interrogea du même ton que s'il lui eût demandé compte de sa vie ou de sa mort.

« A quoi songez-vous donc, Doralice? Vous voulez partir? partir pour aller... chez le comte Ghioray?... Qu'est-ce que le comte Ghioray peut être pour vous? Rien! absolument rien! un étranger. »

Il se tut, tremblant de la violence de son émotion. Doralice le regarda avec calme et bonté :

« Vous ne comprenez pas cela, cher Henry; vous avez là-dessus d'autres principes.

— Grâce à Dieu, — oui! des principes de délicatesse... d'honneur! Le comte Ghioray vous chasse de sa maison pour une autre femme... défait les liens du mariage, vous laisse vivre pendant plus de trois années dans votre famille. Tout à coup, fatigué de l'autre femme, il lui vient le caprice de vous rappeler... et vous iriez!... Non, Doralice, ceci est révoltant!

— Serez-vous plus calme en apprenant que la pauvre Julie n'existe plus?

— Nullement... C'est révoltant de retourner chez l'homme qui vous a, pour ainsi dire, foulée

aux pieds... c'est contre tout sentiment de dignité et de noblesse.

— Et quand même il en serait ainsi, cher Henry, il y a un sentiment plus élevé encore.

— Cela ne peut être !... et cela ne doit pas être ! quand le cœur de la femme a été blessé si mortellement qu'elle a fait dans toute son étendue l'amère expérience de l'infidélité du mari...

— Le cœur peut être blessé profondément ; mais le devoir n'en reste pas moins de pardonner à celui qui, non-seulement reconnaît ses torts, mais de plus désire les réparer. Le devoir est infiniment plus élevé que cette délicatesse qui a un goût prononcé de susceptibilité. Si vous saviez ce que c'est que d'offenser Dieu, en manquant à ses commandements, vous reconnaîtriez combien nous devons aimer ce devoir qui ordonne de réparer une telle offense.

— Dieu me garde des gens qui n'aiment rien tant que le devoir ! ce ne sont que des momies !... des automates !... des hypocrites !

— Le devoir, c'est l'expression de l'amour de Dieu pour sa créature, puisque c'est le précepte fait à chacun de nous d'atteindre une destinée bien supérieure à notre courte existence ter-

restre. La fidélité au devoir, même dans les petites choses, est la signature de notre éternité. Aimer le devoir par amour pour Dieu, je ne sais si c'est l'affaire de l'hypocrite ou du serviteur fidèle ? »

Subjugué, moins par ce qu'elle disait, que par le ton de ses paroles et le rayonnement céleste de sa physionomie, lord Henry laissa éclater toute sa douleur et tout son amour en ce seul mot :

« Doralice ! »

Mais son regard en disait bien davantage.

« Ah ! fit Doralice, à mi-voix, en posant vivement son doigt sur ses lèvres. »

Henry resta muet devant ce sérieux solennel, car ses yeux bleus semblaient devenus noirs. Elle reprit avec calme :

« Je vous ai fait demander, pour mettre cette petite maison à votre disposition, dans le cas où vous voudriez rester l'hiver ici, et y avoir votre propre toit, avec vos enfants. L'honnête personne chargée de mon petit ménage fera aussi le vôtre ; elle reste momentanément gardienne de mon cher chalet. Ma femme de chambre et mon domestique m'accompagnent naturellement ; vous aurez donc place pour vous et vos gens. Je se-

rais heureuse que vous voulussiez accepter ma proposition. »

Lord Henry fit un signe négatif et s'inclina silencieusement.

Après une courte pause, Doralice continua :

« Nous sommes de bons amis ; je vous ai toujours regardé comme un frère indulgent pour mes faiblesses, et qui attend de moi la même indulgence. Je vous en prie, ne troublez pas nos bons rapports, par une fausse idée de ma position. Réjouissez-vous, au contraire, de ce que Dieu me donne l'occasion de m'exercer dans la véritable dignité humaine : l'abnégation.

— Vous n'aimez donc pas le comte Ghioray ?

— Il est toujours difficile d'endurer une humiliation, quand même un amour véritable nous en inspirerait la volonté. Cependant, soyez bien persuadé que j'ai pour Ghioray l'amour qui convient à une femme chrétienne.

— Vous agissez comme une Griselda, et vous parlez comme une Cornélie, dit-il d'un ton mordant.

— Eh bien ! ce sont de bons modèles.

— Les enfants... Edith, je leur aurais fait embrasser la religion catholique... quand... si vous.. »

Comme il s'arrêtait, Doralice acheva la phrase à sa manière :

« Si j'étais restée ici! Ne vous y trompez pas ; ceci n'est qu'une idée du moment. »

Comme elle avait parfaitement raison, lord Henry devint encore plus amer.

« Comme vous êtes devenue indifférente pour les enfants!..... pour les enfants de Suzanne..... Il y a trois jours, vous aviez si à cœur de les garder et de les élever !

— Si je pouvais espérer de les garder,..... avec quelle joie je m'en chargerais !

— Dans ces circonstances, il ne peut plus en être question. Je n'exilerai pas les pauvres enfants dans votre sauvage Hongrie, mais principalement parce que..... je ne puis plus vous estimer.

— Cela m'est peut-être fort salutaire.

— Ah! s'écria-t-il, hors de lui ; vous avez été pour moi le modèle de la perfection féminine, mais je me suis terriblement trompé. Vous êtes une femme tout-à-fait ordinaire.

— Cher Henry, cette conviction est établie chez moi plus fortement que chez vous, répondit-elle avec un doux sourire. »

La porte s'ouvrit et les enfants se précipitèrent

en pleurant dans la chambre, car Eulalie venait de leur dire que Doralice allait partir.

« Comme vous me rendez tous la séparation difficile !

— Maman vous prie de déjeuner chez elle, dit Eulalie.

— Très-volontiers. »

Elle quitta le salon, donna quelques ordres à ses domestiques, et se rendit au petit château avec Henry, Eulalie et les enfants.

On se mit à table, mais personne ne déjeuna. Lord Henry pouvait à peine cacher son émotion ; Eulalie laissait un libre cours à ses larmes, Mlle Crescence retenait les siennes; les enfants pleuraient, gagnés par la tristesse générale; Mme de Derthal était extraordinairement émue : elle se voyait seule avec sa fille cadette. Doralice conserva sa contenance. Elle pria d'envoyer à leur adresse les différents paquets restés sur sa table.

« Il y a aussi, dit-elle, une feuille d'album pour M. de Friedingen.

— Mon Dieu! s'écria Eulalie, en ce moment il parcourt, sans soucis, le Nahethal... Il ne vous reverra peut-être plus jamais ! »

Une voiture s'avança.

« Est-ce lui? s'écria Eulalie, en courant à la fenêtre.

— Non, dit Doralice ; ce sont les ponies..... Je pars maintenant.

— Chère enfant, vous ne vouliez partir que dans l'après-midi, s'écria Mme de Derthal effrayée.

— Ma bonne mère, il m'est impossible de voir plus longtemps toutes vos figures tristes. »

Et un léger tremblement agita son visage, lorsqu'elle ajouta :

« Je courrais grand risque de devenir triste aussi..... et je ne le veux pas. Je vais parce que Dieu m'appelle, et où il m'appelle..... C'est pourquoi j'y veux aller avec joie.

— Eh bien! allez... fille de Dieu, dit Mlle Crescence, en refoulant ses larmes. Votre vie est dans le ciel! restez-y. »

De courts et douloureux adieux suivirent ces paroles.

Lorsque Doralice fut en voiture, elle les regarda tous avec des yeux brillants de pleurs, puis disparut rapidement à leurs regards. Il leur sembla alors avoir perdu un élément de leur vie.

Vers midi, Conrad vint, selon sa coutume,

pour passer le reste de la journée au château. Après sa courte absence, il arrivait encore plus joyeux que de coutume. Personne n'était au salon qu'Eulalie, les yeux rouges et gonflés. Elle examinait une feuille qu'elle tenait à la main. Elle la tendit à Conrad et lui dit d'une voix tremblante :

« Voici ce que Doralice a laissé pour vous.

— Laissé?..... répéta-t-il comme un écho.

— Oui, elle est partie ! Son horrible mari a désiré qu'elle revînt chez lui, et elle est partie sur-le-champ. »

Il resta muet et regarda distraitement la feuille de l'album ; c'était un dessin au crayon, un petit chef-d'œuvre d'une exécution délicate. Au milieu des vagues agitées, s'élevait un rocher contre lequel se brisaient les flots ; sur le rocher se trouvait une église gothique dont le clocher élevé portait la croix. Devant l'église, sept jets d'eau, jaillissant d'un bassin, retombaient dans un bassin plus large. Cette feuille était bordée par les plantes symboliques de l'Église : des épines, des lis, des épis et des raisins, entourés d'un ruban sur lequel on lisait : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Au milieu

des arabesques, et au-dessus de la croix, voltigeait une colombe.

Conrad examina la feuille comme s'il eût cherché à reconnaître chaque ligne ; mais tout se fondait pour lui en un gris incertain.

« Eh bien! que dites-vous de cela? demanda Eulalie tristement.

— C'est la perle de mon album, répondit Conrad, en regardant la feuille. »

Mais il soupira secrètement : « Adieu, rêve d'été ! »

QUATRE SŒURS.

Une année s'était passée, — et quelle année ! — Un jour, l'histoire universelle montrera du doigt cette époque qui a ouvert, dans la vie publique de l'Europe, la terrible banqueroute de l'honneur et du droit, et sanctionné l'artifice, la révolte, la trahison ! Tout ce qui a de la valeur chez les peuples civilisés : l'autorité, la tradition, la liberté, tout a été foulé aux pieds, et la révolution établie et reconnue comme une loi nouvelle, comme un droit de l'homme intelligent. Cette année, c'est 1859.

C'était vers la fin de l'automne, à Venise, dans

un de ces palais de marbre qui, comme des algues cristallisées, semblent sortis des eaux sur le signe d'une fée. Ces palais ont un style architectural particulier, qu'on ne saurait comparer à aucun autre : ce n'est ni le grandiose des palais romains, ni les énormes proportions des châteaux forts des belliqueux Florentins, ni la somptuosité des édifices génois; ils sont vénitiens, ils sont appropriés à la situation et à l'histoire de Venise. Ce sont des *nobile*, des maisons dont la dimension ne pouvait dépasser la mesure qui convenait aux fils de la république. L'espace restreint fut favorable à leur ornementation. Les façades sont gracieusement découpées en colonnes, en arceaux, en rosettes; et des tablettes, et des boules de porphyre, ont été incrustées dans le marbre.

Les salons étaient ornés des œuvres de Gian Bellini, de Palina Vecchio, du Titien, de Giorgione, de Tintoretto, tous fils de la république. Maintenant, ces peintures se sont en partie réfugiées dans les galeries publiques. Cependant, on trouve encore, dans les maisons particulières, quelques-uns des tableaux de cette école vénitienne incomparable par la vivacité du coloris et de la composition. On y voit je ne sais quelle ar-

deur tragique et passionnée, voilée par une beauté merveilleuse.

Le rez-de-chaussée de ces palais est une grotte pleine d'eau, où la gondole entre et aborde à l'escalier à larges marches qui mène aux étages supérieurs. L'eau monte ou descend, selon le flux ou le reflux, de sorte que l'on peut observer, dans sa propre maison, ce mystérieux phénomène de la nature.

Près du *Canal grande*, vis-à-vis de l'église *Maria salute*, un palais se distinguait par son extérieur élégant et bien conservé. Il avait été restauré nouvellement, mais avec tant de précaution et de goût, qu'il n'avait rien perdu de son originalité. La disposition intérieure correspondait au style architectural ; elle était, pour ainsi dire, d'une magnificence paisible. Rien n'y frappait le regard, tout avait le cachet d'une noble dignité.

Dans une belle et confortable chambre, se trouvaient deux femmes ; l'une était étendue sur une chaise longue, à côté d'une large fenêtre donnant sur le grand canal, vis-à-vis la cathédrale de marbre blanc de *Maria salute ;* l'autre, assise près d'elle, dans un antique fauteuil dont le dossier

sculpté dépassait sa tête, avait le bras appuyé sur une petite table de Boule, et tenait un livre à la main. On eût dit un tableau de Palma ou de Giorgione, sorti vivant de son cadre.

La lectrice, vêtue de soie violette, couleur qui allait à merveille à son beau et expressif visage encadré d'une foule de boucles blondes, était Doralice Ghioray. La femme couchée sur la chaise longue lui ressemblait : c'étaient les mêmes cheveux, le même teint, les mêmes yeux bleus foncés ; mais l'expression de toute sa personne était si différente, que le contraste entre les deux sœurs frappait davantage que leur ressemblance. L'une avait un aspect céleste ; l'autre, la princesse Zoula, un air fort mondain. Sa physionomie mutine était peu angélique, mais très-séduisante. Une élégante robe de chambre en velours vert, à larges plis, faisait ressortir sa belle tête, et la faisait ressembler ainsi à une rose moussue. Son regard, fixé en ce moment sur sa sœur, paraissait inquiet, car Doralice lisait :

« Considérez, avant toute chose, comment Dieu, immensément grand dans son amour infini, vous a appelé du néant à la vie, et vous a créé à son image. Ouvrez les yeux, considérez votre di-

gnité. Non-seulement quelques simples traits du Créateur brillent en vous, comme sur les autres créatures sans raison, mais vous êtes son image : un être spirituel comme lui, comme lui, vous avez la connaissance et le libre arbitre. Cette conformité à l'auteur de la vie, le libre arbitre, vous a été donnée pour que vous devinssiez une image vivante de sa beauté infinie. Et, afin que cette gloire ne passe point et ne disparaisse point avec le temps, il a voulu vous promettre une vie éternelle pour que vous pussiez être éternellement heureux. Les autres créatures paraissent et disparaissent; mais vous ne rentrez jamais dans l'abîme du néant : une éternité vous est destinée. Et si cela vous paraît trop peu, descendez dans votre intérieur et apprenez à connaître votre propre dignité. Est-ce que vous regardez comme peu de chose que votre âme soit si noble et d'une capacité si grande, que rien de crée ne peut la remplir, et que l'immensité de Dieu est seule capable de satisfaire ses ardents désirs ? Est-ce peu de chose que ce cœur si vaste que ni le ciel ni la terre ne peuvent le combler ? Cette grandeur vous montre ce que vous êtes et pourquoi vous avez été créé ; ce que vous devez chercher et ce

que vous devez vous efforcer d'atteindre. Dieu seul peut vous rassasier. Tout le reste peut vous occuper, mais jamais vous contenter. Dieu est votre partage et vous êtes le sien [1]. »

Avec les légers et doux mouvements d'un petit chat, Blanca se leva, posa la main sur le livre, et dit à Doralice qui l'interrogeait du regard :

« Tout cela est trop élevé pour moi, je ne puis croire que l'homme soit un être aussi divin.

— Dites : doit être ! reprit Doralice. Mais si vous ne croyez pas cela, — pourquoi vivez-vous?

— Pour souffrir. Je ne puis vous exprimer combien je suis malheureuse ! »

Et des larmes, des plaintes, des éclats de mauvaise humeur, des découragements, dévoilaient alternativement en Blanca la triste image d'une âme tombée sous l'empire de ses passions.

Le vain éclat de sa vie, à côté de Spiridion, ne l'avait pas satisfaite. Elle n'avait pas la force de borner ses désirs, ses prétentions, ses exigences, au bonheur que sa position lui offrait ; car cette force ne dérive que d'une vraie piété, qui consi-

[1] *Livre de l'Amour de Dieu*, par Louis de Grenade, de l'ordre des dominicains, né à Grenade en 1504, mort à Lisbonne en 1588.

dère la destinée et sa fin avec les yeux de la foi, et y conforme sa vie. Ce je ne sais quoi dans l'âme humaine, que rien de passager et de périssable ne peut rassasier, et qui demande un objet qu'il voudrait atteindre, portait Blanca à chercher une satisfaction quelconque ; et, privée des principes religieux qui mettent, par l'abnégation, un frein aux ardents désirs, la vanité s'y était jointe. Elle avait un beau talent musical. Réunissant autour d'elle les musiciens qui admiraient excessivement son mérite, elle devint la protectrice moins de l'art que des artistes. Elle chantait et jouait avec eux ; elle donnait des concerts et des fêtes ; elle formait son propre talent et contribuait à développer le génie des autres. Naturellement, la saine raison et le véritable sens furent troublés et obscurcis par cette vie tumultueuse et capricieuse. Blanca trouvait admirable, sublime, la mission de relever le génie méconnu, — et cette sorte de génie est toujours méconnue du monde matérialiste ; — elle voulait entourer le front tristement incliné de l'artiste qui doute de lui-même des couronnes qu'on lui avait refusées, ou qu'on ne lui décernait pas selon son mérite. Elle trouvait noble et poétique qu'une femme d'une position aussi

élevée s'approchât de ces expressions vivantes de l'idéal, de ces déshérités du monde et du bonheur, et leur frayât un chemin, en les protégeant et les encourageant. — Et ses protégés le trouvaient encore beaucoup plus poétique et plus noble.

Enivrée des hommages insensés que lui attirait sa vanité, Blanca se regarda comme un être intéressant et fort distingué. Spiridion ne la troubla point dans son illusion. Il la laissa faire, à la condition de ne pas être obligé d'assister à ses fêtes et d'admirer son entourage. Il lui prodiguait même des sommes énormes qu'il espérait regagner doubles au tapis vert. Sa mort subite rendit à Blanca la liberté après laquelle son faible cœur avait si longtemps soupiré. Tombant d'un enivrement dans un autre, s'éveillant d'une déception pour en retrouver une nouvelle, elle se sentait prise d'une sorte de vertige, quand elle mesurait l'abîme qui engloutissait sa vie. Maintenant que le sort se montrait favorable à ses vœux, elle pouvait enfin espérer d'atteindre le vrai bonheur qui, selon ses idées, consistait dans une union formée par l'amour, et dans laquelle n'entreraient pour rien les considérations de fortune et de position. Ces tristes motifs avaient

noué son mariage avec Spiridion: aussi voulait-elle opposer le contraste le plus frappant à des liens qui lui étaient maintenant en horreur.

Six mois à peine après la mort de Spiridion, elle contracta un mariage secret avec un génie méconnu, un virtuose pour qui elle s'était fanatisée, en raison de son talent sur le violoncelle. Elle l'emmena à Interlaken et à Bucharest; il savait se rendre si indispensable, il jouait avec tant de perfection le rôle d'un amoureux désespéré qui devait fuir ses charmes, et s'ensevelir dans un coin quelconque du pôle nord ou du pôle sud, que Blanca, tout heureuse, suivit son inclination en s'unissant à ce cœur ardent et fidèle. Le mariage se fit secrètement, afin de ne pas blesser la famille Zoula, chez laquelle elle se trouvait alors; mais aussitôt de retour à Paris, Blanca se proposait de publier cette union.

Une année ne s'était pas écoulée depuis, et elle exhalait ses lamentations près de Doralice.

« Vous n'avez pas idée de ma misère! s'écria-t-elle. Amaury a un caractère bas. Dès qu'il a été sûr de moi, il n'a plus dissimulé; l'argent et le bien-être, voilà ce qu'il considère..... Je ne suis rien pour lui; il le prouve de la façon la plus bru-

tale. Spiridion me blessait par sa froide indifférence ; Amaury m'offense par une indifférence effrontée que seul peut avoir un homme mal élevé. C'est étonnant comme il est possédé de la folle passion de Spiridion pour le jeu !

— C'est la passion des hommes inexpérimentés ou blasés, dit Doralice.

— Maintenant, il est à Baden-Baden, et je me suis réfugiée près de vous, Doralice, afin que vous puissiez me donner de bons conseils pour moi et pour ce qui regarde mon fils !..... C'est singulier ! Autrefois, il aimait beaucoup Amaury, maintenant il le déteste, et lui fait des scènes quand il le peut. « Vous êtes engagé pour me donner des leçons de musique. Pourquoi est-ce que vous ne le faites plus ? » lui demanda un jour le petit, avec des yeux brillants de colère.

Amaury répondit assez maladroitement : « Je vous donne maintenant des maîtres. » Vous auriez dû voir l'enfant, avec quelle fierté il releva la tête et dit : « Ma mère, la princesse Zoula, peut le faire, mais non vous ! »

Je n'ai pas le courage de dire à l'enfant ce qu'Amaury est pour moi. Dieu du ciel ! qu'est-ce que je dois faire ? »

Elle détacha la dentelle de Bruxelles qui était jetée sur ses cheveux, trempa son mouchoir dans de l'eau de Cologne, le posa sur son front, fit quelques tours dans la chambre, et se laissa tomber épuisée sur la chaise longue.

« N'est-ce pas, Doralice, mon malheur vous rend muette, parce que vous n'en aviez pas mesuré toute l'étendue ?

— C'est vrai, dit Doralice tristement. L'hiver dernier, lorsque vous me confiâtes le triste secret de votre second mariage, j'avais cependant peu de confiance dans votre bonheur rêvé.

— Et moi, j'en étais si convaincue! s'écria Blanca. Mais, au bout de quatre semaines, ma confiance était déjà ébranlée, car je découvris la passion d'Amaury pour le jeu.

— Vous auriez certainement pu la découvrir plus tôt.

— Je savais bien qu'il jouait, mais je croyais que ce n'était qu'un moyen d'étouffer son amour pour moi. Terrible déception ! Je le fis partir, non sans peine, de Bucharest, où l'on joue énormément. Je pensais faire un voyage très-poétique en Orient. Nous descendîmes le Danube, pour nous rendre à Constantinople et à Smyrne. Nou-

velle déception. On doit pouvoir se reposer des rêveries de la belle nature dans le comfort de la civilisation; il n'y en a pas de traces en Orient. A peine y trouve-t-on les éléments d'une vie à moitié sauvage. Le spectacle que présente la nature est fort beau, mais ceux de l'art sont plus attrayants. Que faire avec ces invariables perspectives de la mer et des montagnes? La perspective des abîmes du cœur et du flot des passions est beaucoup plus attachante et plus variée. Enfin le printemps à Smyrne et l'air tiède du ciel éternellement serein de l'Ionie nous ennuyèrent, Amaury et moi.

Très-refroidis pour les charmes de l'Orient, que nous avions cherchés en vain dans une villégiature de quinze jours, dans le célèbre Burnabad, près de Smyrne, nous nous embarquâmes pour Trieste, et nous nous rendîmes de là à Baden-Baden.

Si j'y avais été sans Amaury, je n'aurais pu désirer un plus agréable séjour d'été : comfort, société, luxe, belle nature, — tout y est réuni. Mais Amaury empoisonne mon existence. Bien entendu que je ne songe plus à publier mon misérable mariage. J'en suis trop honteuse. Je resterai

la princesse Zoula ! Maintenant que l'hiver approche, je veux retourner à Paris ; conseillez-moi ce que je dois faire avec Amaury. Le mieux que je puisse obtenir serait de lui donner une pension, à la condition qu'il ne mettrait jamais plus les pieds chez moi..... Mon Dieu ! comment ai-je pu l'aimer et compter sur son amour? Doralice, n'avez-vous jamais ressenti un tel amour ?

— Non, Dieu merci, jamais ! dit Doralice du fond de l'âme.

— Vous paraissez vivre parfaitement avec votre mari, et cependant... quelle séparation il y a eu entre vous !... Mais Ghioray est un gentilhomme ! et il est plus facile de souffrir et d'amener une réconciliation avec un homme bien né qu'avec un Amaury. Ah! combien j'ai été injuste envers le pauvre Spiridion ! Comparé à Amaury, il était l'idéal d'un mari. »

Blanca s'assit comme une enfant disposée à entendre une leçon.

« Eh bien ! dites. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Porter votre croix, répliqua Doralice avec douceur.

— Est-ce le seul conseil que vous puissiez me

donner? — J'avais tant compté sur votre sagesse. »

C'est un déplorable spectacle que cette faiblesse morale causée par l'absence totale de la dignité de l'âme. Le découragement se montre toujours, là où l'on n'interroge jamais ni le devoir, ni la conscience.

Blanca et Doralice ne s'étaient pas vues depuis sept ans, alors que le comte Ghioray, après son mariage, s'était rendu à Paris avec Doralice. A cette époque, Blanca était dans tout l'enivrement des joies du monde, et au comble du bonheur, par la naissance de son fils. Les deux sœurs se retrouvaient maintenant, quand chaque pas, pendant ces sept années, avait élevé l'une à la noble liberté des enfants de Dieu, et descendu l'autre dans l'esclavage du moi. Le *Credo* qu'elles avaient appris de leur mère avait développé en elles deux fleurs bien différentes : chez Doralice, s'épanouissait cette rose mystique de l'amour divin, née des nobles souffrances de la croix ; chez Blanca, fleurissait la rose promptement fanée de l'égoïsme et de la volupté. Il y avait, dans le chagrin de Blanca, une impatience, une inquiétude, une légèreté, qui indiquaient clairement son désir de

le secouer aussitôt qu'une main secourable viendrait l'y aider. Mais Doralice ne lui tendit pas cette main ; elle voyait trop l'abîme vers lequel marchait Blanca, pour l'encourager dans cette voie ; elle désirait, pour la sauver, lui voir prendre une route opposée. Aussi, avec un grand sérieux, quoique très-affectueusement, elle chercha à lui faire comprendre que la vie doit être autre chose qu'une chaîne de jouissances égoïstes. Blanca soutint que toutes ses actions tendaient à rendre les autres heureux. Doralice lui prouva que son système sur le bonheur d'autrui servait seulement son inclination et son caprice, mais non les intérêts de ses protégés. En recevant Amaury dans sa maison et dans son intimité, elle lui avait été funeste et s'était montrée fort égoïste envers lui. Blanca avoua s'être fait des illusions, ce qui pouvait arriver à tout le monde. Elle ne comprenait pas que le trouble du cœur obscurcit le jugement. Un certain désordre fantasque imprimé dans tout son être indiquait l'agitation intérieure. Elle ne lisait aucun livre jusqu'au bout, ne terminait aucun ouvrage, s'habillait comme une sultane ou une actrice, jamais comme une femme distinguée. Avide de distractions, elle en était de suite

fatiguée, et tourmentait son entourage par le continuel changement d'une volonté capricieuse. A peine avait-elle choisi, dans son journal de mode, l'arrangement d'une toilette, et préparé ses diamants et ses dentelles, qu'elle bâillait, s'enveloppait de sa robe de chambre, jetait un bonnet du matin sur ses cheveux flottants, et s'étendait sur sa chaise longue. Aujourd'hui, elle dînait avec son fils, à midi; hier, à huit heures du soir; demain pas du tout : elle prenait des glaces, des confitures, des fruits. Tantôt elle donnait une pièce d'or à un vagabond, tantôt elle refusait des secours à une pauvre famille. Son cœur, sa tête, sa vie, tout était sans ordre, sans but, sans consistance. Elle n'était chez Doralice que depuis trois jours, et déjà tous les gens de la maison, et surtout Ghioray, en avaient assez, à l'exception de Doralice. Vivre et souffrir pour les autres, sans fatigue, est, selon saint Thomas d'Aquin, un des degrés les plus élevés de la vraie charité. Ainsi agissait Doralice.

Après s'être rendue chez Sarolta, à Hidelberg, afin de l'assister pendant la maladie de ses yeux, elle écrivit à Ghioray, avec sa noble simplicité habituelle, qu'elle voyait dans leur réconciliation

une grâce de Dieu dont elle ne pouvait assez témoigner sa reconnaissance. Elle se réjouissait infiniment qu'il n'eût pas perdu sa confiance en elle. Puis, elle promettait d'être, pour lui, une femme bonne, et, pour le petit Jules, une véritable mère. En dernier lieu, elle le priait, si cela était possible, de passer avec elle l'hiver à Venise, où il possédait un palais, lui avait dit Sarolta. Ghioray fut aussi heureux que touché de cette lettre. Un séjour à Venise lui souriait beaucoup. Sa mère y avait cherché un allégement à ses souffrances; et, pour s'y établir commodément, avait acheté un palais qu'elle voulait restaurer et arranger, selon ses besoins. Mais la mort l'appela plus vite qu'elle ne le pensait. Ghioray avait fait préparer ce palais, pour l'habiter un jour; il lui fut donc fort agréable d'y conduire Doralice.

Chez lui, et à l'étranger, là où personne ne savait ses antécédents, il lui devenait plus facile de retourner dans le monde.

On est tenté de croire que la connaissance des hommes ne peut s'acquérir que par la fréquentation du monde. Évidemment, on y puise une certaine expérience des rapports sociaux et de l'élégance des formes; mais l'appréciation vraie et

approfondie de l'homme ne repose que sur l'étude de son propre cœur. Quiconque étudie « ce petit pays qu'on peut couvrir d'une main, » comme l'a dit je ne sais quel poëte, et qui l'examine dans tous ses plis et replis, éclairant de la lumière de la foi ce labyrinthe de sentiments bas et nobles, élevés et vils ; ce mélange d'amour de la vérité et d'amour des chimères, de force et d'impuissance ; d'ardents désirs et de violents regrets ; de dévouement et d'égoïsme ; celui-là connaît l'homme. Et cependant, il ne le comprend encore qu'à moitié, s'il n'aperçoit, au-dessus de cet abîme, l'élément de la grâce, qui fait sortir de cette corruption des fleurs célestes et de merveilleux fruits : l'abnégation, le sacrifice, l'amour de Dieu. Savoir jusqu'où l'homme peut descendre et jusqu'où il peut monter, c'est le connaître ; c'est comprendre le chrétien.

Pendant les trois années que Doralice avait vécu retirée du monde, elle était parvenue à cette connaissance ; elle jugeait les hommes avec bien plus de pénétration et de justesse, que si elle eût passé des années au milieu du tumulte d'une grande capitale. Elle savait les ruses du tentateur et la force de la grâce ; elle avait appris à se défier

beaucoup d'elle-même et à avoir une grande confiance en Dieu ; à ne pas placer trop haut l'homme le plus parfait, à ne pas mettre trop bas le plus pervers ; mais, avant tout, à n'attendre son bonheur d'aucune créature, et à servir, autant que possible, tout le monde pour l'amour de Dieu. Dans ce sens, elle vivait avec son mari, et pour lui, laissant de côté le rêve de sa jeunesse : « Deux âmes, une pensée ! deux cœurs, une pulsation ! »

Elle voulut être heureuse, dans une dépendance volontaire. Quels combats elle dut livrer à cet effet contre son cœur ! Quels découragements ne lui fallut-il pas vaincre ! Quelle désolation intérieure ne dut-elle pas surmonter ! Un mot suffit pour le faire comprendre : Ghioray était un homme insignifiant ! C'est, pour une femme du caractère et de la trempe d'âme de Doralice, une grande souffrance. Plus la femme est noble, plus elle désire que son amour soit fondé sur la vénération et la confiance, et ce besoin profond du cœur féminin n'est jamais satisfait près d'un mari superficiel qui, sous aucun rapport, n'attire la confiance et ne justifie l'estime.

Ghioray avait un bon caractère, mais faible par

vanité. Quiconque le flattait lui plaisait, et qui lui plaisait le dominait. Doralice résolut de ne pas le flatter et de lui plaire. Mais lui, ne comprenant pas l'élévation surnaturelle de sa femme, se persuada que pour oublier une aussi grave offense, que pour s'abstenir de tous reproches, et lui montrer même de la joie, il fallait qu'elle eût pour lui un très-grand amour. De plus, sa beauté, son esprit, l'effet que produisait son apparition dans un salon qu'elle semblait illuminer par sa présence, tout cela contribuait à la lui faire apprécier davantage. Une aussi aimable et gracieuse femme lui causait une orgueilleuse satisfaction. Quel homme ne devait-il pas être, pour avoir gagné et enchaîné un cœur à un tel degré! Quelquefois un doute lui venait; alors, il lui semblait que Doralice devait avoir quelque arrière-pensée; et, sans aucun motif, il avait des accès de mécontentement et de jalousie. Il le montra un jour si visiblement, que Doralice lui dit:

« Mon cher Franz, nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, nous devons de nouveau chercher mutuellement à nous connaître. Alors vous vous convaincrez que je n'ai pas d'autre intention que de rendre notre union heureuse. »

Ses paroles, elle les mettait en action. Elle prenait part, avec le plus vif intérêt, aux penchants, aux fantaisies, aux idées de son mari ; et cet intérêt n'était pas feint, mais très-sincère, car c'était seulement ainsi qu'elle pouvait peu à peu gagner sur lui quelque influence, et transformer doucement ses idées sur le monde et la vie. Mais, pour élever les sentiments et les pensées de Franz, Doralice ne trouvait en lui aucune base solide, et elle se décourageait parfois. Tous les hommes très-satisfaits d'eux-mêmes ont ordinairement peu d'esprit ; et Ghioray était tellement plein de son propre moi, qu'il ressemblait à un terrain pierreux, sur lequel la bonne semence reste à la surface. Pour défricher cette terre, il fallait s'armer d'une patience d'autant plus héroïque que cette âme n'éprouvait aucune aspiration vers l'infini, aucun besoin de fortifier l'homme corruptible par un secours surnaturel. Il n'était pas athée en principe; il parlait même quelquefois de Dieu et de la divine législation du monde, quand il croyait politique de donner à ses vues un certain appui. Mais, au fond, il avait exilé le bon Dieu dans quelque coin inconnu de l'univers, et en avait banni la pensée de son cœur. Il était calviniste,

parce que c'était la religion de sa famille, et que cette confession était un ingrédient à son opposition politique. Il était partisan de la révolution, et s'en était même occupé en 1848. Cependant, en raison des traditions de famille, il était monarchique, et ne voulait la révolution qu'afin d'aider la Hongrie à obtenir son antique et libre constitution. Selon lui, elle devait s'arrêter là, et non poursuivre son véritable but en Europe : le despotisme populaire. Sa bonhomie naturelle qui ne voulait aucun mal, c'est-à-dire ni le vol, ni le meurtre, lui donnait cette confiance irréfléchie et imprudente que les gens superficiels ont toujours dans les hommes. Il parlait constamment de « la noble humanité. » Il oubliait seulement que la noble humanité, dès qu'elle rejette l'autorité et la vérité divines, n'est bonne qu'autant que ses passions ne sont point excitées, et que la vertu ne lui coûte aucun effort. C'est à ce manque de pénétration que Ghioray devait d'avoir été poussé, en 1848, bien au delà de ses convictions, par des gens qu'il croyait de son parti ; c'est par ce défaut de lumières qu'il s'exposait encore au même danger.

Doralice, avec son caractère loyal, dont le trait

principal était la fidélité au devoir, avait une crainte horrible de voir son mari enveloppé dans le tourbillon de la révolution. Tous ses efforts tendaient donc à détourner Ghioray de cette direction. Ayant toujours aimé l'étude de l'histoire, elle avait suivi, avec le plus vif intérêt, la marche de l'humanité dans ses fluctuations entre l'ordre, le droit et la loi, d'un côté, et de l'autre, la force arbitraire ou l'anarchie. Partout, dans tous les temps, les nations se sont élevées en proportion de leur soumission à l'ordre civil et aux lois de la conscience, de façon que la transgression de ces lois fût une exception réprouvée et punie. Au contraire, le mépris de l'autorité et des lois de la conscience a toujours conduit les peuples à la décadence par l'anarchie ou le despotisme. Doralice le prouvait à son mari par l'histoire universelle, et surtout celle de l'Italie; car il exprimait une grande sympathie pour les tendances de ce pays à reconquérir sa nationalité. Chaque peuple a, comme chaque individu, une vocation qu'il doit reconnaître et poursuivre, dans de certaines bornes posées à toutes les destinées.

« L'Italie est le pays des grandes individualités, disait Doralice; il en est plus riche qu'aucune

autre nation de l'Europe. Aussitôt que la civilisation sortit des ruines du paganisme, enseveli dans les débris de l'ancien empire romain, il se manifesta, dans toute l'Italie, cette tendance vers l'individualisme qu'enfante l'esprit national ardent et mobile. L'Italie se partagea en d'innombrables États, dont plusieurs n'étaient pas plus grands que l'enceinte d'une ville. Chacun de ces États a son histoire, ses institutions, ses destinées, glorieuses ou pénibles, ses grands hommes, ses arts, en un mot, sa culture et sa physionomie particulières. Un continuel frottement avec les voisins amena dans ces petits États une immense rivalité et un développement de force et de talent. La république de Venise fut, dans son temps, une grande puissance européenne et l'admirable vainqueur des Turcs, sans devenir, d'aucune manière, la tête ou le centre de l'unité italienne.

— Le cours du temps dirige les peuples vers un arrondissement national, dit Ghioray, qui s'exprimait souvent par de certaines phrases apprêtées. Si l'Italie a été si grande dans sa division, combien plus grande encore sera-t-elle dans son unité !

— Je ne sais si cette conclusion est juste. Son-

gez dans quelle excitation fébrile, et avec quel zèle jaloux tous ces États, Venise, Gênes, Florence, Pise, Lucques, Sienne, et beaucoup d'autres, se surveillaient, afin qu'aucun ne surpassât la puissance et la considération de l'autre. Cet aiguillon tombe avec l'État moderne, unitaire, bureaucratique et centralisé.

— Il y a de plus nobles motifs pour le développement d'un peuple, que l'envie et la jalousie, dit Ghioray. Le sentiment national ne doit pas se borner aux limites d'une ville ; il faut qu'il embrasse tous les pays de l'Italie.

— Il faut! dit Doralice en souriant. Cher Franz, défiez-vous de ce mot, il est perfide. Il trahit la grande comédie que l'hypocrite libéralisme joue avec la prétendue liberté qu'il octroie aux peuples par le feu et le glaive, par le mensonge et la fourberie, et que l'on doit accepter, sous peine d'être maltraité par lui. La véritable liberté ne connaît aucun : *il faut*. Vis-à-vis des lois éternellement saintes, elle connaît un : *je dois*. Et, faisant usage du droit de décider elle-même, elle dit : Je veux! Mais *il faut !* ne se soupire que par l'esclave haïssant et grinçant les dents, car il n'y a que son despote tyrannique qui lui crie : *Tu dois*!

Ce despote, c'est le libéralisme de nos jours. Pour lui, peuple, nationalité, liberté et tout autre mot qui éblouit la multitude, lui est fort indifférent. Il a construit ses calibres, et le monde doit s'y laisser ajuster et tourmenter. Le motif de ses efforts révolutionnaires est une haine inextinguible contre tout droit historique; il n'a pas d'autre but que de célébrer sur des ruines, dans toute l'Europe, les sanglantes orgies de l'histoire.

— Chère Doralice, vous nous faites une injustice criante, dit Ghioray. Nous voulons seulement la victoire de nos droits historiquement établis.

— Je vous crois, si vous parlez de vous-même, et par rapport à la Hongrie, dit Doralice; mais pourquoi désirer que le droit historique de l'Italie fasse place au fantôme de l'unité nationale? Cher Franz, cela n'est pas conséquent, et de cette contradiction vient le grand malheur que des hommes, animés comme vous par de bonnes intentions, aident néanmoins au renversement du droit, par sympathie pour la révolution. On vous a fait croire que vous obtiendriez justice, si les trônes tombaient. Prenez garde! Je crois que vous tomberez, ou que vous resterez debout avec

ces trônes !... Et les hommes du bouleversement le savent fort bien. Si vous aidez leur révolte contre le droit historique des trônes, vous creuserez votre propre tombeau ! La révolution vous engloutira.

— Chère enfant, quelle opinion avez-vous de moi ! s'écria Ghioray. Je suis un monarchique, un bon royaliste, et j'ai une grande vénération pour la couronne de saint Étienne et la légitimité. Personne ne déteste plus que moi ces mouvements révolutionnaires qui tendent au désordre, à l'anarchie. Cependant, d'après ma conviction profonde, je dois appartenir, dans mon pays, à l'opposition; mais j'espère unir à cette opinion un caractère loyal. Est-ce que vous croyez cela impossible ?

— Certainement non, dit Doralice vivement; et moins encore lorsque vous n'avez en cela aucune vue personnelle. Mais il me semble qu'à une époque de fermentation et d'excitation fébriles comme la nôtre, l'opposition politique ne peut montrer trop de dignité, de réflexion et de prudence pour tenir ouvert, devant le monde entier, l'abîme qui la sépare d'une révolution dont elle veut rester séparée. Ce qui est une obligation

pour la grande masse convient aussi à chaque particulier.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, dit Ghioray; néanmoins, je conserve ma sympathie pour l'unité italienne.

— Et moi, cher Franz, je me permets de rayer un seul petit mot de votre aveu, et alors je suis dans la plus belle harmonie avec vous.

— Quel est ce mot, demanda-t-il en souriant?

— Je conserve ma sympathie pour l'Italie, dit Doralice. Je ne crois pas qu'il n'y ait qu'une seule forme de constitution en dedans de laquelle un peuple puisse se développer. On doit avoir égard à son esprit, à sa tendance, à ses penchants. Depuis plus de mille ans, l'histoire nous montre l'Italie sans capacité pour l'unité nationale. Elle a continuellement à combattre, État contre État, ville contre ville; et, au dedans de ses murs, parti contre parti, corps de métier contre corps de métier, famille contre famille. Quand les deux partis sont las de la guerre, ils cherchent au dehors un podestat étranger auquel ils se soumettent; ils se défieraient d'un concitoyen.

Lorsque les troubles en Italie montaient au

plus haut degré, deux hommes célèbres, le Dante et Pétrarque, appelèrent, pour le salut de la patrie, et son retour à la légalité et au repos, les empereurs allemands-romains à franchir les Alpes, et à venir rétablir, par leur protection, la paix en Italie. Le Dante s'adressa à Henri VII; Pétrarque à Charles IV. Ils ne songèrent point à offrir à un prince de la nation cette domination protectrice. On décrète aujourd'hui qu'il en est autrement. L'Italie aspire à sa réunion sous le sceptre d'un souverain italien; et on renie la propre histoire de ce pays, et, avec son passé, sa grandeur et sa gloire! Mais qu'importe? Pour fermer une grande lacune, on se sert d'un mot majestueux: la régénération de l'Italie! Nous verrons, je le crains, un avorton. »

Alors même que Ghioray conservait ses sympathies politiques, l'opinion de sa femme faisait contre-poids dans la balance; et, lorsqu'après l'irruption de la guerre en Lombardie, ils quittèrent Venise, et se rendirent en Hongrie, Sarolta trouva les dispositions de son frère changées favorablement, et entrées dans une plus douce phase d'opinions politiques. La triste issue de la guerre y contribua puissamment. Il n'y a que le

brutal égoïsme qui trouve dans le malheur un motif de montrer du mécontentement et de l'amertume. Ghioray n'était point brutal ; ce grand coup l'affligea profondément. En outre, il avait pitié de Doralice qui était inconsolable.

« Ce n'est pas la malheureuse guerre seule que je pleure, disait-elle. Cette guerre a été faite pour une cause juste et loyale ; et si, pour le moment, l'injustice et le mensonge ont remporté la victoire, il n'est pas rare, dans l'histoire, de voir le sort changer on ne sait comment, et souvent très-vite. Mon chagrin concerne plutôt la pauvre Allemagne. Depuis plusieurs générations, elle a enfin un sain et vigoureux élan du sentiment national ; elle se sent appelée et autorisée à déchirer avec l'épée cette toile de mensonge, et à protester en faveur de la vérité et de la saine raison ; mais on paralyse cet élan ! Les cabinets des grandes puissances, le parti du faux libéralisme, par une alliance secrète avec la révolution, voient, dans la faiblesse de l'Allemagne, un progrès vers le bouleversement désiré ; hélas ! ils oppriment et trompent le peuple allemand, et ne le laissent pas exprimer par des actes le sentiment de l'unité qui s'est réveillé en lui. Cher et

pauvre peuple allemand, comme vous avez été trahi dans vos intérêts les plus saints! et blessé dans votre honneur! »

Ils passèrent tout l'été assez tranquillement à la campagne. Doralice en fut très-contente; elle se chargea attentivement des pauvres que Julie avait assez négligés. En outre, Ghioray aimait à ce que Doralice s'occupât beaucoup de ce qui l'intéressait, à ce qu'elle lût ou se fît lire par lui un grand nombre de brochures ou de journaux politiques, afin d'en causer ensuite avec elle. Jamais il ne s'était reconnu autant d'instruction et d'esprit que près de Doralice. Jadis elle lui demandait des choses impossibles, et n'avait pas compris qu'elle devait d'abord le persuader que beaucoup de sympathie régnait entre eux. Il trouva donc que Doralice avait changé à son avantage. Sa grande tendresse pour le petit Jules le touchait profondément. Doralice reçut, avec la sollicitude d'une mère, le fils d'une femme qui l'avait mortellement blessée. Doralice aimait dans cet enfant l'enfant de Dieu; un trésor céleste qui lui était confié pour le temps, par une merveilleuse disposition de la Providence, afin qu'elle l'élevât pour l'éternité.

Chaque dimanche, Doralice allait en voiture à la plus proche église catholique, qui était encore si éloignée que toute la matinée était passée lorsqu'elle rentrait.

« Est-ce que je ne pourrais pas vous faire arranger une chapelle au château, dit une fois Ghioray, lorsque Doralice, au mois de juillet, dans toute l'ardeur du soleil de la Hongrie, revenait chez elle à midi ? Ces courses du dimanche sont fort incommodes et fatigantes pour vous. »

Doralice le regarda avec une si inexprimable reconnaissance, qu'il ajouta :

« Si cela vous fait plaisir, on le fera certainement.

— Hélas! cher Franz, il manque la chose principale pour la chapelle : le prêtre.

— Eh bien! on en trouvera un! Cela n'est pas une grande affaire.

— Non, pour votre bonté et votre affection; mais trouver un ecclésiastique qui, sans autre occupation que de dire journellement la messe pour moi et mes deux domestiques catholiques, resterait ici, c'est, à notre époque si pauvre en prêtres, une chose fort difficile.

— Cette place serait une excellente sinécure.

— Cher Franz, répliqua Doralice sérieusement, un prêtre qui convoiterait une sinécure, je ne pourrais le recevoir sous mon toit, que si sa mauvaise santé l'obligeait à l'inaction.

— Vraiment je ne comprends pas cela ! Il pourrait employer tout son loisir aux études sérieuses.

— A cet effet, il lui manquerait les moyens, cher Franz : une bibliothèque. En outre, ce n'est pas la vocation du prêtre ; il ne trouve pas sa satisfaction uniquement dans l'étude ; sa destinée est l'apostolat : annoncer l'Évangile, soit comme professeur de science sacrée, soit comme prédicateur, soit comme directeur des âmes. Cela lui ferait défaut ici, et il s'y trouverait mal à l'aise comme un poisson hors de l'eau.

— Mais ne pourrait-on en trouver un pour vous faire une visite de quelques semaines ou de quelques mois ?

— Oui, cher Franz, cela serait possible ; et, si vous le permettez, je ferai les démarches nécessaires. Comme vous me rendez heureuse !

— Pour cet été, il n'y a pas moyen de faire cet arrangement ; mais ne pourriez-vous aller à l'église protestante au lieu de faire cette longue et fatigante course ?

— Pour assister à la célébration des saints mystères, je supporte volontiers une petite fatigue, dit Doralice en éludant une réponse directe, à la condition que vous m'en donniez toujours la permission.

— Mon Dieu, cela va sans dire ! Je désirerais seulement que vous eussiez ici, comme à Venise, une *Maria Salute* vis-à-vis de la maison.

— Vous êtes trop bon ! dit-elle avec reconnaissance. Croyez-moi, Franz, dans de tels rapports, il est doux d'être privé de quelque chose. »

Jamais elle n'entrait dans des discussions religieuses avec lui. Il dit un jour à Sarolta qui passait l'été près d'eux.

« Dites-moi, où avez-vous pris jadis que Doralice était fanatique pour son Église?

— Cher Franz, dit-elle avec tristesse, où prend-on ses préjugés, sinon dans l'air ? — Notre pauvre mère trouvait fanatique la stipulation d'une éducation catholique pour les enfants ; je le répétais après elle ! — Doralice est très-tolérante. Avec une conviction inébranlable de l'infaillibilité de son Église en matière de foi, elle tolère avec douceur ceux qui pensent autrement et elle ne cherche jamais à imposer à personne sa conviction.

— Il faut avouer que je suis aussi fort tolérant, dit Ghioray, satisfait de lui-même.

— Il est juste que vous laissiez Doralice parfaitement libre. Mais, cher Franz, avez-vous l'assurance que votre Église seule possède la divine vérité dans toute son étendue, et par conséquent en est l'unique organe?

— Je vous avoue franchement que je ne suis pas si exclusif; et je suppose que vous ne l'êtes pas davantage.

— Eh bien! dit Sarolta, en soupirant, alors nous ne devons pas nous vanter de notre tolérance. Nous, et généralement toutes les confessions en dehors de l'Église catholique, nous entrons dans l'antique Église chrétienne, mais les catholiques en sont les habitants. Ils nous tolèrent, nous, les étrangers, qu'ont ignorés quinze siècles de christianisme. Ils ont été toujours; nous sommes d'hier! et nous nous glorifions de la tolérance, quand nous ne persécutons point les indigènes de la maison.

— Êtes-vous catholique, Sarolta, demanda Ghioray étonné?

— Non, dit-elle; mais j'ai trois enfants à élever pour un monde où je ne trouve de respectable

que l'Église catholique et ses principes, et où je ne vois rien qui ait de la durée qu'elle seule et ce qui prend racine en elle. Cela me donne toutes sortes de pensées ! Remplirez-vous la stipulation de votre contrat de mariage, Franz ?

— Certainement, s'écria-t-il. Comme elle garde la parole qu'elle m'a donnée, je garderai la mienne. »

Lorsqu'il fut question du lieu où l'on passerait l'hiver, et que Ghioray pria Doralice d'exprimer son désir, elle répondit :

« Je suis pour Venise ; nous y avons des propriétés, et nous sommes dans le pays de vos sympathies, cher Franz. En outre, l'air doux des lagunes est un correctif de l'air chaud et sec de la Hongrie qui me dessèche la poitrine, et ne convient pas non plus au petit Jules. »

Ghioray en fut content. Il y avait, en Hongrie, une grande surexcitation des partis ; il désirait s'éloigner autant que possible. Ils firent un détour en se rendant à Venise, et allèrent quelques semaines chez Mme de Derthal. On eut, au petit château, une grande joie de revoir Doralice heureuse dans une union qui semblait avoir été détruite à jamais. Eulalie même devint aimable

pour Ghioray, lorsqu'elle vit comment il appréciait le mérite de sa femme. Mais ce sentiment indéfini de jalousie, qui touchait tout ce dont s'occupait Doralice, s'éveilla très-vivement chez Ghioray. La joie qu'elle ressentait de se retrouver avec sa famille dans sa patrie, son vif intérêt pour son entourage, pour la nature, pour tel ou tel lieu chéri, lui semblait un vol commis à son préjudice, et le rendait de mauvaise humeur. Doralice dut apprendre à modérer cette joie innocente et à subordonner tout ce qui la rendait heureuse à la satisfaction de son mari. Elle dut apprendre à mener de plus en plus une vie surnaturelle, réglée d'après la lumière de la foi, et qui ne lui laissait qu'un bonheur sans trouble : l'accomplissement de la volonté de Dieu.

On lui dit que lord Henry envoyait à Mme de Derthal, tous les trois mois, un rapport très-détaillé sur ses enfants. On ne savait rien de plus sur lui ; moins encore de Conrad de Friedingen. L'automne passé, il était parti en même temps que lord Henry. L'un s'était rendu à Grunau, l'autre à Énisdale-Castle. Rodrigue qui arrivait, avec Célestine, au château, donna la bonne nouvelle que la santé de son frère était remise. Célestine

était aussi heureuse qu'on le pouvait attendre. Là où il n'y a pas un grand élan, on se contente des satisfactions médiocres. La bonne Célestine ne songeait nullement à rendre l'âme de son mari apte aux choses célestes.

« Pour le présent, les choses pratiques seules m'occupent, répondit-elle naïvement à Doralice. Rodrigue doit apprendre à compter, afin de ne pas dépenser plus d'argent qu'il n'en a ; et il doit s'habituer à l'ordre et à l'exactitude, afin que la maison ne souffre pas par lui. Du reste, c'est un excellent mari, et nous vivons comme les anges du ciel. »

Elle dit cela avec le plus grand calme, sans se douter qu'on pût désirer davantage, puisque Rodrigue s'exprimait de la même manière : « Ils possédaient tous les deux ce dont ils avaient besoin pour la terre. »

Quelques jours avant le départ, Ghioray demanda, lorsqu'il se trouva seul avec Doralice :

« Dites-moi, avez-vous acheté jadis le chalet de votre mère?

— Non, cher Franz ; je l'ai seulement fait arranger et meubler.

— Je voudrais l'acheter.

— Pourquoi cette prodigalité, mon ami? Quand nous visitons notre mère, nous demeurons chez elle

— Je l'achèterai, Doralice! premièrement, parce que je l'aime... car vous l'avez habité; deuxièmement, pour le donner aux servantes de Jésus-Christ auxquelles vous êtes si attachée, et qui pourraient y recevoir des malades, des pauvres, ou des enfants. »

Doralice fut très-touchée de cette attention délicate de son mari, et tous les deux allèrent chez Mme de Derthal pour lui faire cette proposition; mais elle la déclina.

« Je me réjouis de votre générosité, mon cher Ghioray, dit-elle, et plus encore du sentiment tendre et noble qui vous anime..... mais cela ne peut être.

— Chère mère, dit Doralice suppliante, songez donc qu'un protestant veut faire une œuvre de charité pour des catholiques.

— Pour une catholique, c'est-à-dire pour vous! interrompit-elle en riant.

— Mais un grand nombre en profiteraient! et vous, chère mère, une catholique, pourriez-vous le refuser?

— Oui, ma bonne fille, et cela avec raison; je ne puis tolérer de continuels rapports entre les bonnes sœurs et Eulalie, parce qu'elle montre déjà une trop grande prédilection pour cette vocation.

— Eh bien! ma mère, dit Ghioray, nous voulons conclure notre affaire quand Eulalie sera devant vous avec sa couronne nuptiale.

— J'y consentirai alors avec joie, dit Mme de Derthal, mais pas maintenant. Je veux lui montrer un peu le monde, et aller avec elle à Paris, cet hiver.

— A Paris! s'écrièrent à la fois Doralice et Ghioray.

— Oui, chez Blanca, dit Mme de Derthal. Eulalie devient trop sérieuse ici, seule avec la tante et moi. Et, naturellement, elle ne verra à Paris que ce qui convient à une aussi jeune fille : quelques personnes et quelques œuvres d'art. Puis, elle prendra des leçons de musique et de français. Blanca se réjouit beaucoup que nous allions chez elle.

— Et Eulalie? demanda Doralice.

— Eulalie ne sait rien de mon plan. Elle ferait des objections..... Je veux les lui épargner, ainsi qu'à moi. »

Doralice gardait le silence, car elle ne pouvait rien dire du second mariage de Blanca, dont elle seule avait le secret; mais elle était désolée du projet de sa mère. Volontiers, elle lui aurait proposé Venise pour séjour d'hiver, si elle n'avait craint de contrarier Ghioray. Doralice ne pouvait apprécier si sa sœur avait réellement le penchant si redouté par Mme de Derthal, car Eulalie ne s'était jamais exprimée là-dessus, et était toujours l'enfant gaie et heureuse d'autrefois. La veille de son départ, Doralice alla de grand matin avec Eulalie à Marienthal, pour se recommander à la protection de la sainte Vierge. Le cœur de la jeune fille déborda:

« Doralice, il y a aujourd'hui un an, Célestine se mariait.

— Et je recevais la lettre de Sarolta qui m'appelait chez Franz.

— L'ange Raphaël vous a conduites toutes les deux, n'est-ce pas?

— Mais certainement! dit Doralice, avec la profonde confiance que lui donnait la foi, et qui la faisait passer sur toutes les épines secrètes de sa vie, comme si elle eût marché sur des roses.

— Eh bien! l'ange me conduit chez les servantes de Jésus-Christ, dit Eulalie tranquillement.

— Pas de folie, Eulalie!

— Folie?..... J'agis plus sagement que vous toutes! Croyez-vous donc que j'aie pu être témoin du sort de mes quatre sœurs, sans réfléchir sérieusement sur ce qu'est le bonheur, selon l'esprit du monde? C'est quelque chose de très-passager et d'imparfait. Suzanne était excessivement heureuse, dit-on. Eh bien! elle mourut au bout de quelques années..... Blanca?... Est-elle heureuse, ou malheureuse? — Pleure-t-elle Spiridion, ou ne le pleure-t-elle pas? — Je l'ignore. Mais elle est veuve!..... Célestine?..... Je vous avoue que cette petite sorte de bonheur domestique m'inspire une espèce de dégoût!... Vous?... Oui, vous êtes heureuse, parce que vous vous êtes réfugiée, avec votre grand et noble cœur, dans le cœur de Dieu, et parce que vous avez pratiqué toutes les vertus et offert tous les sacrifices qu'une femme peut faire. Mais je ne puis désirer pour moi un sort semblable. Je ne sais si je vaincrais ou succomberais dans de telles épreuves. J'ai pesé tout cela; et c'est pourquoi

je veux renoncer à tout et sauver mon âme, en servant Notre-Seigneur dans ses membres souffrants.

— O mon enfant! s'écria Doralice, ne vous imaginez pas qu'il soit impossible à vos sœurs de servir Dieu et de sauver leur âme! Croyez-moi, c'est une tâche qui toujours doit être indépendante de notre position extérieure, et qui n'a rien à faire avec ce que le monde appelle bonheur ou malheur. Suzanne, avec son amour profond; Célestine, avec son petit ménage paisible et prosaïque; Blanca, dans sa vie mondaine; moi, dans la voie de ma destinée, toutes nous devons et pouvons sauver notre âme, en remplissant fidèlement nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

— Je sais tout cela! Je ne songe ni à le mettre en doute ni à le déprécier. Mais vous ne me convaincrez pas que vous, Doralice, regardez comme une folie la vocation spéciale à laquelle invitent les conseils évangéliques.

— Je devrais être une très-mauvaise chrétienne, si je le faisais. Ces conseils sont les fleurs les plus belles et les plus élevées de l'Évangile. « Bienheureux les pauvres d'esprit! — Bienheu-

« reux ceux qui ont le cœur pur! — Bienheureux « les doux et les pacifiques! » — Ces peu de mots renferment la base indestructible de l'état monastique. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance, pratiquées dans toute leur étendue, et de libre choix, sont le chemin royal qui conduit sûrement à la félicité promise. Mais le pied qui marche dans cette voie doit être ferme. Est-ce que le vôtre l'est? Vous avez à peine dix-sept ans, et notre bonne mère fera tout pour vous retenir. Ne commencez donc pas le combat avant d'être sûre de remporter la victoire, et ne soulevez pas inutilement des mécontentements et des luttes.

— Que dois-je faire? Je suivrai fidèlement votre avis.

— Remettez votre volonté dans les mains de Dieu. Ayez patience, taisez-vous..... et priez beaucoup. Invoquez souvent l'ange Raphaël, afin qu'il vous fraye le chemin du voyage de la vie. »

Le lendemain, Doralice partit avec son mari pour Venise. Blanca arriva chez elle quelques semaines plus tard.

VENEZIA LA BELLA.

Un bateau à vapeur fendait les vagues agitées de la mer Adriatique. La tempête gronda pendant la nuit. Quelques voyageurs, timides, inexpérimentés, et qui ne regrettaient pas un jour de retard, remirent leur départ et restèrent à Trieste. Cependant la traversée fut heureuse. Mais le vaisseau craquait comme s'il eût voulu se disjoindre; ses secousses étaient si violentes que tout ce qui n'était pas cloué tombait pêle-mêle dans les cabines; et les vagues se précipitaient avec fracas sur le pont, pendant que la tempête hurlante les repoussait et les relançait de nouveau, de sorte que, désespérées, pour ainsi dire,

elles se cabraient et s'entre-choquaient. Mais tout cela n'était que des jeux de la reine des Vents avec les Tritons, et le bateau à vapeur volait sur l'Adriatique vers les lagunes. Tous les passagers, redoutant ces jeux un peu dangereux, s'étaient réfugiés dans les cabines, excepté un homme qui passa toute la nuit sur le pont et se maintint, partout où le portaient ses pas, dans cet incroyable équilibre du marin qu'on ne peut acquérir que par une longue pratique. Il ne paraissait pas plus incommodé par le mouvement du vaisseau que par les vagues qui arrivaient jusqu'à lui sans percer son habit imperméable. Quelquefois, il se rendait à une cabine spéciale où se trouvaient, sur un canapé, une petite fille, et dans le lit, un petit garçon, dormant tous les deux, comme s'il n'y avait eu ni tempête ni abîme ; une bonne couchée sur un matelas, à terre, où le mouvement se fait moins sentir, ne partageait pas le repos des enfants ; et, chaque fois que s'ouvrait la porte, elle demandait en soupirant si on n'entrait pas encore dans la lagune ; lord Henry répondait régulièrement :

« Bientôt. »

Vers le matin, la tempête, semblable à un gi-

gantesque oiseau fatigué, laissa tomber de plus en plus les ailes qu'elle avait levées si furieusement entre le ciel et la mer. Les vagues étaient encore agitées; mais, à mesure qu'on approchait de la lagune, elles s'apaisaient; et lorsque le soleil se leva, les voyageurs durent être reconnaissants envers la tempête, car elle avait chassé les sombres nuages, et dégagé des vapeurs matinales un admirable tableau. A l'est, les rayons du soleil, comme des lames d'or, déchiraient la brume, tandis que la brise, avec ses ailes fraîches et bruyantes, chassait de toutes parts ces voiles aériens, pour faire place à la lumière du jour. Alors, les brouillards s'abaissèrent lentement sur la côte, comme une ligne d'écume argentée, et laissèrent voir, ici, une coupole brillante, là, un palais éclatant, une tour élégante; et, peu à peu, des groupes fantastiques d'édifices, d'églises, apparurent au milieu des mâts flottants. Le soleil jeta ses rayons ardents sur ces formes singulières, et une ville féerique se montra comme des perles et de l'albâtre rose sur une base d'opale. C'était *Venezia la bella*, la reine de la lagune. Et, aux environs, ni arbre, ni prairies, ni collines; rien de ce qui vient de la terre ou la rappelle ne

troublait ce spectacle magique. Dans le lointain, au nord, s'élevait à l'horizon, comme une muraille gigantesque de marbre blanc, la neige éternelle de la chaîne des Alpes.

Tous les voyageurs s'étaient rendus peu à peu sur le pont, pour admirer ce merveilleux panorama dont on ne peut ni décrire ni oublier la beauté. Personne ne songeait à s'occuper de ses compagnons de voyage. Enfin, lorsque la première curiosité fut satisfaite, et que le bateau, entré dans la lagune, s'avança au milieu des îles, toutes les particularités de ce lieu se développèrent distinctement; alors, chacun songea à retrouver les siens, à réunir ses bagages, afin d'entrer aussitôt que possible dans la ville, lorsque le vaisseau aurait jeté l'ancre. Ainsi il se fit que deux anciennes connaissances avaient fait ensemble la traversée de Trieste à Venise, et se rencontrèrent seulement en quittant le bateau à vapeur. Lord Henry et Conrad se saluèrent beaucoup plus gracieusement qu'ils ne l'avaient fait jadis. Lord Henry n'eut que le temps de demander le nom de l'hôtel où Conrad descendrait; puis, la confusion de l'arrivée emmena l'un à droite, l'autre à gauche.

Doralice savait que lord Henry devait venir. Peu de temps après son départ du petit château, il y était arrivé, à la joyeuse surprise de Mme de Derthal, et il avait écrit à Doralice qu'il voulait passer l'hiver à Rome, et la visiter au début de ce voyage. Elle s'en réjouit. C'était un homme si sûr, d'un cœur si bon et si droit, qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, et elle lui pardonnait d'autant plus facilement son ergotisme et ses petites originalités, entre autres, la scène du départ. Cependant, elle s'inquiéta de savoir si les deux beaux-frères se plairaient, et quelle impression les controverses de Henry feraient sur Ghioray. Elle voyait clairement que le moment n'était pas encore venu où Ghioray serait accessible aux questions religieuses. Cette aptitude de l'esprit demande à être cultivée, aussi bien que toute autre, afin que les capacités qui se tourneraient vers cette direction, n'en prennent pas une opposée, comme une plante qui, ne pouvant se développer, rampe à terre, et ne croît que couverte de poussière et de boue. L'esprit de Ghioray ne s'était jamais élevé aux questions de l'homme surnaturel. A cela, il joignait la conviction d'être heureux, bon mari et bon père, plein d'un patriotisme

ardent, et il se considérait, selon la manière et les idées du monde, comme un homme parfait, et arrivé à tout ce qu'on pouvait atteindre par la religion. Avec quelle prudence ne devait-on pas traiter ce caractère, pour ne point le rebuter ni l'endormir!

Et si Doralice ne se prononçait pas, comme de coutume, avec toute sa décision, contre les attaques de Henry, pour ne pas continuer la dispute, est-ce que Henry ne pouvait croire alors qu'elle s'était affaiblie dans la foi, sous l'influence de Ghioray?

Dans la cathédrale de *Maria della salute*, des prières ardentes montaient vers le ciel, pendant le sacrifice de la messe, pour tant d'âmes chères pour lesquelles Doralice ne pouvait faire autre chose que de prier, d'aimer et de se sacrifier. Elle descendait justement le large escalier de marbre qui s'étend majestueusement devant le portique de l'église et s'abaisse dans le grand canal, lorsqu'elle vit deux gondoles aborder devant son palais.

« Le voilà, Vierge sainte! Disposez tout pour la gloire de Dieu, » soupira-t-elle, en montant dans sa gondole. Le gondolier sauta du bord extérieur au gouvernail, et, avec l'incomparable

légèreté qui n'appartient qu'à elle, la gondole vénitienne sillonna le canal comme si elle glissait sur une surface de velours.

Ghioray avait déjà reçu son hôte lorsque Doralice arriva. Elle fut saluée avec allégresse par lord Henry et ses enfants.

« Vous ne pouvez vous figurer ma joie de vous revoir! s'écria lord Henry, et de vous revoir ainsi!...

— Je le crois, » répondit affectueusement Doralice.

Elle se rappelait leur dernière conversation au chalet, et il lui sembla que la première parole de son beau-frère était pour lui demander pardon.

En ce moment, Blanca entra théâtralement, tenant par la main son petit Spiridion aussi beau et d'aussi mauvaise humeur que sa mère, mais ayant l'air beaucoup plus intelligent.

Blanca n'était point en faveur auprès de ses deux beaux-frères; et, habituée à être entourée d'un nuage d'encens, elle se croyait, maintenant surtout, des droits au plus vif intérêt, bien qu'elle cachât sa fâcheuse position, humiliée d'avouer sa propre folie.

Blanca était une dissonnance dans la famille.

Tous le sentaient, de même que tous jouissaient de l'harmonie que Doralice répandait autour d'elle. Malgré ses dissentiments avec lord Henry, celui-ci éprouvait pour cette bonne et aimable jeune femme une affectueuse vénération qu'il lui témoignait autant qu'il pouvait le faire, sans la blesser et sans s'inquiéter lui-même. Doralice le comprit, en recevant la lettre qui lui annonçait son arrivée; autrement, jamais il n'aurait cherché à la revoir. Si l'amour sincère s'éveille involontairement dans le cœur, la volonté a aussi un mot à répondre à cette question : Ce sentiment doit-il être réprimé, ou non? Avec le caractère loyal de lord Henry, la réponse ne pouvait être douteuse; et le premier regard que Doralice jeta sur les beaux et fidèles yeux de son beau-frère, le lui affirma.

« Monsieur de Friedingen est arrivé de Trieste avec moi. Je vais lui dire que vous êtes ici, afin qu'il puisse vous voir.

— Nous en serons charmés, dit Ghioray.

— Infiniment! » ajouta Doralice.

Elle pouvait dire cette phrase de politesse en toute conscience; néanmoins, une secrète inquiétude agita son cœur, mais elle le mit en sûreté auprès de Dieu, par une fervente prière, puis elle dit :

« C'est étrange que nous nous retrouvions ici tous les trois, au bout d'une année.

— Et comment? s'écria lord Henry.

— Eh bien !..... comme de bons amis, je l'espère.

— Certainement ! Mais les positions peuvent n'être plus les mêmes. Je parle de moi ; je ne sais rien de Friedingen.

— Est-ce que vous vous seriez fiancé, que vous me semblez si content et si mystérieux? dit Doralice.

— Ou vous êtes amoureux, peut-être? dit Blanca.

— Vous avez deviné juste, ma charmante belle-sœur. Oui, je suis amoureux !... et tellement que j'ai perdu mon cœur.

— Et l'objet de votre flamme? demanda Doralice en souriant.

— Vous le connaissez parfaitement.

— Moi aussi? dit Blanca.

— Vous le connaissez..... oui, mais superficiellement.

— Parlez, dit Ghioray ; nous sommes tous désireux de vous féliciter.

— Patience ! patience ! Friedingen doit aussi

être présent ; alors, j'annoncerai mon bonheur. Maintenant, je veux tout d'abord visiter votre maison. C'est la première fois que je viens à Venise, et, pour un demi-marin, et un demi-Yorkshireman comme moi, c'est une grande curiosité que ces palais vénitiens qui ont quelque chose d'un vaisseau, ou d'un palais de fée. »

Lorsque les deux hommes furent partis :

« Il est épris d'Eulalie, dit Blanca ; c'est évident. J'en suis charmée, car maintenant notre mère ne viendra pas me voir à Paris, cet hiver, ce qui m'eût été fort pénible dans les circonstances présentes. Cependant, je ne pouvais refuser de la recevoir. »

Tout ce que Blanca voyait et entendait, elle se l'appliquait : elle était comme emprisonnée dans le *moi*.

« Je ne comprends nullement à quoi Henry fait allusion, dit Doralice. Mais, à votre place, j'irais d'ici chez notre mère, et je lui confierais tout. Elle a de l'expérience et du jugement ; elle pourrait vous donner des conseils pratiques, chère Blanca. J'avoue n'avoir jamais eu l'idée d'un cas comme le vôtre. Je ne puis dire qu'une chose : vous devez être la femme de votre mari, et

vivre avec lui. Et c'est ce que vous ne voulez pas.

— Je ne le veux pas? O mon Dieu!... C'est Amaury qui ne le veut pas! s'écria Blanca en gémissant.

— Lorsque je lui parlai, à Baden-Baden, de mon projet d'aller à Venise, il me répondit qu'il irait alors à Hambourg.

— Tant que votre mariage reste secret, sa position, vis-à-vis de votre famille comme dans le monde, est si fausse et si désagréable, que je comprends pourquoi il n'a pas voulu venir ici.

— Ah! vous défendez Amaury! s'écria Blanca en larmes.

— Oui, je l'excuse en ce point. Faites connaître votre mariage; cela fera peut-être sur lui une impression favorable.

— Comment! s'écria Blanca hors d'elle. La princesse Zoula deviendrait madame Amaury? Jamais!

— Elle l'est déjà, répliqua Doralice avec calme. Vous avez fait le pas qui vous unit; désormais, vous ne pouvez donner de dignité à votre vie qu'en acceptant résolûment toutes les conséquences de cet acte déplorable.

— Jamais! répéta Blanca vivement. Je me repens..... Donc, Dieu doit m'aider à me préserver des conséquences de ma folie.

— Si vous vous repentez de l'aveugle passion qui vous éloigne de Dieu, que vous avez offensé gravement, vous supporterez avec patience les tristes résultats de cette faute, et vous chercherez à vous réconcilier avec Dieu, par votre humilité et votre résignation. Mais si vous regrettez ce pas, uniquement parce qu'il vous cause des déplaisirs et vous nuit aux yeux du monde, alors, chère Blanca, vous persévérez dans votre éloignement de Dieu, et il ne peut vous sauver.

— Il peut faire un miracle pour moi! soupira Blanca en pleurant. Un miracle! hélas! non pour moi, mais à cause de mon pauvre petit Dion! »

Elle continua à divaguer ainsi, toujours implorant un bon conseil, et rejetant tout ce qui aurait pu la sauver. Quand elle se fut épuisée de cette manière, elle dit à Doralice :

« Je vous en prie, lisez-moi quelque chose de vos beaux et sérieux livres. »

A peine Doralice avait-elle lu deux pages, que Blanca soupirait :

« Je ne puis m'élever si haut ; mes nerfs sont trop faibles. »

Elle aurait du dire : Mon âme est trop faible.

Conrad apprit avec une joie indicible que Doralice était à Venise, et qu'il la reverrait, quand il s'y attendait si peu.

« Elle est la même, lui dit lord Henry. C'est toujours la bonne et aimable Doralice qu'on voudrait voir sans cesse, si sa bonté ne la rendait si belle et si gracieuse ! »

Et Conrad la revit !... Elle le reçut affectueusement, et dit, en lui tendant la main :

« Soyez le bienvenu ! Chez des frères et des sœurs de Célestine, vous êtes chez vous. »

Et son regard et son sourire brillèrent avec tant de sérénité et de pureté, qu'on eût dit le rayon d'une lumière surnaturelle.

Conrad répondit à diverses questions qu'elle lui adressa ; puis il causa avec Ghioray, Blanca et lord Henry, tandis que des émotions douloureuses et douces à la fois l'agitaient. « Elle ne se doute pas de ce qu'elle est pour moi, pensait-il ; jamais elle ne l'apprendra !... Mais elle restera éternellement la reine de mon cœur. »

Et Doralice?..... Fidèle à la promesse qu'elle

s'était faite à Bornhoven, elle avait crucifié son cœur si courageusement, qu'il demeurait soumis à l'empire d'une volonté sanctifiée ; et elle avait obtenu cette grâce divine, que ni le départ ni l'arrivée de Conrad ne troublaient sa paix.

« Maintenant que M. Friedingen est ici, dit Blanca à lord Henry, vous allez nous nommer l'objet de votre flamme ?

— Après le dîner, répondit-il laconiquement.

— C'est humiliant pour ce bel objet, dit en riant Ghioray.

— Lorsque nous serons tous réunis auprès du feu, mon âme s'ouvrira. Jusque-là, patience ! »

En vain on le questionna, on le plaisanta pendant le dîner ; en vain Blanca, un peu blessée de sa réserve, lui en fit des reproches, il ne se trahit en rien. Mais lorsque tous furent établis près du feu :

« Vous désirez donc savoir, charmante Blanca, qui m'a ravi mon cœur ?

— Certainement..... Ce doit être l'affaire la plus intéressante du monde !

— Eh bien !..... c'est l'Église catholique..... Je vais à Rome, pour me faire recevoir dans son sein. »

Rien ne pourrait être plus curieux que les dif-

férentes expressions de physionomie de ce groupe, à une ouverture aussi inattendue.

C'était dans un grand salon tapissé de damas rouge foncé, sur lequel ressortaient quelques tableaux aux cadres dorés. Des divans et des tables, un bon piano à queue, meublaient la pièce sans l'encombrer. Vis-à-vis des deux fenêtres, au fond du salon, sous une magnifique glace, petillait un feu vif et clair, dans une cheminée de marbre blanc. Un écran en verre peint protégeait contre l'ardeur du foyer, tandis que les arabesques du verre faisaient paraître plus capricieuses encore les fantaisies de la flamme. Près de la cheminée, une lampe brûlait sur une table autour de laquelle la petite réunion était assise. Lord Henry, placé par hasard au milieu, semblait comme le noyau du groupe. Il convenait à cela. C'était un homme, dans toute la force du terme. Dans sa pose calme, dans son regard ferme, dans ses traits nobles et prononcés, il y avait raison et bienveillance, intelligence et énergie. Sa tête, comme fondue d'airain, révélait, par une résolution heureuse, la lumière qui l'éclairait intérieurement.

A côté de lui, était Conrad, avec ses cheveux d'un blond foncé et légèrement bouclés autour du

front, son visage spirituel et expressif, sa bouche dont les contours annonçaient une grande sensibilité, et ses yeux où se révélaient des pensées profondes. Moins caractérisé que lord Henry, mais plus intéressant, parce qu'il n'était pas tout d'une pièce, il se montrait, en ce moment, animé du plus vif intérêt.

A gauche de lord Henry, Ghioray, avec sa barbe et ses cheveux noirs comme de l'ébène, était le plus beau, malgré ses quarante ans. Moins grand que son beau-frère, moins délicat que Conrad, il avait la souplesse, la belle figure et le teint de sa nation. Mais tous ces avantages étaient amoindris par une vanité presque féminine; et une conscience faible, indécise, donnait à son regard quelque chose d'interrogateur et d'incertain. En ce moment, un sourire d'incrédulité se dessinait sur ses lèvres.

A côté de lui, Blanca, selon son habitude, reposait à moitié étendue dans son fauteuil. Sa robe de velours noir faisait ressortir une beauté aussi parfaite que possible chez une femme à qui manque toute élévation morale. Maintenant, sa figure exprimait la surprise vague de quelqu'un à qui l'on montre des choses en dehors de son hori-

zon. Elle jouait distraitement avec son lorgnon dont elle roulait la chaîne autour de ses doigts. Et ses mains, sortant de larges manches en vieille dentelle de Venise, étaient si belles qu'on les eût dites peintes par Van Dyck.

Entre elle et Conrad, Doralice, vêtue d'une robe de crêpe de Chine bleu de ciel, semblait une fille de la lumière, une âme venant du monde invisible dans le monde extérieur. Les bras appuyés sur le tapis fleuri de la table, et la tête dans l'une de ses mains, elle avait la pose et le regard que, dans l'admirable tableau de la madone Sixtine, Raphaël a donné à l'ange qui paraît pénétrer dans les mystères de Dieu. C'est avec ce regard qu'elle contemplait Henry, ou plutôt les miracles de la grâce qui s'accomplissaient en lui. Et, lorsqu'il s'écria, avec une ferme conviction :

« Oui, je me ferai catholique ! » Doralice dit, de sa voix émue d'une joie surnaturelle :

« Alleluia !

— Pourquoi donc ? » demanda en même temps Ghioray.

Conrad prit la main de Henry, et la serra en silence.

Blanca se souleva un peu, mit son lorgnon de-

vant ses yeux, comme pour se convaincre que c'était bien lord Henry, et s'écria :

« Mais, mon frère, quelle idée !

— Oui, j'embrasserai le catholicisme! répéta lord Henry. — Pourquoi ?..... parce que l'Église catholique est la véritable Église chrétienne.

— Vous êtes donc réconcilié avec le papisme? reprit Conrad, en souriant.

— Mon Dieu ! répondit lord Henry, en haussant les épaules j'ai agi comme Don Quichotte qui prenait les moulins à vent pour des géants, et combattait contre eux. Je ne connaissais rien du papisme que le cri *non popery* et ce qui en dérive.

— Et comment avez-vous appris à le connaître? demanda Doralice.

— Voici : lorsque, l'automne dernier, je retournai à Énisdale-Castle, mécontent de ma position, je me dis à moi-même : Tu es un misanthrope, un rêveur, et tu deviens insupportable à toi et aux autres. Tu dissipes ta vie dans une oisiveté stupide, tandis que ton temps et tes forces doivent être employés utilement ; il faut à ton activité un but et une arène, et c'est la vie publique qui te convient. Tu ne t'en es guère occupé, tu n'y as pris aucune part, dans ces dernières an-

nées, c'est mal; sors de ton apathie, cherche à devenir un défenseur, un protecteur de la liberté et de la gloire de ta nation. Ton nom a de la valeur, il est populaire dans le comté; ta fortune t'assure l'indépendance; pourquoi, à la prochaine élection, ne deviendrais-tu pas membre du parlement?

— Au lieu de cela, vous êtes devenu catholique, dit Ghioray, en riant.

— Oui, selon ce proverbe : « L'homme propose « et Dieu dispose. » Je commençai à m'orienter sur l'opinion publique, et je fus désagréablement impressionné, en voyant qu'on avait, en politique, différents poids et différentes mesures : tandis qu'on étouffait dans le sang l'essai d'une révolution dans les Indes, on l'approuvait et on l'encourageait en Italie, par l'influence des cabinets, par toute sorte de secours moraux, ou plutôt immoraux. On venait de faire une guerre meurtrière pour défendre et fortifier les droits de la couronne d'Angleterre sur une terre lointaine; mais, en Europe, d'autres monarques ne devaient plus régner sur leurs peuples, dès que ceux-ci, excités par les républicains toujours actifs, trouveraient bon de se révolter contre leurs souve-

rains. Les droits de la couronne doivent être respectés, en Europe comme en Asie, et le gouvernement auquel on les conteste doit les défendre : sa Majesté d'Angleterre aussi bien que sa Majesté d'Autriche. Écraser la révolution avec la main droite, et la relever de la main gauche, c'est une contradiction et une injustice criante. Et quel contraste avec nos grandes traditions! lorsque Pitt, l'ennemi de la révolution française du dernier siècle, et de Napoléon Ier, maintint, comme le palladium de l'Angleterre, la véritable liberté. Je n'avais jamais pensé à tout cela, tandis que je naviguais pour l'honneur et la gloire de la reine des mers ; je jouissais de sa splendeur, et, heureux dans ma vie privée, j'admettais, sans hésiter, les principes politiques de l'Angleterre comme justes, nobles et sages. Mais, du moment que je les ai connus et jugés sans partialité, j'ai apprécié autrement cette politique. Mes amis cherchèrent à me prouver qu'il était beau de défendre des peuples opprimés ; qu'il était juste de leur procurer une liberté à laquelle l'Angleterre doit sa prépondérance ; qu'il était sage de s'assurer dans tous les pays une grande popularité, afin d'aider au développement du commerce et de l'industrie.

Je ne fus pas convaincu. Tout cela, dis-je, est fort bien en théorie; mais l'application en est fausse. Mettre l'Italie sous la domination de princes libéraux, n'est qu'un moyen d'anéantir le papisme.

Oui, défendre les peuples opprimés, c'est noble; mais il faut se servir de nobles armes.

Accueillir sur le sol de l'Angleterre des révolutionnaires étrangers, leur témoigner la plus vive sympathie, quand ils ne pensent qu'à lancer des torches incendiaires contre les trônes des souverains légitimes, ce n'est point générosité, c'est hypocrisie. A celui qui me dirait être de bonne foi, je répondrais que son esprit est aussi borné que son cœur; et un cœur étroit n'est jamais noble. De plus, on doit souhaiter aux autres ce qu'on trouve bon pour soi-même. Eh bien! pourquoi ne pas commencer par exercer la justice envers l'Irlande? Pourquoi un catholique ne pourrait-il devenir vice-roi de ce pays? Et pourquoi les catholiques irlandais doivent-ils payer la dîme aux ministres anglicans et contribuer à l'entretien des familles, des églises et des maisons de ceux-ci? Est-ce juste?... Non.... Ce n'est ni juste, ni sage, et la vanterie est encore une hypocrisie.

L'État doit avoir un but plus noble que le développement des besoins matériels et des intérêts mercantiles ; il doit s'efforcer d'élever la conscience et les sentiments de la nation ; il doit travailler à rendre populaire tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, et non point appeler juste et noble tout ce qui est populaire, ainsi que le fait une presse corruptrice qui, dans son aveugle fureur de parti, infiltre jour par jour de fausses doctrines dans les masses, et célèbre ensuite sa popularité. Je crains fort que notre sagesse d'État ne consiste à transformer un hémisphère en cités commerçantes, et à empoisonner l'autre par des doctrines communistes et républicaines, afin de rendre les peuples tributaires de nos fabriques, et faire disparaître du monde, non-seulement le papisme, mais toute vie religieuse.

Ce que je vous dis maintenant, en abrégé, fut le sujet d'un long procès dans mon for intérieur. Jusque là, j'avais cru, sans examen, qu'aucun État ne reposait aussi solidement sur les principes de la liberté et du droit que l'Angleterre, et ne pouvait mieux les protéger et les défendre, à l'intérieur et à l'extérieur ; et maintenant que je voulais me rendre compte de cette conviction,

elle m'échappait. C'était épouvantable ! C'était renoncer à la meilleure partie de ma vie. Non, me disais-je, ma nation ne peut être tombée aussi bas ! Ceux qui dirigent actuellement sa politique marchent dans une voie qui nous conduirait, tôt ou tard, à la honte et au malheur ; mais il y a des millions d'individus qui pensent et sentent comme moi. J'attendrai, pour prendre part à la vie publique, que la saine raison nous gouverne, et que les jours de la vieille Angleterre luisent de nouveau. Je ne veux pas aider ma patrie à la banqueroute de sa grandeur.

Ces réflexions ne me tranquillisèrent point entièrement ; mais, remettant la politique à de meilleurs temps, je m'occupai des questions religieuses ; je me demandai d'où venait la haine furieuse contre l'Église catholique, et sur quels motifs elle s'appuyait, et je trouvai la réponse dans l'histoire de l'Angleterre et dans les sanglantes annales de l'Irlande. La haine est le cachet de l'apostasie ; nous haïssons l'Église, non à cause des faiblesses humaines qui se sont manifestées chez quelques uns de ses membres, mais parce que sa divinité répugne à notre esprit terrestre.

C'est assurément une excellente chose que notre

liberté civile et politique, notre *self government* qui maintient le respect pour la loi et les anciennes coutumes. Ce sont là d'excellents matériaux pour la grandeur d'un peuple, si un élément surnaturel, si la charité chrétienne l'animait. Je ne doute pas que des particuliers ne la possèdent; mais l'Église anglicane ne l'a pas plus que son sanguinaire fondateur, la Barbe-Bleue dans la pourpre. Pour des vues particulières il abandonna l'Église mère et justifia son apostasie par des calomnies et des offenses sans bornes. Il chercha à effacer dans une mer de sang l'origine de l'Église dont il se fit le chef; et la tragédie qu'il joua en Angleterre fut si terrible, si déchirante, qu'elle extorqua l'aveu que l'Église réformée était la véritable Église. Le prestige fut si grand, l'impulsion si violente, que la révolte se nourrit du sang des martyrs catholiques, des larmes des confesseurs catholiques, et des lois de confiscation et de persécution contre les fidèles. C'est seulement après la révolution de 1772 que les lois en Irlande devinrent plus humaines, et qu'on abolit, par exemple, celle qui mettait à prix la tête d'un prêtre disant la messe comme celle d'un loup : cinquante livres !

Et, parce que notre soi-disant réforme vient des motifs les plus personnels de l'égoïste réformateur royal, l'Église anglicane a un défaut qui la stigmatise comme séparée de l'Église chrétienne, elle manque de ce souffle vivant du Saint-Esprit qui éveille et anime la charité : l'amour divin, l'amour du sacrifice! Notre charité ne s'élève pas plus haut qu'à la taxe des pauvres, à l'érection de superbes édifices philanthropiques. On obéit à la foi exactement, froidement, machinalement. On agit selon la lettre, mais non selon l'esprit. Ou se donne mille peines pour remédier à la corruption des mœurs de la classe ouvrière : combien ne voit-on pas d'associations, de comités, de quêtes ! mais tout cela est pour ainsi dire mort en venant au monde, glacé par une religion dont l'autel n'est plus le calvaire. Seule, l'Église catholique garde cette force qui se renouvelle chaque jour par le sacrifice divin; et, faisant contre-poids à l'égoïsme et au sensualisme, élève l'âme au-dessus de la vie matérielle, en lui imprimant une direction céleste.

Elle est née dans le sacrifice, elle l'annonce et le propage par sa vie, ses souffrances, sa charité; elle le crée dans ses martyrs et dans

ses saints, maintenant comme aux temps apostoliques.

Je me ferai catholique parce que le catholicisme a des martyrs et des saints, et point uniquement des vertus médiocres ou des vices.

O Doralice! combien ai-je pensé à vous! combien je vous ai demandé pardon! Quelquefois je voulais vous écrire; mais alors s'éveillait un peu de dépit, un peu de honte. Je ne me sentais pas d'ailleurs encore assez préparé. Je parcourus l'Irlande et l'Angleterre catholique qui, jusque-là, étaient pour moi terres inconnues, et j'y entendis de nouveau tout ce que vous disiez lorsque vous réfutiez miss Dundee et moi. Et je lus aussi la sainte doctrine catholique qui remonte jusqu'aux premiers siècles, même jusqu'aux apôtres. Je n'en avais aucun soupçon. Dans nos écoles, on s'occupe avec zèle de l'antiquité païenne, mais l'antiquité chrétienne reste pour nous un livre fermé avec sept cachets. Des Pères de l'Église, je n'avais entendu nommer que saint Augustin; et on ne sait si on doit s'étonner de l'aveuglement ou de la fausseté, quand on le voit cité pour ainsi dire comme un précurseur de nos réformateurs, lui qui a dit : « Je ne croirais pas à l'Évangile si

« l'Église ne reconnaissait son authenticité ; » et : « La discussion sur une doctrine de la foi est « terminée, aussitôt que l'Église s'est prononcée. » Eh bien ! je ne peux revendiquer pour moi une intelligence plus élevée, un esprit plus pénétrant, un cœur plus grand que saint Augustin ; c'est pourquoi, après une année inquiète et pénible, je veux faire le pas auquel est obligé l'heureux mortel qui a trouvé la vérité : je veux l'avouer devant Dieu et devant le monde ! je veux aller à Rome pour y prononcer mon *Credo*, là où les premiers chrétiens de l'Occident faisaient leur profession de foi au prince des apôtres.

— Un homme d'honneur doit suivre sa conviction ! s'écria Ghioray. Mais, je vous prie, pourquoi voulez-vous faire ce grand bruit ? Un pas si éclatant est inutile pour celui qui vous connaît ; il est inutile pour celui qui ne vous connaît pas ; et on vous attribuera de faux motifs. De nos jours, le monde n'est pas assez fidèle chrétien pour croire à des conversions par la foi seule ; et je crois qu'en cela, il a raison. Nous sommes tous d'accord que les femmes vivent de sentiments et d'imagination ; le changement est leur élément et les émotions leur vie. Tout cela est

excité puissamment par une conversion. Où reste-t-il là place pour la foi? Chez les hommes, les impulsions sont plus secrètes et moins dans leur nature ; c'est pourquoi, lorsqu'ils font un tel pas, on s'occupe davantage du motif. Évitez donc plutôt ce bruit! votre foi est une chose de conscience, dont vous n'avez à rendre compte qu'à Dieu.

— Parce que ma foi est une chose de conscience, je dois l'avouer publiquement, répliqua lord Henry sérieusement. Je le dois à Dieu : il a fondé sur la terre une Église visible sous un chef visible, avec des signes visibles de sa grâce, les sacrements; ce serait une contradiction envers cette disposition divine si je voulais me tenir pour ainsi dire caché. Je le dois au monde : il entend maintenant un si terrible et si étourdissant concert de mensonges ; tout ce qui est faux, corrompu, injuste, crie et s'agite si constamment pour sa cause, que le monde pourrait se figurer à la fin que tout est mort, excepté le matérialisme et le rationalisme. Eh bien! je parlerai au monde par une action vivante, qui frappe ce mensonge au visage. Je le dois à l'Église offensée, calomniée, persécutée et indiciblement aimée. Oui, je

veux qu'elle ait la joie de voir un de ses fils se jeter dans ses bras, et préférer d'être offensé avec elle qu'exalté en dehors de son sein. Je me le dois à moi-même : il y a de nos jours assez de lâches qui se taisent; et pourtant ces jours demandent de courageux confesseurs. Si je voulais me taire et n'être catholique qu'aux yeux de Dieu, cela ressemblerait un peu au reniement de saint Pierre, lorsque le Sauveur fut livré à ses ennemis. Moi, homme libre et indépendant, je ne puis m'imprimer la flétrissure de la lâcheté; je le dois à mes enfants ; je ne veux pas qu'ils disent un jour en rougissant : Notre père a craint d'honorer la vérité ; le sentiment et l'action n'étaient pas *un* chez lui ; la cause brûlait son âme et faisait battre son cœur, et sa bouche n'osait l'avouer par respect humain. Je le dois à mon prochain : je veux que personne ne doute de ce que je suis! que personne ne me croie d'accord à moitié ou aux trois quarts avec les idées que j'ai abandonnées, que personne ne reste par ma faute dans cette erreur qu'on peut connaître la vérité sans l'avouer. Demain j'irai à Rome.

— Moi aussi, » lui dit Conrad, qui l'avait écouté avec la plus vive attention.

Lord Henry jeta sur lui un regard joyeux et interrogateur, pendant que Conrad disait à Doralice :

« Vous vous rappelez peut-être encore, madame la comtesse, quel culte j'avais pour le vrai, le beau, le bien ? Tous les efforts de l'esprit humain, tous les sentiments du cœur se fondaient en une espèce de rien abstrait que je nommais hautes notions de principes. Depuis un an, je suis épris d'une idée tellement grande que l'humanité en a vécu déjà dix-huit siècles. Je veux l'étudier ; et je crois la pouvoir mieux approfondir à Rome.

— Peut-on savoir quelle est cette idée? demanda Doralice en souriant.

— Certainement. « Vous êtes Pierre, et sur « cette pierre je bâtirai mon église. »

— C'est en effet une idée immense! dit lord Henry ; c'est le géant Atlas qui porte le monde..., le monde surnaturel.

— Qu'avez-vous, Doralice? » s'écria Ghioray.

Elle s'était renversée un peu sur son fauteuil. La joie avait coloré son visage qui bientôt devint pâle d'émotion. Elle se couvrit la figure de ses mains comme si elle ne voulait pas encore

exprimer ses plus chères espérances, et dit ensuite avec calme à son mari :

« Cher Franz, je suis heureuse !

— De cette idée ? demanda-t-il sèchement et d'un ton qui exigeait une réponse.

— Non, mon ami ! je me réjouis de ce que M. de Friedingen cherche à se la rendre intelligible.

— Mais pourquoi devez-vous aller pour cela à Rome ? demanda Ghioray.

— Est-ce que je le sais ? répliqua Conrad pensif. On a quelquefois un attrait mystérieux pour tel lieu, pour tel homme. Plus tard, le pourquoi se dévoile : c'était en nous une disposition divine à laquelle se rattache la direction décisive de notre vie. Je dois voir l'homme que toute la chrétienté nomme le Saint-Père, et qui, à mes yeux, porte une double gloire : inflexible gardien et défenseur de la vérité et du droit, vis-à-vis du mensonge et de l'injustice, il est méconnu et calomnié ! Je conclus de là qu'il doit y avoir quelque chose de divin en lui, une conscience surnaturelle de l'obligation de rendre témoignage à la parole de Dieu : « Sur cette pierre « je bâtirai mon Église et les portes de l'en-

« fer ne prévaudront pas contre elle. » — L'indicible misère de notre époque qui se manifeste publiquement dans la vie civile et politique ; l'affreux affaiblissement des caractères, conséquence de l'estime qu'on accorde par-dessus tout aux intérêts matériels ; enfin, l'égoïsme dominant le reste, tout me faisait l'effet, depuis une année, d'engloutir l'humanité comme dans un navire qui fait eau de toutes parts sans que l'équipage s'en aperçoive, enivré qu'il est par l'amour du bien-être et de l'indépendance sans limites. J'étais aussi sur le vaisseau et j'avais toute ma raison, ainsi que d'autres qui se trouvaient avec moi, et nous disions : Nous allons périr! Mais nos voix se perdaient dans le tumulte des gens pris de vertige. L'indifférence avec laquelle on regarda la guerre de la Lombardie prouve suffisamment que les conducteurs du vaisseau ont perdu la boussole du sentiment du droit et, par cette raison, naviguent vers la pleine mer de la révolution. Et ces pilotes occupent les trônes de l'Europe. Les trônes, les États, les peuples, peuvent-ils encore être sauvés, ne sont-ils pas rongés par le ver du personnalisme le plus effrené ! ne tomberont-ils pas dans le gouffre de la corruption ! De mille

questions, et la plus directe fut celle-ci : Pourquoi veux-tu avec des yeux ouverts te laisser entraîner dans l'abîme? Et lorsque je cherchais autour de moi une ancre que je pusse saisir, ce ne fut ni une plus grande mesure de liberté politique, ni l'introduction de telle loi et de telle institution; ce ne fut point la science scolastique, moins encore les doctrines du journalisme; non! le salut radical se trouvait ailleurs! L'ancre du salut est rivée à la pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Et celui-là seulement qui appuie sur elle tout l'appareil de sa sagesse, de sa science, de sa pénétration, peut acquérir de nouveau force et courage; parce que, prenant racine dans quelque chose de divin et d'éternel, il sera nourri et animé par une influence surnaturelle. Je ne puis donner cette impulsion au monde, mais je puis me la donner à moi-même! j'ai été jusqu'ici incrédule, sans une religion positive. Je veux aller à Rome. C'est là qu'a été établi le roc, c'est le lieu où la foi a produit ses plus grands miracles, où elle a fait, des descendants des empereurs, des successeurs de la croix. Là se fera peut-être un miracle en moi.

— Vous courez le danger de voir le roc de saint Pierre pulvérisé, dit Ghioray. La chaire apostolique a perdu depuis longtemps sa gloire aux yeux des peuples.

— Elle la regagnera sous la couronne d'épines, » dit Doralice.

Lord Henry s'écria en même temps :

« Il est vrai, cher Ghioray, que vos paroles sont journellement communiquées au monde sur tous les tons et en mille variations. Mais par qui ? N'est-ce pas par ceux qui se sont soustraits à l'autorité du Saint-Siége, ou qui désirent s'y soustraire? donc, par les protestants et les mauvais catholiques, ou par ceux qui ne veulent reconnaître aucune autre autorité que la leur : les incrédules révolutionnaires qui ont déserté toutes les églises, toutes les synagogues, mosquées et pagodes du monde entier, et se sont alliés fraternellement aux loges et aux sociétés secrètes. Ceux-ci expriment par cette prophétie l'ardent désir de leur grand cœur.

— Je vous assure qu'un très-grand nombre de protestants ne partagent nullement ce désir, dit Conrad. Ils possèdent encore certaines doctrines chrétiennes auxquelles ils sont attachés, partie

avec tendresse, partie avec ténacité; et ils ne peuvent oublier qu'ils doivent à l'Église catholique, à l'Église mère, de leur avoir conservé ces doctrines dans toute leur pureté.

— Le courant de l'époque s'oppose au gouvernement de la conscience, dont le siége catholique est le représentant, dit Ghioray.

— Il l'est aux yeux des révolutionnaires, répliqua lord Henry, parce qu'il ne nomme pas le vice vertu, le crime une grande action, le mensonge vérité, et Satan maître. Alors on l'accuse de vouloir troubler les consciences ou les opprimer. Du reste, il me paraît que la tendance des esprits dans la catholicité, loin d'être contre le siége apostolique, se tourne beaucoup vers lui; comme si elle, qui seule aurait le droit de s'en plaindre, — et non les juifs et les païens, — l'approuvait et justifiait son opinion en s'efforçant de la rendre claire aux autres.

— Les idées de liberté, d'unité nationale, de gouvernement républicain, fermentent chez les peuples, comme la lave du cratère, dit Ghioray. Une violente éruption, et le roc de saint Pierre aura disparu.

— Si vous disiez : Et le pape Pie IX sera un

martyr, vous pourriez avoir raison! s'écria lord Henry, mais un pape et le roc de saint Pierre ne sont pas une même chose. Le pape est un homme mortel comme nous tous. Un poignard, une maladie, peuvent lui apporter la mort; mais alors un autre prend sa place, car la papauté vivra jusqu'à la fin des temps.

— On peut exprimer mais non prouver une telle assertion, reprit Ghioray. Toutes les institutions humaines durent un temps et s'éteignent peu à peu, quand le principe qui les a établies se corrompt. Le principe et la base de la papauté, c'est la foi des catholiques, et celle-ci s'affaiblit par le frottement avec ceux qui pensent autrement, et par l'influence de la science et du développement de l'intelligence.

— D'après cela, il serait beaucoup plus sage, répliqua lord Henry, de ne pas faire des révolutions, qui coûtent tant de sang, de larmes et d'argent, et de laisser marcher la papauté vers sa ruine. La catholicité peut d'autant moins se soustraire à l'influence dont vous parlez que le foyer de la science et de l'intelligence se trouve dans son sein, et a les rapports les plus intimes avec la foi. Mais il y a quelque chose de très-particulier dans la

papauté; malgré toutes les prophéties et les arrêts de mort, elle ne veut point mourir. On dit qu'elle est maintenant à l'agonie. Au contraire, il se développe en elle, d'une manière surprenante, une vigueur juvénile. D'où vient cela? si ce n'est que la papauté n'est pas une institution humaine, mais une institution divine : une institution fondée par le Fils de Dieu, disant à Pierre : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » Et cela tant que son troupeau reste ici-bas, jusqu'à la fin des temps. Je ne sais, cher comte, si vous attachez de la valeur à l'Écriture sainte? Si vous n'y avez pas foi, nous entendre sur ce point, comme sur tout autre, devient impossible ; mais, si vous y croyez, pourquoi mettriez-vous en doute cette parole de Dieu?

— Je ne suis pas théologien et je ne désire point le devenir; par conséquent, ce n'est pas mon affaire d'examiner chaque article de foi en particulier; j'accepte comme vraie la doctrine qu'on me donne appuyée sur une autorité.

— Ce sont des sentiments catholiques, s'écria lord Henry.

— Pas tout à fait, reprit Ghioray en souriant. Je suis de mon temps ; et, parce que je suis son

fils, je tiens à lui par mille liens ; je désire ce qu'il demande, et j'attends ce qu'il espère. En mettant de côté quelques écarts, l'esprit d'une époque est la connaissance de ses besoins : c'est sa raison.

— La passion prend souvent le masque de la raison, et elle joue parfois merveilleusement son rôle.

— Cela peut arriver aux pauvres enfants d'Adam! et même plus qu'il ne le faudrait.

— Eh bien! dans ce cas, les doctrines de la foi seraient-elles jugées par la raison?

— Vous allez sur un terrain étranger.

— Nullement. Je voudrais vous prouver qu'en appeler à la raison, c'est subordonner la doctrine divine à la passion humaine. L'orgueil, l'ambition, l'égoïsme, la haine, entrent comme des animaux féroces dans les profondeurs de l'âme, enfoncent leurs griffes dans notre cœur, le déchirent, et nous terrassent.

— Oh! c'est bien vrai! soupira Blanca qui, pour la première fois, prenait part à la conversation. Jusque-là, elle avait pensé : « Comment me suis-je égarée ici? Impossible que ce soit *Venezia la bella!* Est-ce que Venise n'est pas la patrie du

carnaval, des régates et des barcarolles?..... Et voici trois hommes qui parlent des choses les plus ennuyeuses du monde, et de la manière la plus incompréhensible. Personne ne songe à moi, personne ne me distrait! C'est inoui!... Est-ce qu'on me prend pour une veuve inconsolable? Non!.... ils ne sont pas si bons!... Est-ce que le chagrin et l'ennui m'auraient déjà enlaidie?... Dieu du ciel! si, à toutes mes peines se joignait encore ce malheur, ce serait trop dur! »

Elle s'éveillait de ses mélancoliques pensées, avec quelque espoir d'une conversation plus agréable, lorsqu'elle entendit lord Henry parler des passions, et elle crut le moment propice pour faire remarquer sa présence. En effet, lord Henry, ne voulant pas discuter plus longtemps avec Ghioray, se leva, avança une chaise près de Blanca et s'assit à côté d'elle.

« Ma charmante sœur, permettez-moi d'admirer ces magnifiques dentelles que des fées ont tissées autour de vos belles mains blanches comme le lis. Est-ce que ce sont des dentelles de Venise, ou de Gênes?

— De Venise. Et elles méritent votre admiration, » dit Blanca, en laissant flotter, comme un

drapeau de paix, la précieuse dentelle autour de sa main. Elle oublia son chagrin et sa mauvaise humeur, pendant que lord Henry continuait à lui parler sur ce ton.

Ghioray questionna Conrad sur son voyage à Rome, sur son intérêt pour le pape, et lui demanda s'il partageait la manière de voir de lord Henry, et s'il voulait aussi se faire catholique. Doralice fut effrayée de cette question faite avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'aller au théâtre. Conrad répliqua en souriant :

« Vous allez trouver sans caractère un homme qui ne peut vous donner une réponse décisive. Madame la comtesse vous dira qu'il y a une année, ma devise était : « Que sais-je? » On ne sort que lentement de ce système de doute dans lequel je suis entré, faute d'une religion positive. L'action m'est devenue étrangère. Le doute rend indifférent à toute conviction, et une conviction est le ressort de nos actes. Il me sera donc difficile de répondre à votre demande. Quant à ce qui concerne la liberté de l'Italie, je ne crois nullement, comme vous, monsieur le comte, que la chaire apostolique lui soit un obstacle. L'histoire nous montre les papes, pendant tout le moyen âge, et

aussi longtemps qu'ils possédèrent une grande puissance politique, comme les protecteurs de la liberté italienne contre les empiétements des souverains étrangers. Quelquefois, les cris de l'ancienne république romaine se faisaient entendre à Rome, et des factions rebelles s'enthousiasmaient de telle manière pour le *senatus populusque romanus*, que les papes furent forcés de fuir à l'étranger, devant les désirs de liberté du peuple romain. Au quatorzième siècle, lorsque, dominés par l'influence française, ils établirent leur demeure à Avignon, pendant dix-sept ans, Rome aurait pu d'autant plus facilement s'organiser une forme de gouvernement révolutionnaire qu'elle possédait un tribun adoré, et que, d'ailleurs, ce vertige ne se bornait pas seulement à la ville éternelle. Mais bientôt, Cola di Rienzi fut tué dans une révolte ; les troubles, les inimitiés, les discordes continuèrent; et ce fut seulement lorsque les plus éclairés et les plus fidèles amis de la patrie eurent la prépondérance, et ramenèrent les papes dans Rome dévastée et appauvrie, que cette ville recouvra l'ordre et la paix. Qu'on juge comme on le voudra le séjour des papes à Avignon, une chose est certaine : ils ne furent pas

un obstacle à ce que Rome réalisât son rêve de liberté républicaine, et l'Italie son chimérique espoir d'unité.

— Il faut aussi s'occuper des études de l'histoire contemporaine, celle qu'on aide à faire surtout. Jusqu'ici, celle de mon propre pays m'a occupé exclusivement.

— Cela rend partial, dit Conrad. Mais, du présent, on apprend ce que les peuples veulent ; et, du passé, ce qu'ils peuvent. »

Doralice était heureuse que son mari entendît exprimer ses sentiments, à elle, par un homme qui, d'après ses idées, aurait dû être plutôt un ennemi qu'un ami de la papauté. Elle se tut par prudence. Elle croyait plus sage de ne pas contrarier la manière de voir de Ghioray, devant des étrangers, et de paraître dans le plus parfait accord avec lui. C'était chose difficile de ne pas blesser un homme aussi vaniteux et aussi susceptible ; mais Doralice était bien fille de sa mère, quoique transportée, pour ainsi dire, de la terre au ciel. Mme de Derthal ne songeait à gagner tout le monde par son amabilité, que pour arriver à des fins toutes naturelles. Doralice, au contraire, ne voulait être qu'un instrument de la grâce, et,

par un amour surnaturel, attirer les âmes vers Dieu. Elle avait accepté la solitude du cœur, avec une sincère résignation, et comme un moyen qui la conduisait à son but. « Mon Dieu ! vous le savez, disait-elle, il y a dans mon cœur quelque chose qui pourrait se perdre, jusqu'à l'anéantissement, dans un autre cœur !.... Mais avec cela, votre amour et mon âme ne trouveraient pas leur compte. Vous prenez soin de moi selon mes véritables besoins, et vous me donnez ce qui détache mon cœur de la terre, au lieu de l'y enchaîner. »

Lorsque, entre son mari et Conrad, il fut question de la Hongrie, elle appuya sur la nature particulière du pays, sur le caractère du peuple, parce qu'elle savait que Ghioray aimait ce sujet, et parce que, devant Conrad, elle désirait, autant que possible, paraître contente de son sort.

« Le Hongrois, à l'imagination ardente et féconde, est le digne fils de la Pusta (Hongrie), dit-elle. Ce pays doit avoir, ce me semble, une certaine ressemblance avec les déserts de l'Orient et les landes asiatiques, par son uniformité et ses solitudes majestueuses. Rien n'est plus beau qu'une promenade à cheval dans la Pusta, par une belle soirée d'été. La vue s'étend incommensura-

blement. Rien ne borne l'horizon. On regarde comme dans l'immensité. L'oreille ne perçoit aucun son, aucun souffle. On croit qu'on pourrait entendre le bruit du brin d'herbe desséché et le vol des mouches dans l'air tranquille. L'immense plaine brûlée par les feux de l'été a une teinte brune à laquelle le soleil couchant donne quelque chose de doré et de brillant. A aucun spectacle de la nature, je n'ai senti autant vivre mon âme. Mille autres lieux sont plus frais, plus riches, plus variés! L'un nous sourit, l'autre nous entoure d'images romantiques, tel autre nous enivre par la plénitude de ses couleurs et de ses formes; la Pusta n'a rien de tout cela. Elle exhale une espèce de poésie primitive: la mélancolie de la passion.

— Quel contraste avec votre patrie, le Rheingau! s'écria Conrad.

— Il serait difficile de s'en imaginer un plus grand.

— Néanmoins, vous gardez toujours une prédilection pour votre Rhin, dit Ghioray.

— C'est ma patrie, le pays de ma jeunesse; je l'aime comme on aime la maison paternelle, la langue maternelle, instinctivement, invinciblement.

— Ainsi j'aime les forêts de hêtres et les vieux chênes du verdoyant Holstein, près des rives de la mer Baltique, s'écria Conrad.

— Au bord du Rhin, il n'y a pas de solitude, reprit Doralice. C'est un mouvement perpétuel, un va-et-vient qui distrait et étourdit. Je préfère le calme, le silence; l'âme s'y recueille mieux. C'est pourquoi la Pusta me plaît: elle me donne le sentiment d'une vie indépendante de tout tumulte du monde. Mais il ne faut pas croire, monsieur Friedingen, que toute la Hongrie soit ainsi; elle a des collines couvertes de vignes et de forêts, des prairies fertiles, où paissent de blanches génisses aux longues cornes, gardées par des bergers à cheval, dont le large chapeau ombrage un visage bronzé, aux traits prononcés, aux yeux noirs, au nez beau et droit. Ce sont des physionomies sérieuses et expressives, dans lesquelles le caractère matériel ne domine pas; et, pour cette raison, elles intéressent. C'est un peuple gai; tous sont chanteurs et danseurs innés. Mais c'est aussi un peuple intelligent, dont on pourrait tirer un bon parti, si on l'amenait à perdre sa trop grande estime de lui-même, et à développer ses capacités pour le bien. Alors, il ne laisserait pas dévorer ses

meilleures forces par le parti révolutionnaire qui, de nos jours, cherche à miner toute l'Europe.

— Nous devons chercher à nous aider nous-mêmes, en prenant une position menaçante, dit Ghioray. Celui qui n'exprime pas son mécontentement est, avec raison, considéré comme satisfait.

— Mais cette opposition ne devrait, ni détourner du droit chemin, répliqua Doralice, ni employer des moyens défendus. Le manége des révolutionnaires a quelque chose d'infâme, parce qu'il excite les mauvaises passions, paie la trahison et achète l'infidélité.

— Je m'étonne que vous vous soyez établis ici, où l'on cherche à répandre ces doctrines, dit Conrad. Il me semble que vous devez y voir beaucoup de mécontentement, beaucoup de choses douloureuses.

— Où en est-il autrement dans le monde, à présent? demande Doralice.

— Quoique je m'intéresse à l'Italie, reprit Ghioray, elle ne me touche pas tant le cœur que mon propre pays. Mais je possède ici une maison, le climat convient à ma femme, et l'hiver amène un grand nombre d'étrangers qui composent

notre cercle. Venise est un séjour agréable pour nous.

— Lorsque je retournerai dans le Nord, au printemps prochain, je vous retrouverai donc ici? demanda Conrad.

— Nous comptons y rester jusqu'à la moitié d'avril, répliqua Ghioray, et nous serons charmés d'apprendre si votre « grande idée » actuelle vous a ou non abandonné.

— Est-ce que votre départ reste fixé à demain? demanda lord Henry à Conrad. S'il en est ainsi, nous ferons le voyage ensemble. »

Conrad accepta volontiers cette proposition. Il espérait apprendre bien des choses de lord Henry; puis, le motif de sa petite inimitié, non avouée, n'existait plus.

Lord Henry dit à Ghioray :

« Me permettrez-vous de laisser chez vous mes enfants? Je ne le demande pas à Doralice, car je suis sûr de sa réponse.

— De la mienne aussi, je l'espère, dit Ghioray. Partez tranquillement. Vos enfants seront bien gardés chez Doralice, et ils nous sont un gage que vous ne resterez pas trop longtemps absent.

— Mon cher Henry, ne pourrais-je me réunir à vous, demanda Blanca. Je désire depuis longtemps visiter Rome.

— Ma gracieuse sœur, dit lord Henry en riant, avant que vous soyez prête à partir, avec vos femmes de chambre, vos chiens, vos perroquets, M. de Friedingen et moi nous serons à Rome, car nous voyagerons avec le courrier.

— Calomnie! Henry. Je ne voyage pas avec d'autres perroquets que mes femmes de chambre; je n'ai qu'un petit chien qui trouverait sans doute grâce à vos yeux, puisque c'est un des plus ravissants modèles de *King-Charles-bread;* et Dion a son écureuil. Voilà tout.

— C'est très-peu pour vous, mais beaucoup trop pour nous, ma charmante sœur, dit lord Henry, avec fermeté. Mais, si vous le désirez, je vous chercherai une demeure.

— Non, non! Je ne veux pas aller aussi loin toute seule! J'irai plutôt à Milan, car Paris a peu d'attraits pour moi, cet hiver. »

On lui répondit par une exclamation d'étonnement et de désapprobation générale; mais Blanca reprit :

« Les affaires politiques ne nous regardent pas,

nous autres femmes ; peu m'importe que Milan appartienne à l'Autriche ou à la Sardaigne. Peut-être la société y est-elle très-agréable, très-animée. Les gens qui font les révolutions politiques travaillent toujours pour l'amélioration des institutions sociales, et sont favorables aux pauvres femmes opprimées dont le cri de douleur est enfin entendu !

— Blanca ! dit Doralice d'un ton suppliant, épargnez-nous de tels discours. Tout homme sensé sait à quoi s'en tenir. Le *cri de douleur* des femmes opprimées n'est pas seulement une hypocrisie, mais encore un ridicule ; car on sait fort bien que celles qui poussent ce cri se sont soustraites, depuis longtemps, à l'oppression supposée. Lorsque les femmes recommenceront à devenir des épouses et des mères chrétiennes, et comprendront leur destinée et leur dignité, le cri de douleur cessera. Mais des révolutions politiques et sociales n'obtiendront jamais cela ; car elles sont dirigées contre la fidélité, l'honneur et le devoir. La femme qui reste inébranlable sur le terrain du devoir n'est pas opprimée. Elle est munie d'une telle force morale que la tyrannie lui procure une plus grande liberté intérieure. »

Tous gardaient le silence, même Blanca qui se disait : « Je prendrai la route de Paris par Milan. Je connais tels et tels, tous gens agréables... Peu m'importe leur opinion..... J'ai en horreur les hommes qui font de la politique! Et ceux qui s'occupent de théologie me sont plus insupportables encore! De ceux-ci, je n'en avais aucune idée ; et je devais rencontrer cette espèce de gens à *Venezia la bella!* Mon Dieu! que d'expériences on fait! Que de déceptions l'on trouve! »

Le lendemain matin, Conrad et lord Henry partirent pour Rome, et Doralice, agenouillée devant la victime éternelle, à *Maria della salute*, remercia Dieu de la plénitude de grâces merveilleuses et inespérées dont il l'avait inondée dans ces vingt-quatre heures. La lumière de son cœur était si grande et si pure qu'elle n'éclairait que son amour pour Dieu, jamais son moi! il restait dans l'ombre. Cependant, quand elle remercia Dieu d'avoir conduit M. de Friedingen dans le chemin de la vérité, elle lui rendit grâces de ce que Conrad partait aussitôt après lui avoir donné cette consolation. Si l'intérêt qu'elle lui portait, quand ils n'étaient point d'accord sur les questions élevées, était si vif, combien aurait-il pu s'accroître

dès qu'ils verraient par les mêmes yeux, vivraient du même esprit, aimeraient d'un même cœur! Une douleur indicible voulut s'éveiller en elle et la faire descendre dans l'abîme, comme le cygne malade qui, abandonné des siens, cache sa tête sous son aile, et descend dans les flots. Mais Doralice s'arracha au sentiment de cette douleur, et se réfugia dans le cœur de son Dieu par cette invocation ardente : « Je suis à vous! secourez-moi. » Et l'énergie surnaturelle dont l'homme a besoin pour combattre contre lui-même rentra dans son âme, et elle embrassa de nouveau la croix bien-aimée qui, pour elle, n'était plus un bois de supplice, mais un bois odoriférant, d'une douceur merveilleuse.

FOI ET SAVOIR.

Lord Henry et Conrad avaient été ennemis tant qu'ils s'étaient recherchés eux-mêmes; ils devinrent amis dès qu'ils cherchèrent Dieu. Des intérêts matériels peuvent unir les hommes; mais ces liens durent le temps d'atteindre un but, de réussir dans une spéculation. En général, ces intérêts divisent ; car chacun, dans sa poursuite avide d'un gain, d'un avantage, d'une jouissance, gêne l'autre dans son chemin. Mais, dans la voie du surnaturel, l'égoïsme perd ce développement funeste que lui donne le monde, et trouve assez d'espace pour atteindre son but.

Lord Henry était impatient d'arriver à Rome,

et d'y faire les préparatifs de son dernier pas. Il avait déjà projeté son plan.

« Je connais les dogmes de l'Église, dit-il à Conrad ; mais je veux approfondir davantage son organisation intérieure. J'étudierai ses institutions, ses forces, ses moyens. Elle doit me devenir plus familière que les archives de ma propre famille. Et, lorsque j'aurai pénétré dans son esprit et dans sa vie, selon la mesure de mes capacités ; lorsque, imprégné de lumière comme la pierre phosphorique, je pourrai donner moi-même la lumière, je reprendrai mon projet de l'hiver dernier, je chercherai à entrer dans le parlement.

— Ne croyez-vous pas que l'Angleterre persévérera, pour le moment, dans sa politique ? S'il en est ainsi, pourquoi vouloir vous mêler des mensonges et des intrigues qui n'auront qu'un déplorable succès ?

— Pour les combattre ! L'hiver passé, je renonçai à ce projet, parce que je ne me rendais pas bien compte avec quelles armes, et pour quelle cause je pouvais lutter ; maintenant, je le sais. Le bon droit foulé aux pieds, et la vérité calomniée, trouveront en moi leur champion, et me donneront des paroles pour les défendre.

— On ne vous choisira pas. Vos vues ne sont pas populaires, et vos adversaires emploieront tous les moyens pour empêcher votre élection.

— J'aurai au moins fait mon devoir en m'offrant pour combattre, répliqua lord Henry, avec impassibilité.

— Et quand même vous seriez élu, vous n'obtiendriez autre chose que de voir votre voix couverte par toutes les autres.

— Ce motif ne m'arrêtera pas davantage. Un soldat fidèle se laisse-t-il décourager par le nombre supérieur de l'ennemi? D'ailleurs, j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas, dans la grande masse des aveugles, beaucoup de gens qui considèrent avec horreur le système d'hypocrisie employé pour le triomphe de l'injustice, et en faveur de l'antique haine contre l'Église catholique. Ce masque tombera, et d'une façon terrible, quand les éléments révolutionnaires que l'Angleterre protége en Italie éclateront dans son propre sein. Que de riches matières inflammables n'y trouveront-ils pas? Le prolétariat est à son apogée matériel. Une multitude d'ouvriers vivent et meurent attachés aux machines de la fabrique dans laquelle ils sont nés, et pour laquelle ils semblent avoir été créés. L'af-

freuse misère, la corruption, le manque total de religion, chez la grande majorité du peuple, sont des germes féconds d'idées révolutionnaires; et l'observateur qui ne se laisse point étourdir par les fanfares de liberté et de progrès que fait entendre l'Angleterre, et regarde cette profonde misère, voit que c'est là où il faut une régénération. Beaucoup, j'en ai l'espoir, ont cette intelligence; et chacun recueillera dans son champ les matériaux nécessaires à cette gigantesque réforme. Le mal peut être encore étouffé ou détruit par une résistance énergique; et, de ce combat, sortira, pour la nation, une nouvelle époque de prospérité, d'honneur et de gloire, reposant sur la base véritable de la fraternité : la charité chrétienne.

— Quelle soif d'action vous dévore! dit Conrad en souriant.

— Oui, s'écria lord Henry, je dois faire fructifier le denier que la grâce a fait tomber dans ma main; je dois travailler pour ce que j'aime. Je n'ai jamais aimé qu'avec ardeur.

J'aime ardemment mon Dieu, ma foi, mon Église; par conséquent, je hais aussi vivement le diable et tout ce qui a des rapports avec lui. Il

faut que je le persécute ! C'est dans ma nature. Un point par lequel l'Église catholique m'attire puissamment, c'est que sur son propre terrain elle cherche à régénérer ses membres. Elle n'envoie point la Bible chez ceux qui appartiennent à d'autres confessions, mais elle a soin que son peuple apprenne à connaître l'Évangile et le catéchisme, à l'école et à l'église, et le fasse aimer dans le monde par mille œuvres de charité. Jésus-Christ agissait ainsi ; c'est pratique, et cela occupe l'esprit et le cœur. C'est mon affaire ; les abstractions ne me suffisent point. Je ne me contente pas d'aimer, non, je dois encore agir. »

Ce n'était nullement l'affaire de Conrad. Accoutumé à vivre seul, sans aucun lien qui l'attachât à l'humanité, il avait perdu l'habitude de l'action. Sa naissance, sa position, lui imposaient certains devoirs traditionnels ; et de cette loi naturelle dérivaient pour lui des rapports avec autrui ; mais il ignorait la grande loi de la charité, l'union en Jésus-Christ, que représente et prescrit l'Église.

Lorsque finit son rêve d'été, comme il nommait les jours passés au Rheingau, il se plongea d'abord dans une froide résignation. Cependant

cette disposition dura peu, car il avait aimé Doralice véritablement. C'est une grande grâce de Dieu, que ce sentiment, hélas! si souvent avili et profané, puisse devenir aussi un fil conducteur qui d'un sombre labyrinthe mène à la lumière. A ses yeux, Doralice ne faisait pas partie de la masse des femmes qui, vivant dans un certain demi-jour de l'intelligence, mènent une existence passive; mais elle n'appartenait pas non plus aux femmes remarquables qui, par les qualités transcendantes du caractère, de l'esprit, de l'amabilité, exercent une grande influence dans leur cercle et même au delà.

Doralice était pour Conrad une femme particulière, qui suivait une flamme du cœur ou de l'esprit sans jamais perdre de vue la direction qu'éclairait cette lumière d'une nature céleste. Et son but n'était ni une illusion de l'orgueil ni une recherche de l'égoïsme. Il réfléchit s'il ne s'était pas aveuglément épris d'elle, s'il n'avait pas été captivé par la grâce de sa personne.

« Quand bien même il en serait ainsi, se dit-il, quand je la trouverais plus ravissante que toute autre femme, je dois avouer que son amabilité, trait principal de son caractère, a quelque chose

de surnaturel ; car ce qui est humain souffre toujours des fluctuations. Mais Doralice marche comme l'aurore qui suit l'étoile du matin. Et elle me serait apparue en vain... entre le ciel et la terre? J'aurais rencontré en vain un être dont la force intérieure est assez puissante pour empêcher les chagrins les plus divers de troubler la paix de son être?

Et je ne chercherais pas à approfondir les idées par lesquelles et pour lesquelles elle vit? le principe de sa noblesse d'âme? de son amour du sacrifice?... Car elle s'est sacrifiée : je le sais! je l'ai vue devant l'image miraculeuse de *Mater dolorosa*. Ce n'étaient pas des larmes de joie; ce n'était pas l'assurance heureuse d'une âme qui veut se sanctifier avant d'aller au-devant d'un cœur aimé! Elle voulait se sanctifier, oui, mais pour l'immolation!... Le monde le sait-il? sa famille en a-t-elle le secret?... Je ne le crois pas. Elle a un cœur silencieux, un cœur impénétrable. Il regarde l'étoile du matin..... au delà de la terre. Mais je veux savoir ce que c'est..... et si elle n'est pas la mystérieuse rédemptrice que mon âme a rêvée ! »

Sa santé s'était remise si étonnamment qu'il ap-

parut à ses amis comme un ressuscité. « Est-ce que j'ai reçu la vie une seconde fois? se dit-il. Je veux chercher à deviner si ce présent n'a pas une destinée plus élevée que de me faire respirer à Grunau. »

On croyait que Conrad, après avoir pleuré tous les décès de sa famille, et vaincu sa maladie, songerait à se marier; mais aucun signe ne justifia cette idée. Son cœur en était plus éloigné que jamais. Il passa la plus grande partie de l'hiver à Munich; on se figura qu'il amènerait une étrangère dans sa demeure. Il détruisit toutes les combinaisons, alla peu dans le monde, étudia, lut beaucoup, et surtout des livres qui lui avaient été inaccessibles à Grunau, une foule d'ouvrages de controverse.

Lorsque la guerre de Lombardie éclata, il n'y eut pas dans toute l'Allemagne un cœur honnête qui ne battît pour la victoire de la cause défendue par les armes de l'Autriche. Le peuple allemand comprit l'honneur qu'il y avait à ce qu'une grande puissance de l'Allemagne tirât l'épée pour déchirer le filet de mensonges dont la politique sarde enveloppait l'Europe, et relevât, selon l'ancien usage chevaleresque, le gant que cette politique

n'avait pas jeté loyalement et au grand jour, mais qu'elle avait laissé tomber sournoisement.

Ainsi que l'homme recule instinctivement devant un reptile, le peuple allemand, avec cette instinct juste qu'il a montré depuis tant d'années, recula avec horreur devant la fraternité de la politique italienne. Il ne pouvait encore en mesurer la portée, il ne pouvait savoir que cette politique avait en vue la destruction du droit positif, afin de légitimer le droit du plus fort; mais le simple bon sens dit au peuple allemand qu'il n'avait rien de bon à espérer de cette confraternité; qu'il lui fallait choisir entre le bon droit et la révolution; qu'il devait lui montrer le front, s'unir à l'Autriche, non-seulement comme à un peuple frère, mais surtout pour protester que, chez la nation allemande, le sentiment de l'honneur et la conscience du droit n'étaient pas morts. Lorsque l'empereur François-Joseph publia le manifeste « A mes peuples! » lorsqu'il dit : « J'espère ne pas être seul dans le combat,... » ce fut un moment décisif! Un esprit s'éveilla dans la nation allemande pour secouer le cauchemar qui l'oppresse depuis des siècles; alors elle voulut se lever et travailler activement à l'unité. Ce mo-

ment passa sans qu'on en profitât, grâce à ce parti qui estime davantage les intérêts personnels que l'honneur de l'Allemagne. Le cauchemar pesa de nouveau sur le cœur du peuple allemand !

Et maintenant, dors, vieux Barberousse, dans la caverne du mont Hyffhauser où, selon l'antique légende, tu dors d'un sommeil magique jusqu'à ce que la grande heure sonne pour l'Allemagne. Les trompettes et les fanfares retentirent dans l'âme du héros; les esprits de la montagne, qui le gardent, lui dirent : Lève-toi, Empereur, l'heure a sonné!..... Mais ils ne furent pas entendus! l'heure a passé..... Continue ton sommeil, vieil Empereur! L'Allemagne aussi s'est rendormie!

Conrad ressentit au fond de l'âme cette misère et cet abaissement. Mais il n'était ni assez indépendant ni assez résolu pour faire ce qui lui aurait le plus souri : participer à la guerre contre la Lombardie. Les Allemands sont si peu accoutumés à une liberté quelconque que chacun, fût-il même dans la position la plus indépendante, regarde timidement autour de soi, ce que les autres feront et diront. L'Anglais n'hésite point à se prononcer et à agir librement, quand même il en devrait résulter quelque extravagance. C'est

ainsi que naissent les grandes décisions, les grandes actions. Avant que Conrad eût pesé ce qu'il devait faire, il n'y avait plus rien à faire cette fois : la guerre était finie. Mais il acquit par ses méditations une importante lumière : les signes du temps, malgré toutes les assurances officielles de paix, lui montrèrent un combat et une guerre dont le théâtre ne se bornerait plus à l'Italie, mais s'étendrait en Europe, en dépit de toutes les non-interventions. Pour la grande masse des gens superficiels, ce combat ne concerne que des questions politiques et sociales; mais le dernier mot, c'est l'élément religieux. Les uns ne le savent pas, les autres ne veulent pas le savoir; et la rébellion contre l'autorité prend de jour en jour une si grande étendue, et une violence si tranchante, que le domaine de la politique serait un champ de bataille trop étroit pour les armées ennemies qui veulent un combat à mort. Le domaine religieux seul est assez vaste pour ce combat entre l'indépendance et l'autorité; autrement dit, entre l'incrédulité et la foi : ce sont les deux bannières qui se lèveront au-dessus de cet incendie du monde. Le désir d'une plus grande mesure de liberté politique ou civile, telle ou telle

forme de gouvernement, tout cela n'est pas le dernier mot, ce n'est pas le but. La fin, c'est le christianisme ou le paganisme : Dieu ou l'idole, Jésus-Christ ou Bélial. De là, cette haine invisible et furieuse contre l'Église, contre ses institutions, contre chaque expression de sa vie ; de là, cette haine contre la légitimité, contre le droit historique, contre toute noble tradition ; de là, cette prescription lancée contre l'Autriche parce qu'elle est l'unique gardienne prête à combattre pour les grands et augustes principes, sûrs garants de la dignité de la couronne, de l'honneur politique, de la force du pouvoir, du droit des peuples, de la fidélité au devoir ; en un mot, parce qu'en Europe elle est un bastion contre la maladie du temps présent : la révolution.

Conrad comprit que, par la force des contrastes, les tendances de l'époque poussaient à la décision. La tiédeur n'était plus tolérable. Par une inflexible logique, chaque phase pousse les esprits droits et sincères à regarder de leurs yeux, à entendre de leurs oreilles, sans se faire d'illusions sur la marche du monde.

Ce qu'il y a de grand, de magnifique dans notre temps, son côté lumineux, c'est qu'il demande

des caractères énergiques, des cœurs forts, capables de tous les sacrifices, même du martyre pour la bonne cause. Et c'est un signe que ce temps appartient au plan de Dieu et n'est pas un phénomène de Satan. Une régénération du christianisme, une glorification de la foi, un jour de Pâques de l'Église doit sortir de lui.

Lord Henry et Conrad étaient à peine arrivés à Rome que le premier fit les démarches nécessaires pour éloigner les barrières qui le sépa raient de l'Église catholique. Cela lui fut facile. Dès qu'il eut compris que son anglicanisme, au lieu d'être une réforme de l'Église, en était une mutilation, il marcha directement vers la connaissance de la vérité éternelle, et il professa solennellement son Credo. Puis, la réception des sacrements du baptême, de la pénitence, de l'eucharistie, de la confirmation, fit de lui un membre vivant du corps mystique de Jésus-Christ. Ce fut sa première affaire à Rome.

« Je devais accomplir cet acte pour suivre l'impulsion et la voix de ma conscience, indépendamment de toutes les impulsions que je pourrai recevoir ici, dit lord Henry à Conrad, pendant qu'ils se promenaient devant la majes-

tueuse basilique de *Sancta Maria Maggiore*. N'importe ce que je verrai ici, quels monuments de l'histoire et de l'art se présenteront à moi comme preuve de l'authenticité de la religion catholique, je ne voulais pas attendre et je n'avais pas besoin d'eux pour me décider à accepter le Credo du concile de Trente.

— Vous êtes digne d'envie dans votre invincible décision, dit Conrad.

— Oh ! s'écria lord Henry, cette décision, il y a un moyen sûr de l'obtenir : il faut la volonté, il faut vouloir la vérité. Et quand s'élèvent encore des doutes, frères bâtards de la foi légitime, il faut agir comme si on possédait entièrement la vérité, comme si elle s'était déjà emparée de toute la volonté et de toute l'intelligence.

— Voilà précisément ce qui est difficile, dit Conrad.

— Je ne le trouve pas. Il va de soi qu'on doit se familiariser entièrement avec la doctrine et connaître ses rapports avec les besoins de notre raison et de notre cœur. Elle ne laisse logiquement aucune lacune dans notre esprit, elle porte visiblement l'empreinte d'une législation divine ; donc, je veux l'accepter et y conformer ma vie,

mes actions. Est-ce que vous trouvez en cela un danger pour votre conscience? pour votre vertu? pour votre dignité d'homme? Est-ce que vous blessez par là le sentiment du bon, du vrai, du beau, que vous sentez dans votre cœur? Est-ce que vous profanez par là une conviction plus élevée, plus sainte? Certainement, vous devez répondre non à ces questions avec une entière sincérité, si vous connaissez la vraie doctrine chrétienne et non la caricature que ses adversaires en ont faite arbitrairement, et qui circule avec succès dans nos écoles, nos journaux, nos romans, et à travers nos préjugés. Eh bien! puisque d'aucune façon cette doctrine ne peut vous porter préjudice, cela vaut la peine de vous vaincre un peu afin d'en faire l'essai. Est-il rien de plus noble pour un être pensant que la recherche de la vérité? Quiconque fait cette recherche, en renonçant à ses inclinations naturelles, à ses idées favorites, trouvera dans la révélation de Dieu le fil conducteur. Et le Dieu qui a créé notre âme ne l'abandonne pas quand elle commence à entrer dans la voie où il la veut. Il lui envoie des secours, des lumières, et une force surnaturelle qui l'élève au-dessus des abîmes du doute.

— C'est faire un voyage dans un pays étranger avec un guide inconnu, dit Conrad en réfléchissant.

— Dieu est-il un guide inconnu? répliqua lord Henry en souriant.

— Je suis au-dessus des absurdités de l'athéisme, du panthéisme et du rationalisme.

Si Dieu est pour nous l'essence de la toute-puissance, il est aussi l'essence de la bonté. Il convient à cette bonté de donner à l'homme une destinée bienheureuse ; il ne peut donc le laisser dans l'incertitude sur cette fin, et, par conséquent, il a dû lui révéler à cet effet une doctrine universellement valide. Mais cette doctrine ne peut se manifester aux créatures par les vents et les orages, ni se rendre compréhensible à l'esprit humain par chaque feuille d'arbre, ou chaque page d'un livre ; elle ne peut être enseignée arbitrairement par n'importe quelles gens sans vocation, sans mission sanctionnée par Dieu. Elle a besoin, pour ne pas subir d'altération, d'un organe divinement immuable comme elle-même, et également institué par Dieu, pour l'annoncer et la propager. Depuis dix-huit siècles, l'Église catholique est cet organe. Si vous vous adressez à

l'apostolat infaillible qui, avec l'assistance du Saint-Esprit, garde le dogme dans toute sa pureté, vous aurez comme remplaçant de Dieu un guide visible pour le pays que vous nommez étranger, et qui est néanmoins la patrie longtemps soupçonnée par votre âme.

— Je voudrais tout comprendre, tout approfondir avant de prendre une résolution, dit Conrad.

— Commencez par croire ! s'écria lord Henry. Vous avez déjà tant étudié que vous ne pourriez avancer d'un pas avec de nouvelles études. Que penseriez-vous d'un homme qui vous dirait : Je voudrais m'adonner à l'astronomie, mais je ne le puis avant de connaître tous les astres?... Vous lui répondriez : Je ne sais si cela est la première condition, mais, s'il en est ainsi, prenez un télescope. Voyez-vous, la foi est un télescope d'une espèce surnaturelle, pour se rendre familier le ciel étoilé de la révélation. »

Ils étaient restés quelques heures dans la basilique en attendant leurs chevaux pour faire une promenade dans la campagne. Les chevaux arrivés, ils allèrent au Forum, passèrent au Colisée, à la basilique de Saint-Jean de Latran et à la *Porta*

S. Giovanni. Dans le voisinage du Latran, ils entendirent une sonnerie de cloche particulière.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Conrad.

— C'est la cloche qui, d'heure en heure, du commencement à la fin de l'année, indique dans laquelle des églises de Rome le Saint-Sacrement est exposé à l'adoration des fidèles. Aujourd'hui il l'est ici. Voilà pourquoi le portail de la basilique est si richement orné ; voilà ce qui attire ce grand nombre de personnes sur cette place ordinairement déserte. Je dois me réunir quelques instants à cette multitude prosternée. Allez lentement vers Albano, je vous rejoindrai. »

Lord Henry jeta la bride de son cheval au domestique et entra dans la basilique. Conrad continua lentement sa route. Mais, au bout de quelques minutes, il descendit également de cheval et suivit lord Henry. Celui-ci revint seul un moment après ; et, lorsque le domestique lui dit où Conrad était allé, il monta à cheval et s'avança dans la campagne qui, à l'est, depuis les portes de la ville éternelle jusqu'aux monts Albin et Sabin, et à l'ouest jusqu'à la Méditerrannée, s'étend à perte de vue dans une plaine verte et légèrement ondulée. Le soleil couchant répandait une

teinte pourprée sur les montagnes; et les nombreux villages et villas situés sur les pentes des collines, au milieu de bois d'oliviers, de pins et de cyprès, brillaient comme des perles parmi des rubis et des améthystes.

En opposition avec les montagnes, riches de dessins et de couleurs, la plaine est par son uniformité fort mélancolique; mais elle a un caractère noble et doux comme il convient à un témoin qui a jeté un profond regard sur les destinées du monde et sur l'éternité. Çà et là, derrière un coteau, s'élèvent quelques murs : tantôt un tombeau antique, tantôt une tour délabrée du moyen âge, tantôt des ruines sans nom, sans destination, tantôt une grossière construction servant d'habitation aux bergers qui gardent de nombreux troupeaux dans ces fertiles pâturages. Au delà de la plaine, vers les montagnes, s'étend comme un ruban déchiré et couleur de corail, la ligne délicate des antiques aqueducs avec leurs arceaux et leurs piliers. Des milliers de siècles sont représentés par des monuments en ruine; et nulle part sur la terre ne se trouve une image aussi vivante, aussi pénétrante de l'exhortation que l'Église adresse aux

fidèles le mercredi des cendres : « Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière. »

Mais dans notre monde périssable est descendu quelque chose de divin ; et, derrière le voile de poussière, l'éternité se cache. Le Sauveur a érigé son tabernacle, comme jadis sa croix, au milieu de la poussière et de la corruption, afin que l'humanité ne périsse point dans ces éléments de la matière, mais porte le cœur et le regard en haut. Et l'intelligente et profonde Rome a eu soin que cet acte d'amour éternellement vivant reçût aussi une éternelle et vivante adoration. Au commencement de l'année de l'Église, quand l'aurore de la rédemption se lève, le premier dimanche de l'Avent, le saint Père célèbre une messe pontificale dans la chapelle Sixtine du Vatican, et expose ensuite sur l'autel, au milieu d'une mer de lumière, le Saint-Sacrement, qui reste pendant quarante heures consécutives entouré d'adorateurs jusqu'au mardi matin où l'on donne la bénédiction ; puis, au moment où l'on renferme le Saint-Sacrement dans le tabernacle, les cloches du Latran annoncent que l'adoration de la victime expiatoire commence et durera quarante heures. Et

ainsi cette admirable solennité remplit la promesse : « Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles, » et s'étend comme un collier de perles dans les églises de Rome désignées à cet effet ; de sorte que, dans l'année de l'Église, elle est célébrée dans toute la ville. Pendant le jour, les fidèles, plus ou moins nombreux, entourent le Saint-Sacrement. Mais pour l'adoration nocturne, il s'est formé une association des hommes les plus pieux de tous les états et de tous les rangs : ecclésiastiques et laïques, gentilshommes et journaliers, dont un certain nombre se remplacent toutes les quatre heures et veillent au nom de toute la ville devant le trône de grâce de l'amour divin. C'est la grande congrégation du Saint-Sacrement qui, tandis que tout dort sur la terre, s'unit aux anges et aux bienheureux du ciel dans une adoration silencieuse.

Les prières des Quarante-Heures se faisaient au Latran lorsque Conrad en passa le seuil. Devant lui, sur une montagne de lumière s'élevait le Saint-Sacrement exposé à l'adoration d'une foule nombreuse. Le plus grand silence régnait dans la basilique. Parmi ce monde, les uns priaient prosternés, d'autres partaient et arri-

vaient, comme des ombres, sans faire entendre le bruit de leurs pas, afin de ne point troubler cette réunion d'âmes. Le matin, il y a toujours une messe solennelle suivie d'un grand nombre de messes basses. Vers midi, une procession traverse l'église et chante les litanies de tous les Saints; mais ensuite se fait un profond silence; et chaque fidèle est libre de parler à son Dieu dans la langue de son cœur. Ce grand recueillement de la foule dans ce majestueux temple, devant l'autel éclatant de lumière, au milieu de nuages d'encens, fait une merveilleuse impression.

La parole humaine appartient à la terre, et, quand elle retentit, il y a dans le ton, dans l'expression, quelque chose de terrestre, de borné. Mais quand la prière se fait dans le silence, l'homme est devant Dieu. Où l'homme se tait, là l'âme est avec Dieu.

Conrad entra dans ce monde des âmes; et comme poussé vers un pic de rocher, qu'un pied humain ne peut atteindre, il sentit s'élever tout son être intérieur. Éclairé d'une lumière surnaturelle, il regardait, là, l'aurore d'un jour éternel; ici, le commencement d'une nuit sans fin. Et plus il regardait dans l'abîme, plus il se sen-

tait arrivé à une décision, autant qu'elle dépendait de sa volonté. « Je veux croire, se dit-il, se rappelant l'avis de lord Henry. Dans la foi, il y a quelque chose de prophétique, il y a le mystérieux et inébranlable pressentiment de l'accomplissement de la promesse : *Non fallit te Deus*. Qu'est-ce que je perds si je crois ceci ?... Peut-être mes chimères ?... peut-être mon orgueil caché ?... Quel gain ce serait !... Plus encore, ce serait une rédemption ! Qu'est-ce que je perds en croyant que le Dieu qui ne peut tromper a dit : « Sur cette pierre je bâtirai mon Église ? » Je ne perds rien que le sable mouvant sous mes pieds, et l'horrible nihilité de mon esprit. C'est un nouvel avantage. Assez longtemps je me suis occupé des doctrines humaines sans y trouver une base solide d'où je pusse partir pour atteindre l'éternité. Et si je ne puis conquérir cette éternité, que me fait ce monde périssable ? Cette vie, sans la vie éternelle, n'a aucune signification. Dans le développement général de l'humanité, je n'ai regardé que le côté humain, matériel ; je n'ai vu que le fuseau auquel s'attachent les fils de certaines idées, j'ai négligé de voir l'élément divin, je l'ai même nié. Il est clair comme le soleil que, s'il y a un Dieu, il doit

y avoir une révélation surnaturelle qui nous en donne la connaissance. Connaître Dieu devrait être l'affaire la plus importante de tout être raisonnable. Et moi, malheureux! à quoi ai-je employé ma raison? J'en ai abusé! J'ai consulté, depuis A jusqu'à Z, tous les professeurs de la philosophie moderne, souillée d'athéisme et de matérialisme, pour acquérir la connaissance d'une vérité révélée par Dieu! Malheureux! tu as dissipé ta vie en efforts vains et insensés!... Retourne, retourne sur tes pas! *Non fallit te Deus!* »

Nuages et étoiles, brouillard et soleil traversaient l'âme de Conrad. Il oublia lord Henry, la campagne et la promenade à cheval, et s'abandonna entièrement au courant que la grâce dirigeait de plus en plus vers son but. L'image de Doralice aimée se présenta devant son cœur, mais elle ne le troubla pas. « Vous êtes mon étoile du matin! soupira-t-il. Avec vous, quelque chose de céleste s'est approché de moi! Je vous ai aimée autrement qu'on n'aime d'ordinaire, car vous n'êtes pas comme les autres..... L'amour n'est beau que sous la croix! disiez-vous avec raison, vous bienheureuse imitatrice de la croix!..... »

Deux heures se passèrent sans que Conrad s'en

aperçût. Lorsqu'il leva les yeux, le soleil n'éclairait plus les fenêtres élevées du Latran. La nuit était venue. Le cours de ses pensées étant interrompu, il s'étonna de se trouver à genoux. Il quitta l'église. Son domestique promenait patiemment son cheval. Conrad le monta et retourna lentement à la maison. Il passa près des arcades gigantesques et néanmoins si gracieuses du Colisée. « Ici, le christianisme triompha par une défaite apparente, se dit-il. Ici, des vieillards, des jeune filles, de tendres femmes, souffrirent la mort dans des tortures indicibles. Comme cette assurance devait être ferme en eux : *Non fallit te Deus!* Et comme Dieu leur a gardé sa parole !... Là, se détruit le monde des dieux du forum qui formait le centre de cette Rome antique où les ardents tribuns du peuple, un Cassius, un Tibère, un Gracque, fanatisaient le peuple romain ; où les nobles Scipions célébraient leurs marches triomphales ; où les grands empereurs, un Titus, un Trajan, montaient la *via sacra* pour se rendre près de Jupiter au Capitole. Les arcs de triomphe, les temples, les portiques, les autels, se trouvent sur ce forum, comme témoins des ruines du monde antique détruit et vaincu par la pauvre

croix de bois, placée au milieu de l'arène de l'amphithéâtre arrosé par des torrents de sang. »

La croix est l'abrégé de la souffrance, de l'humilité, du combat silencieux, de l'amour du sacrifice, qui ont triomphé du grand, du puissant, de l'orgueilleux monde païen, et qui vaincront encore le paganisme moderne, qui n'a d'autre grandeur qu'une haine colossale contre la croix. C'est cette haine que doit combattre notre époque. Bienheureux celui qui aide à remporter, comme croisé, une éclatante victoire !

Lord Henry eut une joyeuse surprise en apprenant de Conrad qu'il était décidé à renoncer à ses recherches, et à se faire expliquer par un ecclésiastique toute l'institution de l'Église dans son ensemble logique. Par ses études, Conrad était si exercé à suivre les combinaisons scientifiques, qu'il trouva une grande jouissance pour l'esprit à parcourir pas à pas le développement lumineux du salut chrétien et à voir l'œuvre de la rédemption fondée et promise dans le passé, accomplie dans le présent et triomphante dans l'avenir. Sa raison, sa pénétration, sa conviction, furent entièrement gagnées ; il avait la ferme volonté de

s'avancer jusqu'à la dernière conséquence ; mais il disait avec une certaine tristesse :

« Je sais !... et je ne crois pas.

— O Allemand raffiné du Nord ! s'écria lord Henry.

— Il en est ainsi, répliqua Conrad : je voudrais croire sans preuve.

— Non-sens ! Aujourd'hui, les gens ne veulent croire que ce que leur pauvre esprit comprend après de nombreux témoignages ; vous voudriez jeter toutes les preuves dans la mer et vous trouver dans la bienheureuse innocence de l'enfant fidèle, qui s'entretient avec les anges et les saints comme avec ses égaux. C'est une prétention que nous autres ne pouvons avoir. Nous devons dire : « Je crois, Seigneur ! secourez mon infidélité ! » Le bon Dieu s'en contente, nous devons aussi en être satisfaits.

— Vous avez raison, dit Conrad, mais il m'est difficile de me contenter de ce qui est inférieur, quand je pense que quelque chose d'élevé m'est accessible et m'a été destiné. Voyez, les preuves sont à la vérité ce qu'est l'échafaudage dans un feu artificiel. Ce feu s'allume-t-il, un temple, un palais, un château féerique, se présentent à nos

yeux, et nous avons oublié les chevrons. Si l'illumination manque, les chevrons ne sont autre chose qu'un échafaudage grossier, à peine l'ombre d'un édifice. Eh bien! la foi, telle que je me la figure, fait dans l'âme une telle illumination que toutes les preuves disparaissent.

— Je vous engage, mon ami, à accepter ce que vous avez, dit lord Henry. Gardez pour le moment le pain bis de la science, et remerciez Dieu qui vous le donne. De quel droit demandez-vous le nectar et l'ambroisie d'une foi intuitive Votre hésitation, vos fluctuations, peuvent faire que la grâce se retire, car elle exige une active coopération.

— O si elle me parlait cette voix qui montra le chemin à saint Paul lorsqu'il demanda : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » répliqua Conrad douloureusement. »

« Les Allemands sont curieux! se dit lord Henry. Toujours dans le superlatif des pensées! toujours scrutant si délicatement les idées qu'elles s'évaporent! Ce peuple n'est jamais pratique, jamais en état de manier une chose et de la placer simplement sur les pieds. Non, ils la posent d'abord sur la tête, et la changent de position une

douzaine de fois, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent, à leur grand étonnement, que cet objet a deux pieds sur lesquels on pourrait le mettre en toute sûreté. Je veux écrire à Doralice... peut-être trouvera-t-elle le moyen de le faire avancer. »

Doralice lui répondit simplement :

« On n'a pas encore assez prié pour le pauvre Conrad. Songez qu'il a passé trente années dans l'atmosphère spirituelle dont la dernière conséquence est le principe de la libre recherche en matière de foi. Et vous vous étonnez qu'il lui soit si difficile d'y renoncer? Ne me dites pas que vous l'avez fait; vous n'étiez pas arrivé aux dernières limites des protestations; vous avez grandi dans l'anglicanisme, avec l'habitude de l'obéissance à une autorité. Chez vous, il s'agissait seulement de reconnaître que cette autorité n'était pas la véritable. Vous avez eu assez de peine à acquérir cette conviction; mais lorsque vous l'avez obtenue, la soumission ne vous a pas été difficile, car elle n'était point nouvelle pour vous. Pour Conrad, elle est quelque chose d'étranger, et il se figure ne pouvoir y arriver sans un miracle spécial. Ne le tourmentez pas et ne le poussez pas; mais prions pour lui avec persévérance et humilité. »

LE VAINQUEUR DU MONDE.

Blanca voulait quitter Venise. Elle soupirait : « Nulle part je ne trouve conseil et consolation ! Mon Dieu ! pourquoi a-t-on une sœur vertueuse et intelligente ? » Elle ne se donna pas cette simple réponse : « Pour suivre son exemple. »

« Qu'est donc devenu votre amour pour les arts ? lui demanda Doralice. Jadis vous y trouviez une si grande jouissance ! Est-ce qu'à présent ils ne peuvent plus même vous occuper ?

— Oh ! non ! toutes mes capacités sont détruites ; rien ne m'intéresse, tout m'ennuie. Maintenant, de vives émotions seules peuvent m'étourdir sur la conscience de ma misère. Je dois

chercher à m'oublier moi-même dans de grandes idées.

— Bienheureux, dit tristement Doralice, si vous voulez comprendre et vous approprier la plus grande de toutes les idées : l'obéissance par amour.

— De quel amour parlez-vous ?

— Ce n'est certainement pas d'un amour profane.

— Je vous avoue, continua naïvement Blanca, qu'instruite par mes tristes expériences, j'ai pris la ferme résolution de ne plus jamais prodiguer mon amour à un ingrat ; désormais mon cœur ne battra plus que pour le grand tout.

— Ce serait fort bien, si votre cœur battait aussi pour vos devoirs de mère et d'épouse chrétienne.

— Je vous en prie, Doralice, ne me parlez pas de devoir. Avec cela vous me glacez et me blessez. J'aime mon Dion, c'est pourquoi je suis une tendre mère pour lui. Je n'aime plus Amaury et je ne puis être une tendre femme. Aimer par devoir est une épouvantable idée ! ce n'est plus l'amour.

— C'est l'amour selon l'ordre de la grâce, chère

Blanca ; c'est l'amour qui a ses racines en Dieu, et qui étend ses branches sur tous ceux que Dieu place dans des rapports étroits ou éloignés avec nous.

— Eh bien, je dirige mon cœur vers les rapports éloignés, sans préjudice pour mon fils.

— Que voulez-vous dire? demanda Doralice avec étonnement.

— Mon cœur battra désormais pour les intérêts élevés de l'humanité ; pour le bien des peuples, et pour les grands hommes qui protégent, propagent et représentent ces idées augustes : pour Mazzini, pour Garibaldi, ces héros du mouvement intellectuel des peuples. Je suis résolue à ne pas me laisser accabler par mon malheur. Je me dois à moi-même et à mon Dion de me sauver. A cet effet, il me faut de grandes émotions qui dérivent d'événements surprenants. Rien n'est aujourd'hui si émouvant pour un noble cœur que le cri de douleur de l'Italie pour l'unité et la liberté. Je veux me diriger où ce cri retentit le plus vivement et où en même temps la vie est le plus agréable : à Naples. Votre lagune est trop froide pour moi l'hiver. Naples me fera du bien. Je passerai le printemps à Sorente, la patrie du

Tasse. Pauvre Tasse ! il savait aussi ce que c'est qu'un cœur saignant ! Eh bien, comment trouvez-vous ce plan, que j'ai mûri en silence?

— Il ne me semble pas très-mûr, dit Doralice tristement. Il y a toujours quelque chose d'inquiétant à voir une femme de vingt-six ans parcourir le monde seule, surtout dans nos temps incertains. Je trouverais plus convenable que vous restassiez à Paris, où vous avez une maison, ou à Bukarest, la patrie de votre fils.

— Non, chère Doralice, j'ai goûté un hiver à Bukarest et c'est assez pour la vie. Et Paris?... Vous savez que notre mère veut venir me voir à Paris avec Eulalie? Si Amaury y venait aussi, ce qui est fort probable, quelle scène cela préparerait! Je mourrais de déplaisir et de honte. Non, j'ai longtemps et mûrement réfléchi : j'éviterai ces désagrements en m'enfuyant à Naples. »

Toute réfutation était inutile avec une personne qui ne suivait que ses caprices ; Doralice le sentait, c'est pourquoi elle se tut ; mais elle avait le cœur affligé. Elle conseilla à Blanca de se concerter avec Ghioray sur son mariage secret, parce qu'Amaury pourrait la placer dans la position la plus équivoque. Blanca ne voulait pas en entendre

parler, mais les circonstances l'y amenèrent. Un matin, elle entra vivement émue dans la chambre de Doralice, hésitant entre la colère et les larmes, et tenant une lettre ouverte; elle se jeta sur un canapé et s'écria, même en apercevant Ghioray :

« Aidez-moi, délivrez-moi de ce terrible homme. Il ruine ma vie, il ruine ma fortune et celle de Dion... il a perdu à Hombourg trente mille francs!

— Mais qui donc? s'écria Ghioray glacé d'effroi, en laissant tomber le soufflet dans le feu.

— Vous demandez qui? s'écria Blanca hors d'elle. Quel autre que le misérable dont je suis la femme? Faites-vous raconter tout cela par Doralice! »

Pendant que celle-ci dévoilait à son mari le triste secret, Blanca versait des torrents de larmes et soupirait après un moyen de salut.

— Eh bien, qu'en dites-vous, mon cher Franz, que dois-je, que puis-je faire?

— Payer les dettes de M. Amaury, et vous attendre à ce que ce cas se renouvellera souvent, répliqua Ghioray froidement; car il est clair que M. Amaury ne pense pas être en vain le mari de la riche princesse Zoula.

— Mais je ne suis pas si riche! s'écria-t-elle. Je ne puis jeter trente mille francs dans cette gueule d'enfer du jeu et recommencer en cinq ou six semaines à payer une pareille somme.

— Ou le double et le triple, dit Ghioray durement; un joueur est un homme intéressant, car il est incalculable.

— Encore la moquerie! soupira Blanca altérée.

— Ne nous tourmentez pas, cher Franz, dit Doralice suppliante. Songez au moyen de dompter ce joueur.

— Il n'y en a pas; car si Blanca ne voulait pas payer ses dettes, il ferait tant de bruit que le scandale serait encore plus grand, dit Ghioray toujours sur le même ton.

— Je prendrai secrètement la fuite, de sorte qu'Amaury, ne sachant ce que je suis devenue, ne pourra me poursuivre par ses lettres; s'écria Blanca toute joyeuse de ce puéril moyen de salut.

— Est-ce que cela est juste? demanda Doralice. N'êtes-vous pas obligée de partager peine et joie avec votre mari?

— Doralice, je vous en conjure..., ne me nom-

mez pas ce monstre ainsi et ne dites pas qu'envers lui je suis obligée à quoi que ce soit. Je dois aussi avoir des égards pour Dion, pour moi-même et pour les familles Zoula et de Derthal.

— Vous auriez dû réfléchir à cela avant d'épouser ce personnage exemplaire, dit Ghioray sèchement.

— Puisque personne ne me protége et que je suis blessée par mes propres parents, je dois prendre soin de moi-même, et je vais marcher ailleurs avec mon bâton de voyage. Aujourd'hui même, je ferai faire mes malles et régler mes passeports. »

Doralice s'efforça de retenir Blanca, mais celle-ci dit d'une manière tragique :

« Le malheur n'est nulle part le bienvenu : Henry m'a même refusé de m'accompagner, et votre mari est si peu aimable que je n'aurais pu m'attendre à cela de la part d'un Magyare. Vous êtes bonne comme un ange… mais il vaut mieux que je parte. L'air des lagunes et le calme vénitien affaiblissent trop mes nerfs. »

Ghioray ne dit pas un mot pour changer la résolution de Blanca, il ne demanda pas où elle comptait aller; mais lorsqu'elle eut quitté la

chambre, il cessa d'arranger le feu et s'écria avec humeur :

« Doralice, votre sœur prend tout à fait les allures d'une aventurière, et je préfère qu'elle parte plutôt aujourd'hui que demain.

— Je le vois douloureusement, cher Franz.

— Peut-on s'imaginer quelque chose de plus insensé que ce mariage? Comment finira-t-elle avec ce patron ? Quelle folie de prendre la fuite pour des lettres! Est-ce qu'elle a toujours été aussi simple?

— Je ne le pense pas! répliqua Doralice. Mais les personnes qui ne connaissent d'autre règle que leurs passions s'abrutissent de plus en plus avec le temps, parce que le sain jugement s'émousse par de fausses conceptions et de fausses conclusions. »

Lorsque Doralice raconta à son mari pourquoi Blanca voulait aller à Naples, il rit aux éclats et s'écria :

« Est-ce que vous ne lui avez pas fait remarquer la sotte contradiction de ses paroles : A Naples, le cri de douleur est le plus fort et néanmoins la vie y est la plus agréable ?

— A quoi bon? dit Doralice tristement. Dans

son petit genre, elle est tout à fait à la hauteur de son époque. Il lui est parfaitement indifférent de se contredire, pourvu qu'elle fasse sa volonté. Et elle veut s'amuser.

— Elle veut vivre dans de grandes émotions, dit Ghioray.

— Oui, le tumulte et l'excitation d'une révolution qu'elle regarderait de son balcon lui serait un spectacle nouveau. Elle n'a pas de principes, elle n'a pas une idée du droit offensé, de la dignité d'un caractère loyal. Elle voit et entend une multitude enivrée, et elle se laisse éblouir. Ainsi le faisaient les Romaines distinguées dans les derniers temps de l'ancienne Rome. Seulement, au lieu de la tragédie de la révolution, elles regardaient les combats des gladiateurs. Ces deux représentations ont le même motif : elles viennent de l'horrible marasme des âmes qu'enfante un monde matérialiste énervé par la jouissance des joies basses et passagères.

— Eh bien ! nous ne nous tourmenterons pas davantage pour la pauvre Blanca, dit Ghioray. Avec un colossal égoïsme, elle saura se rendre partout la vie facile et sera peut-être encore très-heureuse.

— Heureuse! dit Doralice en secouant doucement sa belle tête. »

Elle était assise vis-à-vis de son mari ; ses mains reposaient avec une tapisserie sur ses genoux, et, les paupières abaissées, elle regardait la flamme en réfléchissant. Ses longs cils jetaient une singulière ombre de tristesse sur ses gracieux et nobles traits. Ghioray la contempla un instant ; puis il lui demanda :

« Êtes-vous heureuse? »

Elle le regarda avec des yeux limpides et si grands qu'elle semblait vouloir lui montrer son cœur, et dit :

« Je suis très-heureuse.

— J'ai une telle confiance en vous que je vous crois ! s'écria Ghioray ; mais vous avez l'air triste, Doralice. Vous avez une tristesse calme comme cette admirable statue de la nuit, que Michel-Ange a placée sur la tombe de ce Médicis de Florence.

— C'est singulier ! répliqua Doralice ; vous savez que j'ai toujours admiré cette statue, et que quelqu'un exprima un jour son enthousiasme en traçant sur le piédestal des lignes ainsi conçues :

« Elle n'est pas en marbre, elle vit et dort. Ne

« la touchez pas, elle s'éveillera et vous parlera.» Alors Michel Ange écrivit, au nom de la Nuit, la réponse suivante au-dessous de ces lignes :

« Il m'est doux de dormir et plus encore d'être de marbre dans ce temps de misère et de honte. Ne rien voir, ne rien entendre, est un grand bonheur pour moi. Donc, pour ne pas m'éveiller, de grâce, parle bas[1] ! »

Michel-Ange vivait à une époque sauvage et sa bien-aimée ville natale voyait beaucoup de désastres, de guerres et de discordes. Il exprima sa douleur par la bouche de la Nuit. Comme cela arrive parfois, depuis quelque temps ses vers ne me sortent pas de la mémoire. J'envie à la nuit son existence de marbre; car le flux noir de la méchanceté humaine monte de plus en plus.

— Je suis alors plus heureux que vous! Je vois approcher une nouvelle ère de liberté et de prospérité pour les peuples, mais qui, comme le printemps, ne peut arriver sans tempêtes! Si vous ne voyez pas cela, où est donc votre foi?

— Oh! je le vois! je vois d'immenses horizons

[1] Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso!
Mentre che il danno e la vergogna dura.
Non veder, non sentir m'è gran ventura;
Però non mi destar deh! parla basso.

lumineux! je sais avec une certitude entière que le jour de Pâques suivra la semaine de la passion, » s'écria Doralice.

Et dans ses beaux yeux brillait cette céleste assurance qui se levait toujours comme une étoile intérieure, quand elle parlait des vérités divines de la foi.

« Nous sommes au temps de la passion, cher Franz; Judas a trahi et vendu le Sauveur à ses ennemis. Hérode s'est moqué de lui, Pilate s'est lavé les mains.....; nous le voyons de nos yeux et nous n'en sentirions aucune douleur? L'Église vit de la vie de son divin fondateur: c'est aussi une sanction de sa divinité; quand elle est crucifiée, sa résurrection glorieuse est proche. Mais quel enfant n'aurait les larmes aux yeux et le cœur plein d'angoisses, en voyant sa mère sainte et bien-aimée torturée, offensée? Eh bien! incomparablement plus qu'on ne pourrait aimer la meilleure mère, — car la vie surnaturelle a un plus grand prix que la vie terrestre, — j'aime mon Église! et puisqu'on la crucifie, mon cœur est oppressé par la croix! J'aime aussi son chef visible le Saint-Père, qu'on trahit et qu'on opprime. Quand je songe à lui, il me semble toujours que

je dois participer à la descente de croix. Voilà pourquoi je suis, je ne veux pas dire malheureuse, mais triste.

— Ma chère enfant, comment peut-on se faire une idée si tragique des choses? Le bon pape n'est pas une des grandes puissances de l'Europe: il souffre de l'oppression, comme cela arrive toujours dans le monde. Les faibles sont opprimés par les forts. Il se conduit avec beaucoup de noblesse et de dignité, — ses ennemis eux-mêmes ne peuvent le contester, — son courage moral est admirable! mais il est sur la route du torrent; il devra nécessairement lui faire place et rester simplement ce que le pape doit être : le chef spirituel de l'Église catholique.

— Et comme tel il devrait se spiritualiser, c'est-à-dire disparaître, n'est-ce pas? ou recevoir une solde des ennemis de l'Église catholique, jusqu'à ce qu'il leur plaise de le laisser mourir de faim, s'il ne veut pas être un jouet dans leurs mains? s'écria Doralice. Comment serait-il alors le chef de l'Église, qui doit être indépendant sur le terrain spirituel? Non, cher Franz; que sont devenus les patriarches à Constantinople, sous la protection des empereurs byzantins? dans quel

abîme n'ont-ils pas précipité l'Église? quelles hérésies, quel schisme n'ont-ils pas favorisé par égard pour les empereurs dont ils étaient les créatures? Voilà ce que raconte l'histoire dont l'ignorance des sages modernes et des modernes réformateurs du monde ne veut rien savoir. La souveraineté temporelle du Saint-Père prévient le renouvellement d'une telle ignominie, en le rendant l'égal de tout autre souverain ; et elle assure son indépendance.

— Chaque vertu peut être exagérée, et la fermeté peut dégénérer en opiniâtreté, dit Ghioray. Aucun pape ne peut arrêter la roue du temps : s'il ne va hors de son chemin, elle l'écrase.

— Si Dieu n'en change pas la direction, cela peut arriver, car la méchanceté grandit toujours. Le mensonge est devenu si puissant, il est si gonflé de tous les miasmes de la bassesse et de l'égoïsme, qui fermentent dans le monde, qu'il prétend à la domination sur la terre; et cette exigence est applaudie furieusement par tous ceux qui sont atteints de l'esprit du mensonge. L'Église catholique sert de bastion à la vérité éternelle contre cette domination de la fausseté; c'est pourquoi cette Église, avec toutes ses institutions

dont la papauté est le cachet et la pierre fondamentale, doit être extirpée. Depuis Arius, elle n'a pas eu d'attaque aussi violente et aussi générale.

— Comment était l'Église à cette époque? demanda Ghioray.

— Au quatrième siècle, elle avait vaincu le paganisme dans l'arène ensanglantée, et conquis le monde à Jésus-Christ dans les catacombes; alors, dans son propre sein, des enfants dénaturés se lièrent contre elle aux adversaires de Jésus-Christ: hérésiarques, incrédules, mondains, juifs, païens, grecs, lui livrèrent pendant les deux tiers du siècle des combats acharnés et si universels qu'on eût dit le monde devenu arien. La seule puissance de l'époque était l'empereur romain; il dominait l'Europe et une partie de l'Asie et de l'Afrique; et ces empereurs, un Constantin, un Valens, étaient ariens. Des évêques, des prêtres, des moines, des soldats, embrassèrent l'arianisme; des religieuses, des femmes distinguées, suivirent leur exemple; des pays, des nations, adoptèrent cette erreur.

— Quel prestige l'arianisme pouvait-il exercer?

— Par lui, le rationalisme entrait dans la doc-

trine chrétienne, ce qui toujours prépare la voie au matérialisme, ébranle le dogme et affaiblit la moralité, résultat fort agréable à tant d'hommes qui préfèrent combattre pour leurs passions que contre elles. L'ambition, la sensualité, l'orgueil, trouvèrent leur terrain. Les crédules, les tièdes, se laissèrent tromper facilement : celui qui n'a pas une foi ferme et vive, et ne s'attache pas à la révélation immuable, croit aujourd'hui ceci, demain cela. Beaucoup furent séduits par des illusions et des discours équivoques; d'autres par l'exemple des grands. Enfin, beaucoup encore furent tourmentés et torturés pour embrasser l'arianisme; car furieux comme l'est toujours l'esprit du mensonge, l'arianisme ne voulait plus tolérer l'Église catholique sur la terre.

L'empereur, qui s'était fait chef spirituel de l'arianisme, lui prêta son bras armé du feu et du glaive, et fit répandre des torrents de sang. Ces horreurs rivalisèrent avec la persécution des chrétiens par les empereurs païens.

— Et quelle fut la fin de ce combat ?

— Purifiée par ces épreuves, fortifiée dans la conscience de sa mission divine, dégagée des éléments mauvais, défendue et protégée par les

plus grands hommes que possède l'histoire universelle, par de saints évêques catholiques, l'Église sortit glorieuse de cette affliction d'autant plus amère que ses propres enfants avaient appelé l'orage. Mais il resta en Orient une semence empoisonnée qui produisit des fruits de mort et fit germer des schismes et des hérésies d'où est sortie, peu à peu, l'Église grecque. Faute d'un centre auquel se rattachent tous les membres du corps de l'Église, d'un centre qui en est l'âme, la foi s'affaiblit; et il y eut en Orient une telle dissolution du christianisme, qu'il devint impossible d'opposer aucune résistance à l'islamisme. A l'ouest et au midi de la Méditerranée, les terres fertiles virent disparaître la croix et s'élever le croissant; mais avec la croix s'éclipsa aussi leur prospérité. De nos jours encore ce sont des ruines et des déserts.

— Il est intéressant, dit Ghioray, d'observer l'influence du christianisme. Je veux m'occuper de cette étude. Quelle fut alors sa marche en Europe?

— Tout le contraire. Par une de ces dispositions divines que l'on comprend seulement après des siècles, les derniers empereurs païens avaient

établi leur résidence en Nicomédie et à Milan ; et, aux temps chrétiens, on choisit encore à cet effet Constantinople, Trèves et Ravenne. Le trône des empereurs disparut de Rome pour faire place au siége de saint Pierre. C'était un bonheur providentiel. Par là, cette chaire du chef de l'Église fut soustraite à l'air de la cour, et à tous les dangers de l'influence d'un empereur qui, soit par la faveur, la protection ou les menaces, pouvait vouloir exercer son empire sur le Souverain-Pontife. A Rome, loin du despotisme impérial, le Pape n'avait point à craindre qu'on étouffât sur-le-champ tout signe désapprobateur ; et Rome put devenir le centre de la catholicité, le pilier de l'Église universelle.

Tous les prêtres et évêques persécutés par les empereurs ariens, en raison de leur fidélité au dogme catholique, s'enfuyaient à Rome ou correspondaient avec elle. Rome devint le foyer où s'enflamma le feu de la révélation divine qui éclaira l'Europe, ou, comme on disait alors, l'Occident. Rome envoya dans le monde barbare des messagers de la foi : ses apôtres, ses prêtres, ses moines, ses martyrs et ses saints. Les Vandales, les Ostrogoths, les Visigoths, les Lombards, et

quels que soient leurs noms, fondèrent autour de Rome de grands empires qui adoptèrent l'hérésie. Cependant l'Évangile, que Rome leur fit annoncer sans cesse, les dompta enfin, au bout de deux siècles, et sauva l'Europe de la barbarie dans laquelle tombèrent l'Asie et l'Afrique. Deux pieuses reines catholiques mirent la dernière main à la conversion des Visigoths et des Lombards, par leur douce influence et leur pieux exemple, et gagnèrent d'abord les rois, puis, peu à peu, les peuples à la vraie foi. Mais ce fut seulement à la fin du sixième siècle que l'Occident vit l'extinction de cette terrible hérésie, qui durant trois cents ans avait ébranlé le monde. Et alors commença cette ère pendant laquelle l'Église se mit à l'œuvre pour accomplir sa glorieuse mission : la civilisation de l'humanité.

Quand l'arianisme moderne, c'est-à-dire l'antichristianisme, aura ravagé l'Europe avec sa torche incendiaire, et amené l'état sauvage : le droit du plus fort, alors nous, ou nos descendants, nous verrons si ce monde, enseveli dans la fange de la barbarie, pourra se relever sans Rome, ou si ce ne sera pas plutôt de Rome que viendra la lumière qui éclairera d'un jour nouveau les nations

en ruine... Voilà, cher Franz, l'ère que j'espère.

— Est-ce que la lave destructive d'un cratère quelconque doit absolument se répandre sur la civilisation ? dit Ghioray pensif.

— Ne voyez-vous pas la société ouvrir avec empressement toutes les écluses, et se laisser envahir par l'hypocrisie aux phrases mielleuses, et par l'égoïsme brutal ? Ne voyez-vous pas qu'on foule aux pieds le droit et la justice, tandis que le mensonge et l'artifice corrompent la conscience ? Ne voyez-vous pas avec quelle faiblesse ou quelle lâcheté parlent, contre la fausseté, ces meneurs de l'opinion publique qui dirigent presque exclusivement la presse ? Et vous demandez si l'éruption de la lave doit arriver ? Je vous répondrai en vous lisant quelques lignes d'une gazette officielle, manifeste moral tel que l'histoire n'en peut montrer que dans les temps de la plus profonde décadence. »

Doralice se leva, chercha parmi des papiers sur son bureau un journal, et lut : « Nous avons rap-
« pelé, il y a quelque temps, que les complica-
« tions et les impulsions du jour doivent reposer
« sur le droit des peuples ; et que, pour l'obser-

« vateur allemand, le point de vue constant du « jugement des affaires de l'Italie, doit être celui « du propre intérêt national. »

« Eh bien! qu'en dites-vous? Si ce qui se passe à présent en Italie doit reposer sur les principes valides du droit des peuples, tandis que, par le fait, ils s'oppriment; s'il ne doit y avoir pour point de vue du juste et de l'injuste que l'intérêt national, et non les lois éternelles de la morale qui doit régler la vie publique, certainement toutes les digues sont rompues, et rien ne nous protégera contre la barbarie. Et parce que le saint vieillard qui tient héroïquement à Rome un autre langage ne se fait pas le complice d'une pareille politique, parce qu'il la flétrit et montre au monde une chose oubliée : la grandeur d'âme...

— Il devient la victime, dit Ghioray.

— Oui, comme Jésus-Christ fut la victime des pharisiens et des soldats, c'est-à-dire matériellement. Mais, spirituellement, il triomphe....., comme tous les martyrs! Il y a de glorieuses défaites et d'infâmes victoires! »

Doralice jeta le journal au feu.

« Comment nommez-vous les deux reines qui vainquirent l'arianisme?

— Ingande ramena les Visigoths d'Espagne à la foi catholique, et Théodolinde les Lombards, ici, dans la haute Italie.

— Et vous êtes de leur race, n'est-ce pas? dit Ghioray, en souriant.

— Oh! si je le pouvais! s'écria-t-elle.

— Doralice, dit Ghioray sérieusement, ne vous figurez pas que je me ferai catholique par amour pour vous. Cela n'arrivera jamais.

— Et je ne désirerai jamais que cela arrive, cher Franz. La vérité divine est si belle et si magnifique qu'elle mérite d'être aimée pour elle-même; et l'objet qu'on n'aime pas pour lui-même, on ne l'aime généralement point, dit saint Augustin. »

Ce fut la première pensée exprimée par Ghioray, relativement à lui, sur une question religieuse. Doralice la salua en secret avec joie, comme le réveil d'une âme après un long sommeil d'hiver. Mais elle ne continua pas la conversation.

Elle alla chez Blanca qui déjà donnait à ses femmes de chambre des ordres pour faire les malles.

« Vous partez donc décidément?

— Oui, s'écria Blanca fort joyeuse. Vous ne vous figurez pas comme je me trouve bien, comme je suis soulagée, depuis que j'ai pris cette résolution. La perspective de ce changement me réjouit déjà... Combien plus me réjouira la réalité! J'irai d'abord à Milan, ensuite à Gênes. Jusque-là, j'ai le chemin de fer, et, de Gênes, j'irai par le bateau à vapeur à Naples. Mon Dieu! là, j'oublierai tous mes chagrins! Ne pouvez-vous me dire où se trouve Garibaldi? Je ne lis pas de journaux, et je veux, à tout prix, faire la connaissance du héros du siècle.

— Quel siècle? Qui reconnaît un tel héros? s'écria Doralice.

— Vous savez que je ne m'occupe nullement de la politique, dit Blanca; les femmes qui ont perdu leur jeunesse se servent de cette ancre de salut, pour être encore quelque chose dans la société, et je ne veux pas anticiper sur mes tristes quarante ans. C'est pourquoi je ne considère pas les opinions politiques de Garibaldi, mais seulement ses actions. Celles-ci sont en dehors du domaine de la politique.

— Vous dites vrai, reprit Doralice; elles sont du domaine des hordes sauvages.

— Mais ce sont pourtant des actions guerrières !

— Sur un champ acheté d'avance par la trahison et miné par la révolution, oui !

— On ne s'aperçoit de rien de cela ; on ne voit que des succès grandioses, héroïques. C'est assez. Je veux connaître le libérateur et le restaurateur de l'Italie unie. Je le dois à mon petit Dion ! J'ai compris qu'il y a, dans le monde, quelque chose de plus grand et de plus honorable que les arts : ce sont les hauts faits pour la délivrance des nations gémissantes. Qui sait à quoi mon fils est appelé un jour dans sa patrie?..... Qui sait si je ne suis pas destinée à devenir une seconde mère des Gracques?

— Et Amaury? demanda Doralice sérieusement.

— Oh ! ne m'éveillez pas cruellement de mes rêves ! s'écria Blanca d'un ton tragique.

— Puisque vous comprenez vous-même que ce sont des rêves, ils ne peuvent avoir aucune valeur pour vous, dit Doralice ; du reste, nous n'avons pas reçu la vie pour rêver.

— Dion m'est plus près qu'Amaury, dit Blanca décidée. Et elle commença véritablement son voyage au nom de son fils.

Des mois s'étaient écoulés et l'hiver était passé. L'atmosphère de la vie publique devenait toujours plus lourde, l'horizon politique toujours plus troublé, tous les rapports plus incertains, parce que la perfidie devait donner tout à coup la base du développement de la vie moderne, en remplaçant le droit des peuples par la souveraineté populaire. La grande masse ne le comprit nullement. On se trouvait au milieu de tant de comfort et de luxe! Les hommes avaient leur agiotage ; les femmes, leurs parures ; le beau monde, ses bals, ses opéras, ses soupers; la classe inférieure, ses cafés et ses cabarets; l'intelligence, ses discours dans les Chambres et le progrès de ses chemins de fer; la politique, son système de non-intervention. Est-ce que ce n'était point tout ce qu'on pouvait atteindre? La grande masse est caractérisée éternellement dans le premier Livre de Moïse, où il est dit: « Ils mangeaient, ils buvaient, jusqu'à ce « que Noé entrât dans l'Arche. » Mais Doralice comprit que l'humanité ne trouverait pas un nouvel élément de vie dans l'air épais de l'ignominie. Elle n'avait pas le moyen de protester publiquement; mais dans son intérieur, dans son cercle, dans son monde, elle redoubla de zèle, afin de

mieux remplir sa vocation de rendre à Dieu l'honneur que s'arrogeaient les idoles du jour.

Elle vécut ainsi, entourée de faste, avec un cœur aussi mortifié que la religieuse dans sa cellule, que le missionnaire dans ses courses à travers les déserts; car elle avait aussi à offrir journellement un sacrifice et à remplir une mission. Jadis elle avait prié avec une ferveur toute particulière pour Conrad; elle ne le faisait plus. « Non, se dit-elle, une âme vaut une âme! Je ne veux pas avoir de préférence; je veux prier pour ceux dont la conversion glorifiera le plus Dieu, que ce soit Franz, Conrad, ou quelque âme ignorée dont je ne connaîtrai le salut que dans l'éternité!..... Le cœur humain est trompeur. Pour suivre son penchant, il se cache derrière toute sorte de masques, et contribue à augmenter l'affreuse mascarade du monde. Non, mon Dieu! je ne veux chercher que votre glorification! »

Sainte Thérèse a dit que si les femmes parvenaient à être sincères, elles seraient capables des plus grandes choses; mais qu'elles n'en arrivaient jamais là. Doralice tendait à cette sincérité cristalline dans laquelle rien ne se réfléchit que la volonté de Dieu. Ce n'était pas sa destinée de faire

de grandes choses. Probablement elles lui eussent été difficiles. Elle devait se sanctifier justement dans une position ordinaire qui, comme tout ce qui est journalier, a souvent quelque chose de fatigant et d'énervant. Elle vivait pour son mari, pour les trois enfants que Dieu lui avait mis au cœur, pour tous les devoirs qu'amenaient son rang, sa position, ses rapports avec le grand monde et avec la classe pauvre; elle faisait tout avec un calme simple et gai, avec une si égale amabilité dans sa maison, dans la société élégante et dans la demeure de l'indigence, que naturellement la source où elle puisait cette paix et ce calme du cœur, devait être surnaturelle ; on n'en vient pas là par une nature heureusement douée ; car, dans son harmonie, entrent des accidents, sinon des dissonances.

Lord Henry, selon sa coutume, écrivait rarement et brièvement; il n'aimait pas à manier la plume, disait-il. Ses lettres se composaient de questions sur ses enfants, d'observations mordantes sur l'Angleterre et sa politique; sur son ennui de la question du soufre et du coton; il disait son mécontentement de l'irrésolution de Conrad : « Il a été deux fois chez le Saint-Père,

écrivait-il ; il a tout appris des hommes et des choses, excepté comment un individu doué de raison doit prendre une détermination. Il marche comme un somnambule. Il assure qu'il veut croire, qu'il croit même, mais pas encore assez parfaitement... et il n'avance pas. Doralice, vous priez mal. »

Lorsque Doralice lut cette lettre à son mari, il s'écria presque offensé :

— Quelle idée insensée de Henry de vous rendre responsable des convictions et des décisions de Conrad! Vous n'êtes pas une mauvaise médiatrice, vous ne priez pas mal !

— Nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, dit saint François d'Assise, répliqua Doralice, et nous ne savons ce que nous sommes devant le Dieu tout-puissant! Henry me juge peut-être mieux que vous.

— Croyez-vous donc réellement que des prières ont la force de faire entrer un homme dans l'Église catholique?

— Je crois à la promesse de Jésus-Christ que nous serons exaucés lorsque nous prierons en son nom ; oui, certainement, en son nom, c'est-à-dire avec humilité, résignation, persévérance,

disposition au sacrifice, et aussi unis à lui qu'il l'était à son Père céleste. Dieu est toujours prêt à répandre sa grâce, mais il veut qu'on la lui demande.

— Priez-vous donc aussi pour moi, reprit Ghioray?

— Je serais une très-mauvaise femme si je ne le faisais, dit-elle en riant.

— Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit?

— Il me semble, cher Franz, que cela se comprend sans se dire. Du reste, il y a dans la vie intérieure, c'est-à-dire dans les rapports de notre âme avec Dieu, une foule de choses dont on ne parle point. »

Cette délicate et sage réserve qui ne fatiguait jamais des choses célestes, ne les imposait à personne, et néanmoins s'alliait à la plus inébranlable conviction, plut extrêmement à Ghioray. Mais il faut dire aussi que Doralice lui plaisait de plus en plus. Il reconnaissait en elle un caractère sûr, parce qu'elle avait des principes solides. Il ne se rendait pas compte que ces principes, dérivant de la foi, participaient aussi à son immutabilité, mais ils lui inspirèrent une confiance telle qu'il n'avait jamais pensé qu'on pût l'avoir dans

une femme. D'autres l'avaient dominé et paralysaient sa volonté ; Doralice lui communiquait quelque chose de sa noble énergie. Il n'est pas d'homme qui, reconnaissant une bonne influence et l'acceptant, ne finisse peu à peu par aimer cette influence, quand même il se trouve dans les fluctuations, les hésitations les plus vives.

Lord Henry ne revint pas à Venise au printemps. Il écrivit à Ghioray de ramener ses enfants à la campagne, en Hongrie, où il se rendrait dans le courant de l'été, après un voyage d'affaires à Paris et en Angleterre.

Conrad en était toujours au même point. Qu'attendre là où manque la force de renverser le plus petit obstacle pour s'approprier la divine vérité ? Il avait fait tout d'abord un saut énergique, mais il avait négligé de franchir la barrière.

Doralice ne se découragea pas. Elle savait que la grâce, dans l'atelier secret où elle travaille, met parfois des années à préparer le vase dans lequel se reforme la volonté. Autant lord Henry était impatient, autant elle était calme. Elle priait davantage, sacrifiait son cœur plus fortement, et se confiait avec plus de ferveur à cet amour de Dieu qui veut le salut de toutes les âmes.

Sous tous les rapports, Doralice fut heureuse de garder les enfants de lord Henry. Qui pouvait remplacer leur mère avec plus de fidélité? En outre, Edwin avait maintenant besoin d'un précepteur; le Tyrol, fidèle à la foi et riche en prêtres, lui donnerait un aumônier tel qu'il le fallait; Ghioray offrait de faire transformer en chapelle un salon du château; Doralice retourna donc en Hongrie avec bonheur. Désormais, sous son toit, les saints mystères pourraient être célébrés, elle aurait le privilége de conquérir un autel au Dieu caché, dans la maison de son mari. Ce fut là que Doralice se réfugia, tandis que, de plus en plus, le crime et la trahison se répandaient dans le monde. Plus l'extérieur était sombre, plus était vive la lumière autour du Tabernacle et dans son cœur. Et si parfois des angoisses passagères, des inquiétudes pour les âmes, des terreurs de la puissance déchaînée de Satan, voulaient ébranler sa confiance, elle disait en regardant le trône mystérieux du Sauveur : « La force qui peut conquérir le monde, c'est la foi. »

CONRAD.

« Eh bien ! cher Franz, c'est décidé maintenant : vous pouvez disposer du chalet, car les servantes de Jésus-Christ ne peuvent plus faire aucun mal au petit château, dit Doralice, en entrant gaiement dans la chambre de Ghioray.

— On pouvait s'y attendre, répliqua-t-il en souriant. »

Mme de Derthal avait passé l'été chez Doralice, avec Eulalie ; et là, était arrivé ce qui se voit souvent dans le monde. Eulalie s'était cru la vocation de la vie religieuse, tant qu'elle n'avait rien connu qui lui fît paraître le monde sous un jour agréable

et heureux. Mais lorsqu'un jeune homme dont Ghioray avait été le tuteur, et qui se trouvait souvent chez lui, éprouva une vive inclination pour Eulalie; lorsqu'elle fut forcée de s'avouer, quoiqu'en résistant, qu'il ne lui était pas indifférent; lorsqu'il s'en aperçut, et s'adressa à Doralice pour être sa protectrice près d'Eulalie, la rêverie de son jeune âge pour la vocation religieuse disparut si vite et si entièrement que Doralice dut se représenter quel être volage est en général une jeune fille de dix-huit ans, pour ne pas trop rire de cette transformation subite et entière. Mme de Derthal triomphait! Le comte Émerich était un charmant jeune homme, bien élevé et fort riche : il réunissait donc tout ce qu'elle désirait pour sa jeune fille dont la beauté était merveilleuse. Eulalie, fort embarrassée, dit à Doralice :

« L'ange Gabriel que j'ai toujours invoqué, selon votre conseil, m'a conduite sur ce chemin. Il doit en être responsable... Puis, le comte Émerich est un excellent catholique. »

Enfin la cinquième et dernière demoiselle de Derthal était fiancée, et on se demanda, dans le conseil de famille, si la fête nuptiale devait suivre immédiament celle des fiançailles, et au château

de Ghioray, ou si elle se ferait, au printemps prochain, chez Mme de Derthal, dans le Rheingau.

« Je suis pour que le mariage soit célébré ici, dit Ghioray, et aussitôt que possible. Le superbe château d'Émerich, près d'Agram, est parfaitement arrangé. Eulalie n'a qu'à s'y rendre, elle trouvera tout prêt ; et pour ce qui regarde sa toilette et son trousseau, on peut facilement faire venir tout de Vienne. Qui sait ce que le printemps prochain apportera aux bords du Rhin?

— Et ce qu'il apportera ici, dit Mme de Derthal.

— Justement pour cela, répliqua Ghioray. N'importe ce qui arrivera alors, le jeune couple sera uni, et là où il doit être. »

Mme de Derthal prolongea son séjour d'une semaine à l'autre ; tantôt on devait attendre le retour d'Émerich d'un petit voyage, tantôt elle devait participer à un événement de famille quelconque. Plus la discorde, la haine et la méchanceté déchiraient le monde, plus Doralice cherchait à réunir dans l'amour et la paix un petit royaume autour d'elle. Ghioray ne l'en empêchait pas. Il avait presque perdu ses petites jalousies, après avoir acquis la conviction qu'il était la personne principale dans la vie de Doralice. Il préférait voir

la famille sous son toit que d'être chez elle. Dans sa propre demeure, il se sentait plus d'importance, et comme le centre de tout le cercle. Maître de maison aimable et hospitalier, il remplissait fort bien cette place.

Une cérémonie touchante et auguste avait eu lieu dans la chapelle du château. Sarolta était retournée dans le sein de l'Église catholique, avec sa fille âgée de quatorze ans. Elle vivait, en été, sur la terre que sa mère avait occupée jadis dans le voisinage de son frère. Lorsqu'elle eut occasion de se faire instruire, par l'aumônier, de la doctrine catholique, elle s'y attacha, parce qu'elle reconnut en elle l'unique puissance sur la terre qui réunît la charité et la grandeur à la solidité. Sarolta avait été une violente adversaire de l'Église catholique, tant que la passion l'avait aveuglée. Mais lorsqu'elle jeta un regard d'une juste conscience en elle-même et autour d'elle, elle se sentit attirée par les rayons de la vérité. Un atome de poussière dans l'œil corporel l'aveugle ; combien plus l'œil délicat de l'âme est-il aisément troublé !

Les paroles sont impuissantes pour exprimer la joie avec laquelle Doralice assistà à cette cérémonie, œuvre de la grâce miraculeuse qui ne sera

pleinement appréciée que dans la vie éternelle. Un enchaînement de circonstances qui, peu d'années auparavant, semblaient impossibles, avait amené l'accomplissement de cette cérémonie. Combien Doralice se félicita de s'être de nouveau réunie à Ghioray! Quelles espérances pour lui s'attachaient à ce gage de la force secrète qui dérive du Dieu caché! Comme elle remercia Dieu de ses épines, puisqu'elles portaient de telles fleurs!

Toute la famille était dans la plus joyeuse disposition, même Ghioray, car une sainte joie a quelque chose d'irrésistible; et elle devait encore être augmentée! On n'avait pas fait attention qu'une voiture entrait dans la cour du château, mais un certain bruit dans l'antichambre annonça un hôte bienvenu.

« C'est Henry! J'entends les enfants pousser des cris de joie, s'écria Doralice. » Et elle alla à sa rencontre.

C'était lui! Et il fut reçu par un torrent de joyeuses salutations.

« Soyez le bienvenu! Soyez le bienvenu! — Comment vous portez-vous? — D'où venez-vous? — De l'Angleterre, ou de l'Italie? — Soyez le bienvenu! »

Et au milieu de cela, les enfants qui, avec des yeux brillants et des voix joyeuses, criaient toujours : « Papa! papa! »

Lorsque chacun fut plus calme, et qu'on eut présentée à Henry Sarolta et sa fille comme néophytes, Doralice lui dit :

« Eh bien! comment va M. de Friedingen?

— Très-bien, » dit lord Henry, avec douceur et un grand sérieux... et il montra le ciel, en ajoutant :

— Castelfidardo!

— Castelfidardo! s'écria Doralice avec une joie extatique. Oh! le bienheureux!

— Il est mort! s'écria Eulalie qui éclata en larmes.

— Mort!..... le bon Conrad? dit Mme de Derthal. »

Elle avait aussi les larmes aux yeux, et elle ne pensa réellement pas que Rodrigue était maintenant seigneur du majorat de Grunau.

« Une mort noble et glorieuse! » s'écria Émerich qui, quand même il ne voulait pas se sacrifier pour une noble cause, était néanmoins en état de comprendre le sacrifice.

Ghioray ne regardait que Doralice et pensait :

« Quelle foi !..... qui, dans une nouvelle de mort, trouve une telle joie !

— Oui, il est mort ! dit lord Henry. Et moi, je suis arrivé trop tard pour prendre part au magnifique combat. Nous étions préparés à une forte dose d'infâmie politique, mais une action telle que l'attaque imprévue de l'armée papale par l'armée piémontaise, sans déclaration de guerre, sans une action irritante de la part de Rome, non ! nous ne nous y attendions pas. Nous croyions avoir affaire à un pirate et nous battre contre Garibaldi alors fort occupé à Naples. Aussi passai-je tout l'été en Angleterre, pour obtenir des secours d'argent, et animer l'intérêt pour le Saint-Père, chez les catholiques anglais et irlandais ; en un mot, pour acquitter autant que possible la dette terrible qui livrera l'Angleterre à une Némésis implacable. Sans me douter de rien, j'arrivai à Civita-Vecchia, justement le jour ou tout était fini ; où Pimodan et sa troupe héroïque étaient tombés ; où la petite armée du général de Lamoricière avait été écrasée, prise, dispersée. Je courus à Ancône, pour avoir des nouvelles de Conrad. Je savais qu'il avait été dans l'action. Pendant mon absence de Rome avait eu lieu sa rentrée dans l'Église et son engage-

ment dans le bataillon des croisés. Toutes les recherches que je fis ou fis faire par les consuls me donnèrent le même résultat : il était mort à Castelfidardo. Cependant, par des voies privées, le consul anglais reçut de Lorette un paquet de lettres écrites la veille de la bataille, et adressées à différentes personnes. On me demanda si, sur une des lettres, je reconnaîtrais l'écriture de mon ami. Précisément!..... Les armes et l'écriture de Conrad sur la première lettre, à l'adresse de madame la comtesse Ghioray.

Doralice, voici la lettre. »

Elle la prit, la pressa avec la plus profonde vénération sur ses lèvres, et la donna à Ghioray en disant :

« Lisez-la-nous tout haut, cher Franz. Nous voulons entendre ce que cette voix venant du ciel va nous dire. Je ne puis la lire. Je pleurerais peut-être, quoiqu'on ne doive pas pleurer une telle mort! »

Ghioray ouvrit la lettre, et lut :

« Lorette, lundi 17 septembre 1860.

« Madame la Comtesse,

« Je n'oserais vous adresser ces lignes, si vous n'aviez été, quoique sans vous en douter, ma conductrice jusqu'ici, de la sainte Vierge de Marienthal et de sainte Hildegarde d'Eibingen, dont on célèbre aujourd'hui la fête, jusqu'à la sainte Vierge de Lorette. Vous apparûtes jadis comme entre le ciel et la terre, au voyageur égaré dans le ravin de votre patrie, le Rheingau; vous dirigeâtes ses pas vers le paisible lieu de la grâce; et, depuis ce moment, il vous suivit, incertain, en tâtonnant, en hésitant; mais il vous suivit... et il arriva.

« A Rome, j'ai exercé beaucoup la patience de lord Henry et de tous ceux qui s'intéressaient à l'état de mon âme. J'en avais des regrets..... à cause d'eux et à cause de moi. Il y avait des moments où je renonçais à moi-même; je me figurais que le jeu des idées avait affaibli mon esprit, et tellement miné ma volonté que j'étais incapable d'une vue claire et d'une mâle resolution, et que je devais me résigner à passer ma

vie dans ce misérable état de crépuscule, sans foi, sans énergie, parce que j'avais trop longtemps usé et dissipé toutes mes facultés dans de tristes raisonnements.

« Néanmoins, il y avait quelque chose en moi qui me fortifiait contre ma propre inertie; c'était l'espérance attachée à cette parole : *Non fallit te Deus*. Ce que j'attendais de la foi, ce n'étaient pas des idées, des sentiments, mais un levier qui m'aidât à sortir tout mon être de son abaissement, pour le faire entrer dans une voie nouvelle, et l'établir sur une base solide. Devenir catholique, et continuer à végéter, me semblait une contradiction. Mais je ne pouvais trouver la voie que je cherchais. Dieu seul sait combien de fois je l'ai invoqué avec la parole du grand apôtre converti : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Le temps se passait ainsi. Je vis tout ce qui a fait de Rome la ville unique, la ville éternelle : l'antiquité classique, l'antiquité chrétienne, l'Église glorifiée par les arts; et je vis comment l'Église glorifie le monde par ses fêtes, par ses œuvres de charité, par le torrent d'unité qui reflète de tous les quatre vents du ciel vers Rome, et découle de là comme ces quatre fleuves qui sortaient du paradis et fer-

tilisaient l'univers. Je voyais et j'admirais..., mais je ne trouvais pas ma place! Je vis le Saint-Père, je lui fus présenté; je vis et j'entendis cet admirable vieillard, pour ainsi dire embaumé de l'amour et de la bonté de Dieu; je le vis et l'entendis bénir, du balcon de l'église de Saint-Pierre, la ville et le monde..., et moi aussi...; mais ma voie où était-elle? Hélas! où? Je ne la voyais pas!... Je me rendis à Naples, où je rencontrai la princesse Blanca, qui voulait aller à Palerme pour tresser des couronnes de roses et de lauriers à l'immortel Garibaldi. Toute la vie de l'humanité me paraissait l'agitation d'un spectre. Mais, lorsqu'à mon retour à Rome, j'appris que sous le général Lamoricière se formait une armée de volontaires au service du Saint-Père, pour défendre son droit, sa liberté et le droit de l'Europe, alors le cercle de fer se détacha de mon front, de ma poitrine, de mon bras, le jour se fit dans mon âme; je fus dans le ravissement. Voilà, mon Dieu, ce que je dois faire! J'avais trouvé en même temps ma voie et ma base.

« Devenu catholique, je fus heureux de combattre pour la plus sainte cause qui jamais ait été défendue sur la terre contre l'injustice. Il m'ar-

riva réellement, dans une mesure inférieure, ce qu'on raconte dans les actes des martyrs : « Des hommes indifférents qui passaient étaient tellement touchés de la manière dont souffraient les martyrs, qu'ils criaient aux bourreaux : Je suis aussi chrétien ! et mouraient avec eux. » Lorsque je vis que je pouvais défendre ma foi avec mon sang, avec ma vie; que je pouvais me consacrer sans condition au service du remplaçant de mon Sauveur, au Père saint et offensé de la chrétienté, j'eus ce que mon âme désirait : une grande foi qui excite à tout sacrifier pour une grande cause méritant qu'on vive et qu'on meure pour elle ; un grand amour ! un amour admirable ! madame la comtesse. « L'amour n'est beau que sous la croix ; » vous l'avez avoué, et vous disiez la vérité. Moi et mes frères d'armes, nous sommes des croisés. Voilà pourquoi le monde se moque de nous; voilà pourquoi, vous et d'autres âmes qui vous ressemblent, prieront pour nous.

« Depuis que le crime le plus inouï a violé le droit des gens et l'honneur solidaire de l'Europe, on se tait. Tous nos petits corps, distribués dans le pays, se sont mis en marche vers Ancone. Là, nous nous renfermerons et nous nous défendrons.

Dans les temps anciens, on ne pouvait survivre à la perte de sa patrie; on s'ensevelissait sous ses ruines. Pourquoi ne mourrions-nous pas joyeusement pour la patrie surnaturelle et pour le Père auquel sont confiées les promesses immortelles? J'ai vécu cet été dans une félicité, une joie, une activité que je ne soupçonnais pas dans ma vie antérieure. Elles dérivent de la confiance puisée en Dieu, d'être du côté de la justice et de la vérité, et, par conséquent aussi, de la gloire éternelle. Oui, mon cœur avait soif de cet infini! et, parce qu'il ne savait où le trouver, il était le cœur misérable que vous avez connu, madame la comtesse. Mais Dieu ne voulait pas me laisser périr dans cette misère, que je ne m'étais pas attirée entièrement par ma faute; elle était pour ainsi dire liée, enveloppée dans mille causes profondes et éloignées; et ces derniers mois et ces derniers jours sont si riches! si remplis! si heureux! que tout mon déplorable passé est descendu au-dessous de mon horizon. Je ne vois que le présent animé de l'amour de l'Église, de l'espérance victorieuse de l'Église, et un avenir pour lequel il n'y a pas de paroles humaines. Tous, nous pensons ainsi.

« Aujourd'hui, je suis arrivé ici avec le général de Pimodan, dont la colonne se réunit au corps du général de Lamoricière, sous la protection de la Mère de Dieu, à Lorette. Dans la soirée, les généraux, la plupart des officiers et des soldats se prépareront à la bataille de demain, comme il convient à de bons guerriers, en recevant le sacrement de la pénitence. Il y a beaucoup de prêtres ici, de sorte que tous nous pouvons y être admis. Demain matin, les généraux de Lamoricière et de Pimodan, tout l'état major, les guides, la légion franco-belge, les régiments allemands et étrangers, tous nous recevrons la sainte communion; et, fortifiés par le pain des anges et le sang de l'Agneau, nous irons contre l'ennemi comme une fidèle image de la chrétienté, qui, dans un nombre inférieur, fait constamment une sainte guerre à Satan et au monde. Toutes les montagnes et toutes les plaines autour de Lorette sont couvertes de troupes ennemies. Il paraît que les nôtres, vis-à-vis des leurs, sont un contre dix. Tant mieux. La sainte Vierge nous sera d'autant plus propice.

« Et maintenant, madame la comtesse, dans ce moment solennel, où ma vie ne durera peut-être

plus que quelques heures, daignez recevoir l'expression de ma reconnaissance qui est immortelle comme mon âme sauvée par la grâce de Dieu. Merci à vous qui avez été pour moi ce qu'une créature peut être de plus grand ici-bas pour une autre créature : mon guide pour la vie éternelle.

« Que Dieu vous récompense en vous permettant d'attirer encore un grand nombre d'âmes vers les hauteurs célestes, où vous êtes chez vous. Que Dieu vous en récompense dans le temps et dans l'éternité. Que Dieu bénisse votre mari, sous la protection duquel votre vie est parvenue à son plus beau développement. Que Dieu bénisse les enfants qui ont retrouvé en vous un cœur maternel, et que vous n'élevez pas à devenir d'inutiles et vains rêveurs, mais de bons catholiques, ayant la tête et le cœur à la bonne place. Que Dieu vous bénisse et tout ce qui vous est uni dans le sang de Jésus-Christ ! Et, puisque je fais à présent partie de cet ensemble, j'oserai vous prier humblement de vous souvenir de moi dans vos pieuses prières.

« Conrad de Friedingen. »

Tous gardèrent le silence. Qu'aurait-on pu

dire ? Doralice priait dans son cœur. Sarolta s'écria enfin :

« Des bandits triomphent et des croisés succombent !... Quel monde !

— Ah ! s'écria lord Henry, que dans notre cercle il y en ait un qui a versé son sang pour l'honneur de l'Europe... cela me fait du bien ! Mais à présent j'irai à Rome.

— Et enfin l'âme reste seule avec Dieu ! dit Doralice. »

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Ce,
rue Notre-Dame des Champs, 49.

Paris. — Imprimerie Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.